Google

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII*
E
5
NAPOLI

LVI
59

XXIII*
E
5.

Digitized by Google

LVI
73
59

Dupl.

Digitized by Google

NUMISMATIQUE CHINOISE.

Digitized by Google

Se trouve à PARIS,

Chez Treuttel et Würtz, Libraires, rue de Lille; et chez les principaux Libraires de l'Europe.

DESCRIPTION

DES

MÉDAILLES CHINOISES

DU

CABINET IMPÉRIAL DE FRANCE,

PRÉCÉDÉE

D'UN ESSAI

DE NUMISMATIQUE CHINOISE,

AVEC DES ÉCLAIRCISSEMENS SUR LE COMMERCE DES GRECS AVEC LA CHINE, ET SUR LES VASES PRÉCIEUX QU'ON Y TROUVE ENCORE.

PAR J. HAGER.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.
AN XIII. = 1805.

A Sa Majesté Impériale

Napoléon,

Empereur des Français.

Sire,

La permission accordée, par Votre Majesté, d'orner

Digitized by Google

mon ouvrage de son auguste nom, est un honneur d'autant plus flatteur pour moi, que je n'ai par celui d'être Français, et que je ne suis retenu à Paris que par la commission littéraire dont vous avez bien voulu me charger.

Je suis d'autant plus sensible à ces honneurs, que, par vos triomphes, la ville où je suis né, est devenue capitale d'un Etat respectable, et va

recouvrer un lustre comparable á celui dont elle brilla dans le siècle du grand Théodose.

C'est vous, Sire, qui avez aussi rétabli l'Université de Pavie, où j'ai reçu le doctorat. Elle devoit son existence à Charlemagne, votre prédécesseur, et il a fallu votre ordre pour la lui redonner.

Agréez, Sire, les sentimens respectueux de ma plus parfaite

reconnoissance, et daignez me conserver la haute protection dont je me glorifie.

De Votre Majesté

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Joseph Hagey,

Docteur de l'Université de Paris.

Digitized by Google

PRÉFACE.

PARMI les plus célèbres auteurs qui ont traité jusqu'à nos jours de la numismatique, il n'y en a presque aucun qui ait fait mention de celle des Chinois ; car ni Spanheim dans ses savantes Dissertations sur l'excellence et l'usage des médailles, ni Jobert ou Bimard dans leur Traité, ni Banduri dans sa Bibliothèque, ni Gusseme ou Rasche dans leurs Dictionnaires, pour ne rien dire de plusieurs autres, n'ont fait mention des monnoies et médailles Chinoises.

Lipsius, nouvel éditeur de la Bibliothèque numismatique de Hirsch, donne, il est vrai, une assez longue liste d'auteurs qui ont parlé de la monnoie Chinoise, entièrement omise dans la première édition de cet ouvrage; mais

la plupart de ces auteurs sont, ou de simples voyageurs, ou des compilateurs de voyages, qui en parlent aussi brièvement que Gabriel Brotier dans un ouvrage qui vient de paroître (1). Il y en a même un qui n'en parle point du tout; c'est Hyde, dans sa lettre *de mensuris et ponderibus Sinarum.* D'autres, enfin, que Lipsius a omis, donnent des médailles supposées et apocryphes pour des médailles authentiques, ou attribuent par erreur de vraies médailles de Chine à d'autres pays. C'est ainsi que Scherer a publié, à Paris, vingt-neuf médailles Chinoises, dont vingt-huit sont apocryphes et fausses (2); d'Hancarville, au contraire, a publié comme Tartares des monnoies antiques et curieuses vraiment Chinoises.

Quoique Bayer à Pétersbourg, et du Halde en France, aient parlé assez au long sur l'antiquité et la variété des médailles Chinoises,

(1) *Essai sur l'architecture des Chinois*, &c. Paris, an XI - 1803; page 92.

(2) Scherer, *Recherches historiques et géographiques sur le nouveau monde*, Paris, 1777.

cependant nous lisons encore dans un Traité de numismatique publié de nos jours, que, s'il existe des monnoies Chinoises, elles ne sont que d'une date récente, comme les monnoies Indiennes (1); et ce qui est plus étrange encore, l'auteur célèbre de la *Doctrina nummorum veterum*, en parlant des limites géographiques de la science des médailles, pose l'empire Grec ou Romain et les pays limitrophes, pour termes de cette science. — Quant aux peuples de l'Asie plus orientale, ils étoient sans monnoies, dit-il, ainsi que ceux de l'Afrique intérieure (2).

Pendant que ces auteurs ont refusé à la nation Chinoise une place dans les annales de la Numismatique, d'autres ont donné dans un excès contraire, en attribuant à la numismatique Chinoise une ancienneté que la critique

(1) *No Indian or Chinese coin exists, till within a late period.* Pinkerton's *Essay on medals*, London, 1789: vol. II, pag. 285.

(2) *Monetâ ergo caruere populi in Asiâ magis in Orientem vergentes; in Africâ omnes ii qui à mari Mediterraneo remotiores fuere.* Eckhel, *Doctr. nummor. vet.* Vindob. 1792: tom. I, prolegom. pag. 10.

nous oblige à rejeter. De ce nombre est l'auteur des *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, qui, pour mieux combattre l'affinité entre ces deux peuples, fait remonter l'usage de la monnoie dans la Chine à plus de quinze siècles avant l'ère Chrétienne, et dit que c'est là l'opinion la plus généralement reçue (1).

De ce nombre sont les Chinois eux-mêmes, et les missionnaires qui ont traduit leurs ouvrages, en attribuant l'invention de la monnoie, soit à *Hoang-ti*, soit à *Yu* et *Tang*, fondateurs des deux premières dynasties, sans nous avertir que ces sortes de traditions sont dénuées de fondement, et forgées par des auteurs postérieurs de deux ou trois mille ans (2).

Nous avons donc cru que, nous trouvant si près du cabinet des médailles le plus riche et le plus célèbre de l'Europe, c'étoit l'occasion de

(1) *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, par M. de P.***; Berlin, 1774; t. II, page 311.

(2) Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, tome I, pag. 25 et 174. Amiot, *Tab. chronol. de l'hist. Chin.* p. 240, t. XIII des *Mém. conc. les Chinois*.

faire connoître un peu mieux la numismatique Chinoise ; et cela dans un temps où nous avons vu paroître des descriptions de monnoies Orientales de toute espèce, Phœniciennes, Puniques, Samaritaines, Kioufiques, Sassanides, Tatâres, zodiacales, &c.

Pour procéder avec un certain ordre, nous rechercherons d'abord quelle a été la première monnoie de cet ancien et vaste empire ; — si l'on s'y est servi du métal ou de quelque autre matière ; — quelle a été l'époque où la première monnoie a commencé à être employée, &c.

Nous examinerons et la forme de la première monnoie de métal, et le temps où l'on a commencé à y placer des caractères, &c.

Nous éclaircirons d'anciennes médailles rapportées du Japon à Stockholm ; nous expliquerons le contenu d'autres médailles qui se trouvent à Pétersbourg, à Londres ou ailleurs ; enfin nous traiterons et du papier-monnoie de la Chine, et d'un autre article qui y supplée

l'argent, et forme la principale branche de son commerce.

Ceci nous donnera occasion de démontrer les liaisons qui existèrent jadis entre les Grecs et les Chinois; liaisons révoquées en doute, et contestées encore de nos jours.

Nous ferons voir, contre l'opinion de la plupart des géographes modernes, que la Chine a été connue des Grecs depuis deux mille ans au moins, et qu'elle a été visitée par des marchands Grecs depuis à-peu-près la même époque; nous tracerons le chemin qu'ils ont pris; nous suivrons, pour cela, la route frayée par Alexandre à travers la Bactriane jusqu'à l'*Iaxartes*, qui est le *Sir* des indigènes, où commence la Scythie.

Nous y chercherons cette *Tour* ou ce *Château de pierre*, qui n'a pas encore été découvert jusqu'ici, et à partir duquel les Grecs employèrent sept mois pour se rendre à *Sera*. C'est dans les environs qu'Alexandre conquit un rocher

Digitized by Google

fortifié, dont la situation est si vague et si incertaine d'après les auteurs de sa vie.

Ayant traversé le *Sir*, nous côtoierons ces affreux déserts passés en proverbe parmi les Grecs, et nous entrerons dans la *Sirique*, ou *Sérique* (selon la prononciation qu'on veut donner à l'»), pour arriver à *Sira* ou *Sera* la capitale. Cette ville a été placée jusqu'ici, tantôt dans la *petite Bukharie*, tantôt dans le *Tangut* ou le *Tibet*, ou à *Sri-nagar;* mais nous la trouverons dans la Chine septentrionale.

Nous n'y chercherons pas seulement la soie, quoique son prix, qui fut au poids de l'or, engageât à entreprendre un si long voyage: nous tâcherons d'y découvrir un article beaucoup plus précieux . . . . ces vases d'un prix énorme, dont on ne connoît ni la matière, ni le lieu qui les produit, malgré les recherches des plus savans hommes de notre siècle; ces vases que Pompée le premier fit connoître à Rome dans son triomphe sur Mithridate, où

Cléopatre buvoit son maréotique, et qui étoient si précieux dans l'opinion de César-Auguste, que dans tout le butin d'Alexandrie il ne se réserva qu'un seul de ces vases (1).

Nous trouverons que ce n'est pas de la porcelaine, comme Saumaise, Mariette et autres savans l'ont cru et le croient encore, mais que c'est une production naturelle, comme Winckelman l'a bien prouvé; qu'elle a toutes les couleurs, les taches et les nuances dont parlent Pline et d'autres auteurs Romains; qu'elle joint à une fragilité surprenante, une dureté presque égale à celle du diamant, et qu'elle est d'un poids si énorme, que ce seul caractère suffit pour la distinguer.

Nous verrons que les vases qu'on en faisoit, ont servi, dès le temps des Romains, aux souverains de la Chine pour boire dans les festins, et pour boire des liqueurs chaudes, comme dit Martial; enfin, qu'ils ont coûté et qu'ils coûtent

(1) Sueton. *in Augusto.*

encore

encore des sommes exorbitantes; et, après avoir montré qu'on pouvoit les fabriquer en Égypte sans qu'ils fussent contrefaits, et qu'on pouvoit les cuire en Perse, sans qu'ils fussent de la porcelaine, nous finirons par la description des médailles Chinoises du Cabinet impérial de France.

Avant d'entrer dans les détails, nous croyons devoir indiquer les principales sources où notre numismatique Chinoise a été puisée.

Sans parler du *Chou-king* et d'autres livres classiques qui renferment la plus ancienne et la plus authentique histoire de la Chine, ni des précieux Mémoires que nous devons aux missionnaires Français, et que nous citons fidèlement, nous avons aussi recueilli les témoignages de plusieurs historiens de ce pays-là, dans un Traité Chinois sur les médailles, dont il y a deux copies à Paris, l'une au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale, l'autre dans la collection de M. l'abbé de Tersan.

Ce Traité est, pour le fond, le même qu'un ouvrage Japonais apporté en Europe par M. Isaac Titsingh, dernier ambassadeur de Hollande à la Chine, qui a résidé plusieurs années au Japon.

Le Traité Chinois ne forme pas un ouvrage à part, comme le *Tsuen-tchi* [a] du Japon; il appartient à un ouvrage plus étendu, apporté en Europe depuis le temps de Fourmont, et pour cela non compris dans son catalogue. Cet ouvrage [b], qui traite, en quatre-vingt-huit cahiers, de toute sorte de matières, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis la description des astres jusqu'à celle des insectes de la terre, contient, dans l'onzième enveloppe, deux cahiers qui traitent des anciennes monnoies ou médailles de la Chine, à commencer du temps incertain de *Yu le Grand,* ou, selon l'opinion vulgaire, depuis 2200 ans avant l'ère Chrétienne, jusqu'à la famille des empereurs connus sous le nom de *Song*, ou, selon notre prononciation, des

[a] 泉志

[b] 三才圖會

Soung, qui s'emparèrent du trône de la Chine dans le dixième siècle de l'ère Chrétienne.

Il paroît que l'auteur de ce Traité est le même dont parle du Halde dans son excellente Description de la Chine (1), lorsqu'il dit que le P. d'Entrecolles lui envoya l'extrait d'un ouvrage sur les médailles, composé par un Chinois qui vivoit sous la dynastie des *Song*, dynastie la plus féconde en hommes de lettres, comme on peut en juger par le nombre des auteurs qui s'attachèrent à l'histoire seulement (2).

Aussi notre Traité ne va pas au-delà de la fin de la dynastie précédente, celle des *Tcheou* postérieurs, et il finit à *Chi-tsoung*, avant-dernier empereur de cette petite dynastie, dont le fils et successeur, ayant été déposé à l'âge de vingt-deux ans, et après huit mois de règne seulement (960 de Jésus-Christ), ne compte pas parmi les souverains de la Chine.

(1) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 164, éd. de Paris.

(2) *Voy.* la Table de ces auteurs, dans le tome II des *Mémoires concernant les Chinois*, page 308.

De même les monnoies antiques, dont du Halde a orné son ouvrage, les médailles en forme de coutelas ou de tessère, ou qui ressemblent au dos d'une tortue, se trouvent toutes dans la même forme aussi dans le Traité Chinois. C'est à l'aide de ce Traité que nous traduirons des caractères que du Halde et d'Hancarville ont crus indéchiffrables, et que nous fixerons l'âge de diverses médailles, qui n'a pas encore été assigné.

Avant de terminer cette Préface, nous croyons aussi devoir rendre compte des travaux qui se sont faits sous nos yeux, relativement aux caractères Chinois destinés depuis le commencement du siècle passé à l'impression d'un Dictionnaire, de la publication duquel nous sommes aujourd'hui chargés par ordre de Sa Majesté impériale.

Ces caractères, qui, depuis le temps d'Étienne Fourmont, c'est-à-dire, depuis environ 1746, avoient été déposés à la Bibliothèque du roi, aujourd'hui Bibliothèque impériale, ont été

Digitized by Google

transférés l'année dernière à l'Imprimerie de Sa Majesté, où se trouvent déjà réunis les caractères orientaux des plus célèbres nations de l'Asie, et où il ne manquoit presque que les caractères de la Chine.

Avant de les y transporter, on en fit l'énumération; et il se trouva que leur nombre montoit à plus de 80,000, c'est-à-dire, à quatre-vingt-six mille quatre cent dix-sept caractères, renfermés dans *deux cent trente-six* tiroirs.

Ces caractères, dont on a découvert depuis encore trente mille, sont en deux corps: l'un est arrangé par clefs ou caractères élémentaires; l'autre, d'après les tons ou d'après la prononciation. Notre premier soin a été de séparer les caractères à clef de ceux qui sont toniques, et de les faire ranger selon les 214 caractères fondamentaux.

La curiosité de voir et de manier ces caractères fit que, pendant l'espace de soixante ans, un nombre immense en avoit été déplacé. Il n'y

avoit pas un tiroir sans mélange. Plusieurs tiroirs étoient si mêlés, que les caractères sembloient transposés à dessein.

Enfin, après un travail de plusieurs mois, ils se trouvent aujourd'hui presque tous dans leur ordre. Déjà il est aisé dans une minute de trouver parmi cent mille caractères, même les plus compliqués, celui qu'on desire. L'impression du texte du Dictionnaire va commencer incessamment.

En attendant, nous avons employé les intervalles qui nous restent, à donner la description des médailles Chinoises du Cabinet impérial de France.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Anciens marchés de la Chine*..... Page 1

II. *Première monnoie des Chinois*..... 11

III. *Première monnoie de métal*..... 18

IV. *Première forme de la monnoie Chinoise.* 33

V. *Autres formes d'anciennes monnoies Chinoises*..... 41

VI. *Premières inscriptions sur la monnoie*.. 51

VII. *Première monnoie avec date*..... 61

VIII. *Épigraphes modernes*..... 68

IX. *Médailles modernes en or*..... 76

X. *Médailles religieuses, astrologiques, superstitieuses*..... 83

XI. *Papier-monnoie des Chinois*..... 94

XII. *Autre signes des valeurs chez les Chinois.* 101

XIII. *La Chine connue des Grecs*..... 109

Digitized by Google

CHAP. XIV. *Voyage d'une caravane Grecque à la Sérique.* .....Page 120
XV. *Arrivée de la caravane Grecque à Sera.* 124
XVI. *Limites orientales de la Sérique*.....130
XVII. *Limites occidentales de la Sérique*...137
XVIII. *Des vases murrhins*.....150

DESCRIPTION des médailles Chinoises du Cabinet de France.....171

INSCRIPTION Chinoise.....187

ESSAI

ESSAI

DE

NUMISMATIQUE CHINOISE.

CHAPITRE I.er

Anciens marchés de la Chine.

古 Anciens
之 des
爲 être
市 marché
所 ce que
有 avoir
易 changer
所 ce que
無 manquer.

« ANCIENNEMENT, dit le Dictionnaire de l'em-
» pereur *Kang-hi*, le marché se faisoit en échangeant
» ce que l'on avoit contre ce que l'on n'avoit pas[2]. »

Les Chinois ressembloient en cela à leurs voisins les Indiens, qui, suivant Pausanias, ne se servoient point d'espèces monnoyées, quoique leur pays abondât en mines d'or et de cuivre. Pour les marchandises de la Grèce qu'on leur apportoit, on recevoit en échange des productions de leur pays (1).

Par les suppliques des envoyés de Hami, de Tourfan et de Samarcande, publiées à Pékin, on

(1) *Kang-hi tse-tien*, lettre *Tsien* [monnoie]. Pausanias, *Voyage histor. de la Grèce*, traduit par Gédoyn; Paris, 1731; tome I, page 275.

voit que cela est pratiqué encore aujourd'hui par les peuples limitrophes de la Chine. Dans ces suppliques, ils offrent de petits couteaux, des pierres sonores, des chevaux Tatars, des chameaux, des diamans, et demandent en échange, des feuilles de thé, des médecines, de la toile de Corée, du papier doré, des brocarts à fleurs d'or. Quoiqu'ils colorent leurs offrandes du titre de tribut, ce qu'ils appellent tribut, dit le P. Amiot, n'est proprement qu'un échange de leurs marchandises pour d'autres effets précieux de la Chine dont ils manquent (1).

Il est vraisemblable aussi qu'à la manière des autres peuples, les Chinois, dans les plus anciens temps, eurent de cette espèce d'argent qu'un auteur appelle vivant; c'est-à-dire, que des animaux leur servirent d'objets d'échange (2). C'est ainsi qu'au rapport du même Pausanias, la maison de Polydore fut payée en bœufs : car alors on ne connoissoit ni l'or ni l'argent monnoyé, dit-il; et ce que l'on avoit acheté, on le payoit en bœufs (3).

(1) *Mém. concernant les Chinois*, tome XIV, page 239.

(2) Wachter, *Archæologia nummaria*; §. de pecuniâ vivâ. *Lipsiæ*, 1740.

(3) *Pausanias*, dans l'endroit cité. Cette maison portoit, par la même raison, le nom de *Boonète*, c'est-à-dire, la maison qui a été échangée

Quant aux Chinois, les bœufs ne semblent pas avoir été leurs premiers quadrupèdes, ni par conséquent leur premier *argent vivant:* le bœuf, la brebis, le cochon, le cheval, appartiennent originairement à des climats méridionaux (1).

L'histoire et les monumens nous apprennent que les premiers Chinois qui habitèrent la Chine, n'en occupèrent d'abord que la partie septentrionale (2).

C'est là que l'on voit encore les tombeaux des premiers rois de la Chine entourés de hauts cyprès.

Ces premiers habitans vivoient de la chair crue des animaux, et se garantissoient du froid en se revêtant de leur peau (3).

Or cette partie orientale du globe, qui est encore aujourd'hui considérablement plus froide que la nôtre, devoit l'être encore bien davantage, lorsqu'elle n'étoit point défrichée et qu'elle étoit couverte de forêts. Il faut donc que nous cherchions un

pour des bœufs. *Gédoyn*, dans la note.

(1) Zimmerman, *Specimen zoolog. geograph. quadruped.*

(2) Voy. *Martinii Atlas Sinicus*, aux provinces de *Chan-si* et de *Chen-si*; et le premier volume de l'*Histoire générale de la Chine* par le P. de Mailla, pag. 9 et 10.

(3) Mailla, cité.

quadrupède plus septentrional qui puisse avoir servi à leur nourriture et à leur vêtement.

En tournant nos yeux vers le nord de la Chine, nous y trouvons encore *le pays où l'on emploie les chiens* (1). A peine sorti de cette grande muraille qui borne la partie septentrionale de la Chine, on rencontre les *Yu-pi ta-tsé,* qui attellent les chiens aux traîneaux (2); plus loin les chiens ne servent pas seulement pour transporter les effets, mais leur peau sert aussi pour le vêtement (3). Le chien est encore le principal quadrupède de ces contrées (4), et il semble l'avoir été aussi des Chinois.

a 犬 ou 豸

Il est curieux de voir que le caractère Chinois qui signifie *chien* [a], entre dans la composition des

(1) *Éloge de la ville de Moukden*, Paris, 1770, pag. 20 et 241. Le P. Amiot se montre un peu embarrassé, ne sachant quelle peut être cette nation : il croit que c'est une *épithète humiliante* donnée par les Chinois à quelque tribu Tatare après l'avoir chassée. Or les habitans des bords de l'Ousouri sont le peuple que les Man-tcheoux n'appellent pas autrement que la *nation qui se sert des chiens.* Voyez le *Mémoire du P. Gerbillon sur la grande Tatarie*, dans le tome IV de la *Description de la Chine* par le P. du Halde, p. 36.

(2) Ce peuple de la Tatarie Chinoise demeure entre la Corée et le fleuve Amour ou Saghalien. Un chien qui est fait à la route va devant; ceux qui sont attelés le suivent sans se détourner, comme au Kamtchatka.

(3) *Voyez* la Relation du capitaine Beerings, IV.e vol. cité de *du Halde.*

(4) Lesseps, *Journal historique de son voyage;* Paris, 1790; 1.re partie.

caractères de presque tous les quadrupèdes, même les plus éloignés de la nature du chien, comme sont le *chat* [a], le *singe* [b], le *renard* [c] (1). Le mot *quadrupède* même ne s'exprime que par un caractère composé de celui du *chien* [d]. Quoique le *cochon* soit aujourd'hui l'animal le plus répandu, et le mets favori des Chinois, néanmoins le caractère Chinois qui sert à l'exprimer, est dérivé ou composé de celui du *chien* [e]. Effectivement, les chiens servent encore aujourd'hui de nourriture à la Chine (2); et le dernier almanach qui nous est venu de Pékin (3), marque

a 猫 Chat.

b 猴 Singe.

c 狸 Renard.

d 獸 Quadrupède.

e 猪 Cochon.

(1) *Voyez* la clef *houei* [chien], les clefs 152 et 153, qui en sont visiblement dérivées, et leurs composés. Si quatre ou cinq quadrupèdes, tels que le cheval, le bœuf, la brebis, le tigre, ont leurs propres caractères élémentaires, cela prouve seulement que ces quadrupèdes étoient déjà indigènes lorsque l'écriture Chinoise fut inventée. Ces caractères ne servent cependant pas à exprimer toute sorte de quadrupèdes, comme le caractère *chien*.

(2) *Voy.* du Halde, *Descript. de la Chine*, tome II, page 138. « C'est » un divertissement assez agréable, » que de voir les bouchers, lorsqu'ils » portent de la chair de *chien* en » quelque lieu, ou qu'ils vont chargés » de cinq ou six chiens pour les tuer : » tous les chiens, attirés par les cris » de ceux qu'on va tuer, ou par l'o- » deur de ceux qu'on a déjà tués, se » jettent en troupe sur les bouchers. » M. de Tersan, à Paris, possède dans son cabinet une pareille peinture d'un boucher de chiens. Elle manque dans la collection publiée récemment à Londres par Mason.

(3) *Ta-tsing Kia-king yuen-nien chi-kien-che*, ou *Almanach de la première année de Kia-king*, empereur actuel, et non *Tay-hai-tsing*, comme M. Murr l'a publié dans une brochure, à Nuremberg, en 1802. Cette année répond à l'an 1796 de l'ère

encore les heures pendant lesquelles *il ne fait pas bon manger de petits chiens* [a].

a

Non manger petits chiens. 不吃狗

Le chien semble donc avoir été le premier quadrupède des Chinois, leur ancienne nourriture, leur vêtement, et par-là aussi leur premier *argent vivant.*

Il est vrai que le *Chou-king*, d'après la traduction qu'en a donnée le P. Gaubil, n'est pas en notre faveur. Selon cette version, le chien, loin d'être le plus ancien quadrupède connu des Chinois, auroit été un des animaux étrangers à la Chine.

Environ onze cents ans avant l'ère Chrétienne, les habitans d'un pays occidental présentèrent au roi de la Chine un chien, ou, selon d'autres versions plus vraisemblables, des chiens de leur pays, comme redevance. Le roi les ayant acceptés, son ministre lui en fit des reproches : « Un chien, un cheval, dit-il, sont » des animaux étrangers à la Chine ; il n'en faut » pas nourrir (1). »

Or cette traduction du P. Gaubil nous paroît contraire à l'histoire naturelle et politique de ce

Chrétienne. *Ta-tsing* ne signifie pas *Almanach*, comme M. Murr l'a traduit ; c'est le nom de la dynastie actuelle. *Voyez* notre analyse de son ouvrage, dans le *Magasin encyclopédique*, frimaire an 11, n.° 13.

(1) *Chou-king*, trad. de Gaubil; Paris, 1770 ; page 176.

pays-là (1). Il n'y a presque point de pays, dit Aldrovande, où ne se trouvent les chiens (2). Après l'homme, dit Zimmerman, le chien est l'animal le plus répandu sur la terre (3); et un excellent ouvrage Espagnol, qui vient de paroître, prouve que le climat de la Guinée ou de l'Amérique même ne lui est pas contraire (4).

Quant aux chevaux, ces nobles quadrupèdes, on sait par le *Chou-king* qu'ils ont été nourris et employés en Chine dès la première dynastie. On les atteloit aux chars de guerre, qui étoient alors en usage; et c'est par leur moyen que le fils du grand *Yu* remporta une victoire signalée (5).

(1) On peut voir sur l'obscurité du style dans lequel les livres canoniques sont écrits, l'*Essai sur la langue des Chinois* du P. Cibot. « Quoiqu'il ne soit fait que pour » être lu, et que le pittoresque des » caractères éclaire beaucoup sur la » signification des mots, il reste tou- » jours la difficulté de bien saisir le » sens d'une phrase de sept à huit » mots monosyllabiques, quelquefois » moins, que le fil seul du discours » détermine à être *verbes*, *substan-* » *tifs*, *adjectifs*, au *pluriel* ou au » *singulier*, au *présent* ou au *passé*. » *Mém. concernant les Chinois*, t. VIII, page 157. Ajoutons que quelque difficiles que soient les *King*, on les imprime sans interponction.

(2) Aldrovand. *de Quadruped.* lib. III, cap. 5.

(3) *Zimmerman*, sect. III.

(4) *Apuntamientos para la historia natural de los quadrupedos del Paraguay, por D. Fel. de Azara;* Madrid, 1802; tom. II, pag. 242 et 277. Les chiens, selon cet auteur, n'y perdent ni la voix, comme on l'a débité, ni leur poil.

(5) *Chou-king*, partie II, chap. 2.

Le *Chi-king*, ce recueil précieux des anciennes poésies Chinoises, offre une autre preuve de l'usage qu'on faisoit des chevaux. Nous n'en citerons que ce chapitre dans lequel chaque strophe de la seconde ode commence par un éloge des chevaux de la Chine (1).

Selon le Rituel de la troisième dynastie, le roi de la Chine entretenoit quarante mille chevaux de guerre ; et chaque seigneur feudataire, depuis cinq mille jusqu'à dix mille (2).

Enfin, l'on n'a qu'à lire le Mémoire que nous a donné le P. Cibot sur les chevaux de la Chine, pour voir combien ces animaux y ont été recherchés jusqu'à présent (3).

Au lieu donc de faire dire à un ministre de la Chine, au grand pacificateur de l'empire, qu'un chien et un cheval sont des animaux étrangers à la Chine, et qu'il n'en faut pas nourrir, disons :

(1) *Chi-king Lou-soung.* Il ne sera pas inutile de remarquer que le mot Chinois *soung*, qui sert à exprimer *chant* ou *vers*, ressemble beaucoup au mot Teutonique Sang, d'où est dérivé le mot Anglais *song*, et l'Allemand moderne Geſang. La ressemblance frappante de quelques autres mots Chinois avec ceux des langues modernes, semble prouver leur origine Chinoise.

(2) *Tcheou-li.*

(3) Cibot, *Mémoire sur les chevaux de la Chine*, dans le tome II des *Mémoires concernant les Chinois.*

Des

Des chiens et des chevaux qui ne sont pas de ce pays-ci, il ne faut pas en nourrir [a].

Cette version est plus conforme à l'histoire de la Chine, et elle se trouve confirmée par celle qu'en a donnée le P. de Mailla dans les Annales qu'il a traduites (1). D'ailleurs elle est aussi plus conforme au texte qui précède. Les habitans du pays de Lou n'avoient pas offert des chiens ordinaires au roi de la Chine : c'étoient des chiens d'une espèce particulière, appelée *gaô* [b]. Les *gaô* étoient des chiens d'une taille extraordinaire, comme les chevaux de la Corée sont d'une petitesse étonnante (2). Peut-être cette race de chiens existe-t-elle encore à l'ouest de la Chine. Marc Paul, en parlant du Tibet, nous rapporte qu'il y avoit là des chiens aussi grands que des ânes (3). Effectivement les *gaô*,

[a] 犬 Chien
馬 cheval
非 non
其 cette
土 terre
性 nature
不 non
畜 nourrir.

[b] 獒 Chien haut de quatre pieds.

(1) Le P. de Mailla, en rapportant ce même passage du *Chou-king* dans les *Annales de la Chine*, traduit : « Des chiens et des chevaux nés dans » des climats différens du nôtre ne » peuvent que difficilement s'y accou- » tumer ; il n'en faut pas nourrir. » Cette traduction, quoique paraphrasée, est plus conforme à la raison et au texte qui précède. Voy. l'*Histoire générale de la Chine*, tome I, page 275.

(2) Ils ont trois pieds de hauteur. *Histoire du royaume de Corée*, dans le IV.e volume de la *Description de la Chine* de du Halde, page 449.

(3) Marc. Paul. Venet. *de Regionibus Oriental. ex edit. Mulleri*, lib. II, cap. 37.

selon le Dictionnaire de *Kang-hi*, étoient hauts de quatre pieds Chinois (1).

Le ministre de *Ou-ouang* s'opposoit donc seulement à l'introduction des animaux de luxe, des quadrupèdes extraordinaires. C'est ce qui paroît par le texte qui suit immédiatement : « Ne nourrissez, » dit-il, ni des oiseaux précieux, ni des quadrupèdes » extraordinaires [a]. »

Précieux oiseaux prodigieux quadrupèdes non nourrir. 珍禽奇獸不育

Il n'avoit pas intention de détruire des races de quadrupèdes indigènes de la Chine, ni de priver la nation d'une nourriture usuelle chez plusieurs peuples (2). Les chiens n'étoient pas des animaux étrangers à la Chine ; ils étoient vraisemblablement les plus anciens quadrupèdes domestiques des Chinois : ils étoient peut-être leur *argent vivant*, lorsque cette nation étoit encore à demi sauvage, comme ils font de nos jours partie de la richesse des *Yu-pi ta-tsé* « qui savent si bien employer les chiens (3). »

(1) *Kang-hi tse-tien*, à la lettre *Gaô.*

(2) Chez les Carthaginois, entre autres, au rapport de Justin, *Hist.* lib. XIX, cap. 1 : *Dum hæc aguntur, legati à Dario Persarum rege Carthaginem venerunt, afferentes edictum quo Pœni..... caninâ vesci prohibebantur.* Voyez, sur les différens peuples qui mangent la chair de chien, l'ouvrage de Meiners : *Grundriss zur Geschichte der Menschheit.*

(3) *Éloge de la ville de Moukden*, page 20.

CHAPITRE II.

Première monnoie des Chinois.

La première monnoie des Chinois semble avoir été des *coquilles*. C'est ce qu'au défaut d'autres monumens, on prouveroit par le caractère Chinois

Poéi 貝 Coquille.

Ce caractère, dont la signification primitive est *coquille*, signifie aussi *argent*, *richesses*, *précieux*, *dépenser*. Il se rencontre ordinairement dans les caractères composés qui signifient *payer*, *acheter*, *être débiteur*, *gagner*, *vendre*. C'est pour cela que Fourmont l'appelle la clef des richesses et de la pauvreté, de la profusion et de l'avarice, des ventes et des tributs (1). C'est une des deux cent quatorze clefs élémentaires dont se composent les autres

(1) Fourmont, *Meditationes Sinicæ*, cl. 154.

caractères Chinois, et vraisemblablement aussi un des plus anciens caractères que les Chinois aient employés. Or il est à remarquer que les caractères Chinois sont en grande partie historiques, et qu'ils ont servi à éclaircir beaucoup d'anciens usages : ce sont les médailles de la Chine (1).

Effectivement, en cherchant le caractère *poéi* dans le Dictionnaire de *Kang-hi*, on y trouve ces mots :

Koù	古	Ancien-
tchè	者	nement
hò	貨	l'argent (étoit)
poéi	貝	des coquilles (2).

Un autre dictionnaire, dont ce fait est tiré,

(1) Voyez les *Mémoires concernant les Chinois*, tome I, pag. 25 et 321.

(2) *Kang-hi tse-tien*, lettre *Poéi* [coquille].

apprend de quelle couleur étoient les *coquilles-monnoie* sous la première race des rois de la Chine; puis il passe aux temps de la seconde, et prétend qu'alors on se servit de pierres noires (1).

Mais ces traditions étant trop incertaines, le Dictionnaire plus critique de *Kang-hi* les a omises; il ajoute seulement que, pendant la troisième race *(Tcheou)*, on employa encore les coquilles comme monnoie, et que cet usage subsista jusqu'à la quatrième race *(Tsine)*, qui l'abolit entièrement, et qui ne se servit plus que d'argent métallique [a].

Du Halde, qui, d'après des auteurs antérieurs qui ont écrit sur la Chine, atteste que les coquilles y ont été autrefois la monnoie courante, dit que ce sont les mêmes qu'on appelle *cauris* dans le royaume de Bengale (2).

Ces mêmes coquilles ont servi de monnoie dans toute l'Asie méridionale. Au lieu de petite monnoie, dit un ancien voyageur Français en parlant des îles Maldives, on se sert de petites coquilles, qui font une des richesses de ces îles. Il en sort des Maldives

a

周 *Tcheou*
而 aussi
有 avoir
泉 argent
貝 coquille
至 jusque
秦 *Tsine*
廢 abolir
貝 coquille
行 faire
錢 monnoie.

(1) *Tching-tse-toung*, à la même lettre.

(2) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 163.

tous les ans la charge de trente ou quarante navires, dont la plus grande partie se transporte au Bengale, où elles servent de monnoie commune (1). Halhed, auteur moderne, dit que leur valeur y est d'environ cinq mille pour une roupie, suivant que leur prix hausse ou baisse sur le marché (2). Selon le Gentil, les Brames font leurs calculs astronomiques avec ces mêmes cauris (3). Il paroît que dans l'Inde ces coquilles sont en vogue depuis bien des siècles; car un des voyageurs Arabes qui passèrent aux Indes dans le neuvième siècle, atteste que les coquillages avoient cours dans ce pays-là, et qu'ils y servoient de petite monnoie (4).

Aujourd'hui encore les coquilles servent de monnoie, non-seulement aux Indes proprement dites, mais encore dans plusieurs pays environnans. Kæmpfer, en parlant des cauris qui se trouvent dans les

(1) Voyage de Pyrard, *Hist. génér. des Voyages*, tome VIII, page 254.

(2) Halhed, *Grammar of the Bengal language*, pag. 170.

(3) Le Gentil, *Voyage dans les mers des Indes*, tome I, page 215.

(4) *Anciennes Relations des Indes et de la Chine*, publiées par Renaudot, Paris, 1718, page 22. L'original Arabe de ce voyage attaqué par les PP. Prémare et du Halde, et défendu par M. de Guignes, va être bientôt publié. En attendant, voyez le t. I.er des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1787, page 186.

Digitized by Google

mers du Japon, dit qu'ils sont la monnoie courante, non-seulement du Bengale, mais du Pégou et de Siam (1). La basse monnoie de Siam, dit la Loubère, n'est autre chose que de petits coquillages que les Européens qui sont à Siam nomment *cauris*. On les pêche aux îles Maldives, et quelquefois aux Philippines (2). Selon Navarette, il y en a d'innombrables près de la capitale des Philippines, et l'on s'en sert à Surate et à Siam, et même en Afrique, dans toute la Guinée (3). Les Hollandais les transportent pour cela jusqu'à Amsterdam, où nous avons eu nous-mêmes occasion de voir cet argent Africain dans la maison de la compagnie des Indes.

En parlant de *Siam*, nous remarquons que le chevalier de la Loubère, dans sa description, dit que ce nom est inconnu aux Siamois eux-mêmes, et que l'on a de la peine à en découvrir l'origine (4).

Au contraire Hervas, auteur Espagnol, dans un ouvrage qui vient de paroître, croit que ce sont les Portugais qui ont appelé la capitale de ce royaume,

(1) Kæmpfer, *History of Japan*, vol. I, chap. II and XI.

(2) La Loubère, *Voyage de Siam*, tome I, chap. XIV.

(3) Navarette, *Tratados historicos de la monarchia de la China*, trat. II, cap. II.

(4) La Loubère, *loco cit.* chap. II.

Siam (1). Cependant l'origine de ce mot est purement Chinoise.

西 *Si*

洋 *yam*

selon l'orthographe Portugaise, ou, selon la Française, *Si-yang*, veut dire mer occidentale ; c'est par ce nom que les Chinois désignent les pays maritimes qui gisent au couchant. On sait qu'ils possédèrent jadis tous les pays intermédiaires jusqu'au royaume de Siam (2). D'ailleurs, ils appellent les Indes en général, le petit Siam, ou la petite mer occidentale; et l'Europe, le grand Siam, ou la grande mer occidentale (3); et comme le Japon est au levant, ils appellent souvent aussi ce pays la mer orientale (4).

Des coquilles maritimes semblent donc avoir été

(1) *Catalogo de las lenguas de las naciones conocidas, por Don Lorenzo Hervas ;* Madrid, 1801 ; vol. II, pag. 100.

(2) *Histoire générale de la Chine,* tome XII, page 3.

(3) *Siao si-yang, Ta si-yang.*

(4) *Toung-yam,* ou *Toung-yang.*

la

la première monnoie des Chinois. Il est vrai qu'outre les coquilles, on se servit aussi de tortues *[kouei]* (1):

mais ce caractère n'entre point dans la composition des mots qui ont rapport à l'argent; il sert plutôt à exprimer les augures et la divination. On sait par le *Chou-king*, que les tortues servirent à pronostiquer l'avenir dès le commencement de la monarchie (2). On les brûloit; et c'est des différentes figures remarquées sur l'écaille, qu'on tiroit un bon ou un sinistre augure (3): *Confucius* lui-même semble autoriser cette pratique (4). La tortue est encore la base d'une infinité de superstitions (5), et il semble que l'usage en ait été moins fréquent dans le commerce.

(1) *Kang-hi tse-tien*, et *Tching-tse-toung*, à la lettre *Poéi* [coquille]. Je fais observer qu'on voit une tortue sur la plus ancienne monnoie de la Grèce, sur celle de l'île d'Égine.

(2) *Chou-king*, part. 1, chap. 3 et suiv.

(3) *Chou-king*, page 170.

(4) Couplet, *Scientia Sinica*, p. 71.

(5) *Mémoires concernant les Chinois*, tome VII, page 72.

CHAPITRE III.

Première monnoie de métal.

QUOIQUE la monnoie de métal soit très-ancienne à la Chine, il est aussi difficile de déterminer pour ce pays, que pour la Grèce ou pour l'Italie, l'époque précise de son établissement. Selon le plus ancien historiographe de la Chine, il y avoit dans ce royaume, deux mille ans avant l'ère Chrétienne, non-seulement du métal fondu ou en lingots, mais aussi des pièces de monnoie *[tsien]* (1). D'après l'abrégé des Annales, publié par le P. de Mailla, la monnoie y avoit été introduite même avant cette époque par *Hoang-ti* (2); et suivant les anciennes traditions recueillies par le P. Prémare, il y en avoit déjà sous *Fou-hi*, le prétendu fondateur de la monarchie Chinoise (3). Cette monnoie étoit ronde en dedans, dit-il, pour imiter le ciel, et carrée en dehors pour imiter la terre (4).

(1) *Se-ki ping-tchun-chu.*

(2) Deux mille six cents ans avant Jésus-Christ. Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome I, page 25.

(3) Près de trois mille ans avant l'ère Chrétienne. Prémare, *Discours prélimin. du Chou-king*, page 104.

(4) *Ibid.* Le P. Prémare a voulu

Mais ces sortes de traditions, et l'autorité de *Se-ma-tsien* lui-même, le père de l'histoire Chinoise, ont trop peu de poids, lorsqu'il s'agit de temps aussi reculés : il en est de ces témoignages comme de la dissertation du comte Carli, dans laquelle cet auteur, d'ailleurs respectable, prétend avoir clairement démontré que, du temps d'Abraham, c'est-à-dire, deux mille cent quarante ans avant l'ère Chrétienne, la monnoie avoit cours en Asie et en Egypte (1).

Certes, le *Chou-king*, la source la plus pure et la moins équivoque de l'ancienne histoire Chinoise, ne parle point de monnoie : il n'y est question que de poids et de balances (2). Le successeur d'*Yao* ordonna qu'on pourroit, avec le métal, se racheter de la peine infligée pour certaines fautes : mais on n'indique pas, dit le P. Gaubil, le métal avec lequel on se rachetoit; et l'on peut encore moins savoir si c'étoit du métal en forme de monnoie (3). »

Dans le 27.e chapitre de la IV.e partie, à une

assurément dire qu'elle étoit ronde en dehors, comme elle l'est encore, et carrée en dedans, par rapport au trou carré qui se trouve dans le centre.

(1) Carli, *Lettres Américaines*, trad. franç. Paris, 1788; tom. II, lett. 31.

(2) *Chou-king*, part. 1, chap. 2.

(3) Voyez le *Chou-king*, trad. franç. page 16.

époque qui répond à environ l'an 1000 avant l'ère Chrétienne, il n'est encore parlé que de poids de six onces de métal *[hoân]* pour se racheter de la peine des marques noires sur le visage, de l'amputation des pieds, ou de la castration. Étoient-ce six *taëls* en cuivre ou en un autre métal ? Je n'en sais rien, répond le P. Gaubil; je ne sais pas bien aussi le rapport de l'once de ces temps-là à celle d'aujourd'hui (1).

Le poids étoit donc la règle de l'argent à la Chine, comme il l'étoit en Grèce du temps d'Homère, et en Italie du temps de Numa. Encore aujourd'hui l'argent proprement dit n'a point de forme fixe à la Chine; on le fond en grands et en petits pains, mais seulement pour la facilité du commerce : ce n'est que le poids qui en règle la valeur; et en lisant dans les Annales, que l'empereur *Ou-ti* fit distribuer quarante mille *taëls* à ses soldats, ou qu'il donna cent mille *taëls* d'or en dot à une de ses filles, il faut entendre ceci d'un pareil nombre d'onces Chinoises que les premiers navigateurs à la Chine, les Portugais, ont appelées *taëls* (2).

(1) Gaubil, note 2 du 27.e chap. part. IV du *Chou-king*.

(2) Le Cabinet des médailles de France possède une pareille pièce d'argent fin. Les Japonais en ont aussi, comme on peut le voir dans la *Description du Japon* de Kæmpfer, tab. XIX du I.er volume, et dans la

Il est vrai que le *Chou-king* ne contient que très-imparfaitement l'ancienne histoire de la Chine (1): de cent chapitres dont il étoit composé, il en reste à peine la moitié (2). Il se pourroit que, tandis que l'argent ou les sommes considérables de métal se pesoient, il y eût déjà en Chine de la petite monnoie en bronze, comme il y en existe aujourd'hui.

En effet, du Halde rapporte que l'empereur *Kang-hi*, dans le siècle passé, s'étoit fait un cabinet de médailles, dont les plus anciennes étoient censées remonter jusqu'au temps d'*Yao*, ou, selon l'opinion commune, à plus de vingt-deux siècles avant l'ère Chrétienne (3). Mais il est bon de savoir, répond un missionnaire, que la lettre *monnoie* ne se trouve point dans toute l'histoire de la première dynastie: d'ailleurs les pièces prétendues de ce temps-là ne sont marquées à aucun coin; on peut les dire de tel temps qu'on veut (4). Effectivement, les deux monnoies des deux premières races, figurées dans le Traité

Dissertation de Thunberg *sur les monnoies du Japon*, tab. V et VI.

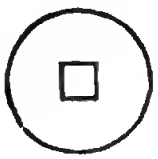
(1) De Guignes, préface du *Chou-king*, page 10.

(2) Mailla, préface de l'*Histoire générale de la Chine*, page 9. *Chou-king* cité, table des chapitres.

(3) Du Halde, *Description de la Chine*, vol. II, pag. 168.

(4) *Mémoires concernant les Chinois*, tome I, page 229.

Chinois des médailles, ne contiennent que le simple contour avec un trou carré au milieu :



L'une est attribuée à *Yu*, fondateur de la première dynastie, et l'autre à *Tang*, fondateur de la seconde: mais l'auteur qui y est cité, et qui s'appelle *Kuon-tsé*, ne fait point autorité; d'ailleurs il ne dit pas si ce métal étoit fondu en pièces rondes et régulières, comme il l'est aujourd'hui, ou en pièces informes et irrégulières seulement (1).

D'après le Dictionnaire de *Kang-hi* (2), ce n'est que sous la troisième race, dite *Tcheou*, que la monnoie

(1) Voici les termes propres du texte Chinois : « *Kuon-tsé* rapporte » (que du temps de) *Yu*, (après) cinq » années (d') inondation, (le) peuple » manquant (de) riz, vendit (les) » enfans ; *Yu* prit (de) *Li-chan* (le) » métal, (le) fondit, et (le) distribua » pour (pouvoir les) racheter. » Il rapporte le même fait de *Tang*, fondateur de la seconde race, avec la différence qu'au lieu de cinq années d'inondation, il y a sept années de sécheresse, et que le nom de la montagne n'est pas *Li-chan*, mais *Tchouang-chan*. Les *Annales de la Chine* du P. de Mailla rapportent la même histoire de *Tang*; mais on n'y trouve rien concernant *Yu*. Voyez tome I, page 174.

(2) *Kang-hi tse-tien*, lettre *Tsien* [monnoie].

en bronze a commencé. Après avoir dit que les marchés des anciens se faisoient par échange, et que l'on se servit d'abord de coquilles, l'auteur ajoute :

toung	銅	(de) bronze
tsien	錢	(la) monnoie
chi	始	(a) commenc (é) er
hing	行	(se) faire
Tcheou	周	(par les) *Tcheou.*

Selon l'histoire des *Hàn* antérieurs, *Taï-koung*, ministre du premier roi de la dynastie des *Tcheou*, dont le commencement est communément fixé à l'an 1122 avant l'ère Chrétienne, est celui qui doit avoir introduit cette monnoie ronde, avec un trou carré au milieu (1). C'est avec le secours de ce grand homme, dit l'auteur des Portraits des Chinois célèbres,

(1) *Kang-hi tse-tien* et *Tching-tse-toung*, à la lettre *Tsien* [monnoie].

que les *Tcheou* firent fleurir leur royaume ; et c'est parce qu'ils furent éclairés de ses lumières, qu'ils créèrent de si belles institutions (1). Il ne seroit pas étonnant que l'introduction de la monnoie en eût fait partie.

Une recherche un peu approfondie de l'histoire de la Chine, avant cette époque, nous représente ce peuple dans un état bien limité. Il ne faut point se laisser éblouir par les termes pompeux d'empire et d'empereurs, de grands et de ministres, de princes vassaux et de peuples tributaires, dont le P. Gaubil se sert, et que le P. de Mailla emploie dans ses Annales avec plus d'exagération encore. Cet empire se réduit à une ville dans laquelle sont contenus tous les sujets (2). Les empereurs ne sont plus que les souverains d'une ville, tels que ceux qui existoient du temps de *Kedor-laomer*. Les princes qui habitent le long des rivages du *Hoang-ho*, ressemblent aux

(1) *Portraits des Chinois célèbres*, dans le tome III des *Mémoires concernant les Chinois*, page 30.

(2) Encore du temps de *Puon-keng*, environ onze cent trente ans avant l'ère Chrétienne, selon l'opinion commune (*Chou-king*, part. III, chapitre 7), et même cent ans après le règne de ce prince, comme l'a observé feu M. de Guignes, tous les sujets de l'empereur détrôné par *Vou-vang* se trouvent renfermés dans une seule ville. *Chou-king*, préface.

Yu-pi ta-tsé,

Yu-pi ta-tsé couverts de peaux, qui demeurent sur les bords de l'*Ousouri;* ces deux astronomes transformés en grands de l'empire par Gaubil, et en mandarins par Mailla, qu'on appelle des *révoltés,* et contre lesquels on fait marcher des troupes, se réduisent à deux astrologues *plongés dans le vin* et *occupés à boire avec excès* lorsqu'on en a besoin (1); ce tribunal de mathématiques dont on les fait présidens, et les observatoires astronomiques qu'on leur construit, sont aussi imaginaires que les quatre mers aux points cardinaux de la Chine, que l'empereur *Yu* a renfermées dans leurs bornes (2).

On ne doit donc guère chercher des monnoies en métal à la Chine, avant la troisième dynastie,

(1) *Chou-king*, part. IV, chap. II.

(2) *Chou-king*, page 38. L'ignorance des anciens Chinois alloit si loin, qu'ils supposoient que la Chine étoit environnée de mers de tous côtés. Elle est ainsi représentée sur leurs plus anciennes cartes. C'est ainsi qu'un musicien dont toute l'habileté consiste à frapper sa pierre, est, suivant Gaubil, le ministre qui préside à la musique, et qui enseigne cet art aux enfans des princes et des grands. Et pour ne pas apporter une foule d'autres exemples, au lieu des douze gouverneurs de province du P. de Mailla, du temps de *Chun*, on trouve dans le texte Chinois douze *mou*, c'est-à-dire, douze bergers. Mailla, *Hist. de la Chine*, tome I.er, page 87; *Chou-king*, page 17. On peut lire, sur la vanité de cette antiquité et de cette grandeur prétendue, outre la préface du *Chou-king* par M. de Guignes, et ses notes, le tome I.er des *Mémoires concernant les Chinois*, pages 19, 97, 198, &c.

qui est celle des *Tcheou :* aussi les trois médailles d'argent rapportées par du Halde, et attribuées par ce Père au fondateur de la seconde dynastie, sont beaucoup plus modernes. Au lieu d'appartenir à *Tching-tang*, qui doit avoir régné dix-sept cents ans avant l'ère Chrétienne, elles appartiennent à *Ou-ti*, sixième empereur de la cinquième dynastie, qui monta sur le trône cent quarante ans avant J. C., comme on peut le voir dans l'histoire particulière des *Hàn* antérieurs, auxquels cet empereur appartient (1).

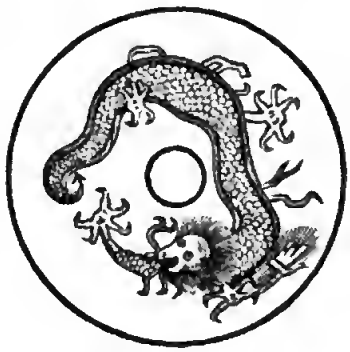
La monnoie trouée a été peu-à-peu répandue dans presque toute l'Asie méridionale. Les Japonais en ont eu dès les temps les plus reculés, avant même que leurs fameuses mines de cuivre eussent été découvertes (2).

(1) *Tsien-han-chu.* Cet ouvrage célèbre de *Pan-kou*, le second historiographe de la Chine après la restauration des lettres, contient l'histoire des douze premiers empereurs de la dynastie des *Hàn*. C'est un des meilleurs livres qui soient sortis des presses Chinoises. *Mém. concernant les Chinois*, tome II, page 294, et tome III, page 365. Il se trouve à la Bibliothèque nationale depuis le temps de Fourmont. Voyez *Catal. Bibliot. reg.* page 413, n.° 7.

Selon le traité Chinois qui contient ces trois médailles, la première, qui représente un dragon, portoit le nom de *pe-tchuen*, pesoit huit onces, et valoit trois mille deniers (à ce qu'il paroît); la seconde, qui ressembloit au dos d'une tortue avec le caractère *ouang* [roi] dans chaque compartiment, en valoit trois cents; la troisième, ayant un cheval, en valoit cinq cents. *Tchin-pao*, tome II, page 17.

(2) Selon l'*Abrégé de l'histoire du Japon* de Kæmpfer, ce n'est que

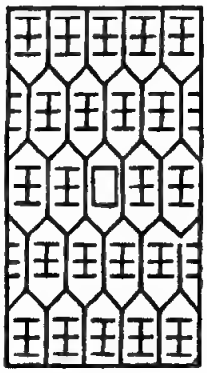
撰 *tchuen* [composition]



白 *pe* [blanche]

三 *trois*

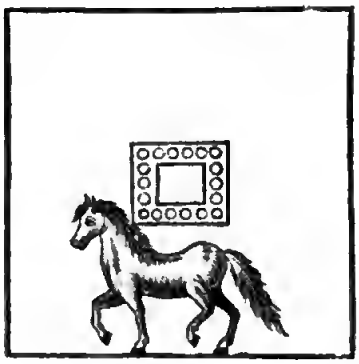
品 *espèces*



白 *blanc*

金 *métal*

馬



ma [cheval].

Ils en conservent même qu'ils prétendent être du temps de Confucius, ou d'une époque antérieure de cinq cents ans à l'ère Chrétienne (1).

M. le professeur Thunberg en a publié plusieurs qu'il a rapportées de ces contrées, et qu'il a présentées à sa Majesté Suédoise. La plus ancienne passoit, lors de son séjour au Japon, pour avoir 1135 ans d'antiquité (2). Quoique l'épigraphe de cette médaille soit altérée, on peut aisément reconnoître que c'est la même que celle-ci :

KAÏ

PAO TOUNG

YUEN

D'après la *nouvelle Histoire des Tang*, celle-ci

vers l'an 466 de l'ère Chrétienne, que les Japonais commencèrent à fabriquer cette monnoie. *History of Japan*, book II, chap. 4.

(1) M. Titsingh, dernier ambassadeur Hollandais en Chine, et qui a résidé long-temps au Japon, a, dans sa collection, des médailles Chinoises du Japon qui passent pour être anciennes de deux mille deux cents ans : ces médailles se vendent aux amateurs à un grand prix, quoiqu'elles soient seulement de cuivre.

(2) *Voyez* la planche VII, fig. 29, de sa *Dissertation*, en suédois, *sur les monnoies du Japon*, publiée à Stockholm en 1779, chez Lange, p. 26; ou la traduction française, dans le tome IV de ses Voyages, pl. VII, n.° 35.

tient à la quatrième année du fondateur de cette dynastie, ou à l'an 621 de l'ère Chrétienne (1); ce qui fait, jusqu'à l'an 1776, que M. Thunberg se trouvoit au Japon, 1155 ans, ou vingt ans de différence. La ressemblance du nombre 3 avec le nombre 5 a pu facilement occasionner une méprise: au lieu de 1155, on aura peut-être imprimé 1135; et de telles méprises tendent plutôt à prouver la véracité du savant professeur d'Upsal, qu'à diminuer le prix de ses recherches.

Les autres monnoies trouées, publiées par M. Thunberg, contiennent pour la plupart la même épigraphe, qui est aussi celle d'une monnoie Japonaise du Cabinet des médailles de France; nous en donnerons l'explication en son lieu (2).

Outre ces monnoies antiques, qui sont en cuivre rouge, les Japonais en ont aussi de leur fabrique en cuivre jaune du Japon, qui a la touche de l'or (3).

(1) *Sin-tang-chu.* L'auteur de cette histoire est *Soung-che.* Voy. le tome II des *Mémoires concernant les Chinois*, page 311.

(2) Les monnoies n.° 30, 31, 32 et 33 de la pl. VII, ne sont lisibles qu'à moitié; elles contiennent l'épigraphe ordinaire des monnoies Chinoises, *Toung-pao*, et *Yuen-pao*, dont nous parlerons plus bas: l'autre moitié est effacée; et ce qui en reste est insuffisant pour déchiffrer le nom du souverain, qui en constitue la date.

(3) Ce cuivre couleur d'or est

Une monnoie Japonaise du Cabinet des médailles de France nous porteroit à croire qu'ils en ont aussi en cuivre blanc, qui a la touche de l'argent, si des gens du métier ne nous eussent assuré que cette médaille est en argent (1). Les Japonais en ont même en fer comme les Lacédémoniens en avoient jadis; et les Chinois portent aussi de leurs monnoies modernes à leur comptoir de Nagazaki (2).

Cette monnoie trouée a également cours dans l'île de Formose, sujette depuis plus d'un siècle aux Chinois; et c'est en vain qu'un imposteur littéraire du siècle passé a publié des médailles différentes de cette île (3). Ces monnoies sont aussi apocryphes que les médailles Chinoises publiées dans les *Recherches sur le nouveau monde* (4).

peut-être celui de la province *Suruga*, dont Kæmpfer rapporte qu'il est non-seulement très-beau et malléable, mais aussi chargé d'une quantité considérable d'or. Kæmpfer, *History of Japan*, book 1, chap. 8.

(1) Ce cuivre couleur d'argent vient de la province Chinoise *Yun-nan*. Il est supérieur aux cuivres blancs que l'art produit en Europe. *Voyez* la Notice de M. Collas sur le cuivre blanc de la Chine, dans le tome II des *Mémoires concernant les Chinois*, et les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1739.

(2) *Thunberg*, cité.

(3) Psalmanazar, *Description de l'île de Formose*, chap. 29. Voyez l'*Histoire générale de la Chine*, par M. Grosier, tome XIII, page 164.

(4) Scherer, *Recherches historiques*

Elle est encore en usage dans le royaume de Corée, tributaire de la Chine, comme on peut le voir par une monnoie du Cabinet des médailles de France, qui porte pour inscription,

朝 *tchao*

□

鮮 *sien*

nom Chinois de la Corée ; et les deux caractères horizontaux,

pao 寶 □ 通 *toung*

qui servent à exprimer que c'est une monnoie publique.

On se sert de la même monnoie au Tonquin et à la Cochinchine, où les Chinois sont très-répandus et font tous le commerce, comme les Juifs en Europe (1).

et géographiques sur le nouveau monde ; Paris, 1777 ; page 242.

(1) Le P. Koffler, missionnaire Allemand, dans une Description de la Cochinchine, publiée l'année dernière à Nuremberg, dit : *Sinæ totum per regnum, Judæorum instar, dispersi, ubique negotiantur ; quorum numerus ad triginta circiter millia ascendit.* Voyez aussi *les Lettres édif.* recueil XXX, p. 360.

Cette monnoie est fort commune à Java, Bornéo et Sumatra, ainsi qu'à Goa et sur la côte de Malabar, d'où on la porte à l'île de Ceilan (1); et quoique quelques-uns de ces peuples en possèdent de très-ancienne, il n'y a pas de doute qu'elle ne vienne originairement de la Chine.

Effectivement Cosmas, voyageur du sixième siècle, nous apprend que le commerce maritime de Ceilan s'étendoit jusqu'à la Chine (2); et un des voyageurs Mahométans du neuvième siècle rapporte que, de son temps, on trouvoit de la monnoie avec un trou au milieu et des caractères Chinois, à *Siraf*, dans le golfe Persique (3). Cette monnoie est enfin devenue si célèbre, que son nom se trouve aujourd'hui placé parmi les astres, dans le planisphère céleste Chinois (4).

(1) Thunberg, *Voyage au Japon*, tome IV, chap. 5.

(2) Cosmæ *Christ. Topographia*, lib. XI, *de Taprobanâ insulâ.*

(3) Renaudot, *Anciennes Relations des Indes et de la Chine*, page 58. Cette ville a été florissante selon Renaudot, jusqu'au XIV.e siècle, époque où tout le commerce passa à Ormus.

(4) *Tsien* [monnoie de cuivre], étoile qui est dans le pied da devant des gémeaux. *Planisphère céleste Chinois*, par M. de Guignes le fils; Paris, 1782; page 10.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Première forme de la monnoie Chinoise.

QUOIQUE la première monnoie ronde ait commencé sous la troisième dynastie, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été aussi la première monnoie. Ceux qui font *Hoang-ti* introducteur de la monnoie, disent qu'elle avoit d'abord la forme d'un coutelas, et que pour cela elle fut appelée *kin-tao-tsien*, ou monnoie de couteau de métal (1).

Quoique nous n'ajoutions pas foi à ce qu'on rapporte d'un souverain qui appartient aux temps fabuleux de la Chine (2), il paroît cependant certain que le *couteau-monnoie* remonte à une haute antiquité. L'argent dont nos premiers rois se servirent, dit le Traité Chinois des médailles, étoit des pierres précieuses, de l'or et des couteaux *[tao]* (3); et le Dictionnaire de *Kang-hi* confirme ce récit, en comptant

(1) Mailla, *Hist. génér. de la Chine*, tome I.er, page 25. *Mém. concernant les Chinois*, tome XIII, page 240.

(2) Voyez les *Mémoires concernant les Chinois*, tome I.er, page 194; et les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XLIII; page 245.

(3) *Tchin-pao; Kiuén II*, page 20.

parmi les plus anciennes monnoies, en premier lieu le couteau de métal *[kin-tao]* (1).

Kin 金 (de) métal.

Tao 刀 Couteau.

Il est même intéressant de remarquer que différens peuples tributaires viennent encore offrir de petits couteaux aux Chinois. Le couteau est si commun parmi les peuples de l'Asie, que les Tatars qui vivent hors de la grande muraille, en portent chacun un à leur ceinture, de même que les Turcs et autres peuples de l'Asie (2). Cet instrument tranchant est un des objets les plus recherchés par les sauvages des îles et des pays qui ont été découverts de nos jours dans la mer Pacifique; et il n'est pas absurde de croire qu'un article de première nécessité, comme celui-ci, soit devenu un des premiers signes représentatifs de l'argent.

L'ancien couteau-monnoie est représenté, dans

(1) *Kang-hi tse-tien*, à la lettre *Tsien* [monnoie]. Le Dictionnaire *Tching-tse-toung* dit la même chose.

(2) Martinii *Atlas Sinic.* pag. 15.

le Traité des médailles, de la manière suivante :

Du Halde en a publié deux dans sa Description (1); et le Cabinet des médailles de France en possède pareillement deux, qui lui sont parvenus de la Chine. Du Halde dit, à ce propos, qu'il y a eu de cette monnoie dès le commencement de la première dynastie (2).

ancien

古

couteau-

刀

monnoie.

Il est vrai que les deux couteaux que ce savant Jésuite fit graver, ne sont pas d'un temps aussi reculé; ils sont ornés d'inscriptions, et les anciens couteaux n'en portoient pas : on n'en trouve pas non plus sur les

(1) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 168.
(2) *Ibid.*

deux couteaux-monnoie du Cabinet des médailles de France, dont voici la forme (1) :

D'après le Traité Chinois, les couteaux-monnoie produits par du Halde appartiennent à un âge beaucoup plus récent. L'un est du premier siècle de l'ère Chrétienne, époque à laquelle *Ouang-mang*, nom célèbre dans l'histoire de la Chine, fit faire des couteaux-monnoie de deux espèces : l'une, qui étoit en bronze, avoit l'épigraphe et la valeur de *cinq cents;* l'autre, qui étoit en or, avoit la valeur de *cinq mille.* Notre Traité cite l'histoire des *Hàn* antérieurs, pour témoignage de son assertion. L'un de ceux que du Halde a publiés est un couteau-monnoie d'or : nous en donnons

(1) Le caractère du milieu est l'ancien caractère *couteau [tao]*. L'autre couteau-monnoie, qui est brisé, est à-peu-près de la même forme.

ici la représentation d'après le dessin qui se trouve dans le Traité Chinois des médailles :

Tao TAO *Hàn*

刀 PING 漢

OU

TSIEN

Couteau-monnoie du temps des *Hàn*.

L'inscription, que du Halde n'a pas traduite, est en caractères anciens, qui, réduits en caractères modernes, signifient :

一 *un*

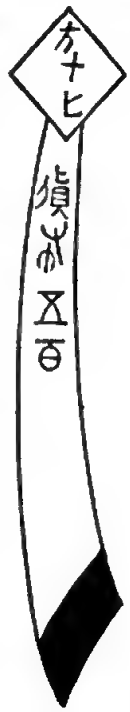
刀 *couteau*

平 *égal* (1)

五 *cinq*

千 *mille.*

L'autre couteau-monnoie publié par du Halde appartient à la cinquième année de *Siuen-ho.* Nous en donnons également la représentation d'après le Traité Chinois :



Les trois caractères d'en haut se lisent, *Fang tsun tsi;* ce qui veut dire *carré, pouces sept.* Ceux d'en bas se lisent, *Ho-pou ou-pe;* ou *distribution de richesses, cinq cents.* Ces deux couteaux-monnoie sont bien loin d'appartenir au temps de *Hoang-ti,* ou même à celui des premières dynasties.

Quelque étrange que cette forme puisse paroître, elle est analogue à ce que nous ont conservé plusieurs auteurs Grecs, touchant la monnoie des plus anciens temps. Plutarque, en parlant de la monnoie de fer qui fut en usage à Sparte, dit qu'elle étoit d'un si grand poids et d'un si gros volume, qu'il en falloit une grande quantité pour faire la plus petite somme. Il y a même apparence, ajoute-t-il, que cette monnoie étoit anciennement en usage par-tout; car une

marque sûre que l'on se servoit de *petites broches* [ὀβελίσκοις] de fer ou d'airain pour la petite monnoie, c'est qu'encore aujourd'hui nous avons de petites pièces qui retiennent le nom d'*oboles* [broches]; et que celles qui valent six oboles, nous les appelons *drachmes* [poignées], parce que c'étoit tout ce que la main pouvoit faire que de les empoigner (1). C'est pourquoi *Sperlingius* (2) croit que le passage où Plutarque dit qu'Épaminondas mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas seulement une *petite broche de fer* [ὀβελίσκον σιδηρᾶν], doit s'entendre, non d'une broche, mais d'une obole en forme de petite broche, telle qu'on en avoit alors.

Julius Pollux, en parlant des oboles, dit que les anciens se servirent, dans le commerce, de brochettes avec lesquelles on enfile les *morceaux de viande* [βουπόρους], dont le nombre qu'on pouvoit empoigner fut appelé une *drachme* [δραχμὴ] (3); et Aristote, qui a cru que la première monnoie des Grecs étoit de

(1) Plutarch. *in Lysandro*. D'ailleurs une obole étoit la sixième partie d'une drachme. Voy. *Henrici Stephani Thesaurus*, voce βέλος.

(2) *De Nummis non cusis*, p. 184.

(3) Jul. Poll. *Onomasticon*, lib. IX, cap. VI; de δράττειν, comme Sperlingius l'a bien prouvé, *cap. XXIV et XXIX*.

bronze et de fer, convient que les anciennes oboles étoient d'une figure oblongue et pointue, comme sont les broches (1).

Enfin, selon Eustathe, ὀβελὸς, *broche, aiguille*, et ὀβολὸς, *obole*, sont le même mot; le premier, d'après le dialecte Ionien; le second, d'après le dialecte Attique (2) : et comme une broche ressemble à une flèche (3), Isidore, en parlant des oboles, a eu raison de dire qu'elles ressembloient à des flèches (4).

(1) *Apud Jul. Pollux. cit.*

(2) Eustath. *ad Iliad.* v.

(3) Henric. Steph. *Thesaur.* voce Βέλος : *Sic autem vocari putatur, quòd simile sit βέλει ... Ut ὀβελὸς à βέλος, sic ὀβολὸς ab ὀβελὸς derivatum putatur, quòd ὀβελῷ figuram haberet.*

(4) Isidor. *Orig.* lib. XXVI, cap. 23 : *Obolus fiebat olim ex ære ad instar sagittæ, unde et nomen ὀβελὸς à Græcis accepit, hoc est sagitta.*

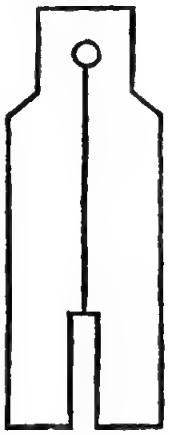
Cette monnoie dura, dit-on, jusqu'au temps de Pheidon, roi d'Argos, qui, ayant introduit la monnoie ronde en Grèce, recueillit les broches qui avoient été en usage jusqu'alors, et les consacra à la déesse Junon. Voyez l'*Etymologicon magnum.*

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Autres formes d'anciennes monnoies Chinoises.

OUTRE la monnoie obéliscale, ou en forme de broche, il en a existé encore une qui ressemble à-peu-près à une de ces *tessères* qui étoient en usage chez les Romains, et dont on sait que les formes étoient très-variées (1).



Le Cabinet des médailles de France possède une semblable monnoie; et M. Townley, à Londres, en

(1) On peut les voir dans l'ouvrage de Jac. Phil. Tomasini, intitulé, *De tesseris hospitalitatis*; Amstelodami, 1670; p. 114.

a apporté deux d'Italie, que M. d'Hancarville a publiées (1). Celui-ci les a déclarées *Tatares*, sans cependant nous dire si sous cette dénomination vague, à laquelle les voyages entrepris par ordre de Catherine II ont donné la plus grande précision, il comprenoit les *Kirghises*, les *Bachekirs*, les *Vogouls*, ou quelque autre tribu de la nation Finnoise, ou de la Mongole, ou du Caucase; ou bien enfin les *Tatars* proprement dits, c'est-à-dire, des peuples qui parlent un dialecte de la langue Turque, nation qui s'étend depuis la mer Noire jusqu'au bord du *Lena*, comme on peut le voir par le Vocabulaire comparatif de toutes les langues, publié par ordre de l'illustre impératrice (2).

On sait que ces Tatars ont eu de la monnoie à différentes époques, nommément à Samarcande, du

(1) D'Hancarville, *Recherches sur l'origine, l'esprit et les progrès des arts de la Grèce;* Londres, 1785; t. I.er, pl. V, n.os 7 et 8.

(2) сравнительные словари всѣхъ языковъ и нарѣчій. Saint-Pétersbourg, 1786-89.

Cet ouvrage, qui est d'un secours immense pour la recherche des différens peuples de l'Asie, est un monument littéraire qui fera toujours honneur à la Russie. Le capitaine Anglais Souer, qui vient de publier la relation du voyage qu'il a fait dans le nord de la Russie, a confirmé l'existence de peuples Tatars à *Jakousk*, par un catalogue de mots qui ont une grande analogie avec la langue parlée à Constantinople.

temps du grand *Timour;* que *Cherefeddin*, dans sa magnifique Biographie, assure avoir fait battre de la nouvelle monnoie d'or et d'argent épurée à la coupelle (1). Cette monnoie comprenoit des pièees de cent, de cinquante et de dix *mithcals*, qui furent toutes déeorées du nom et des titres de l'auguste empereur *Timour* (2). Il y avoit aussi des dinars, ou pièces en or, qui portoient le nom de *coupek :* ee nom signifie *chien* en tatar et en ture, et les *coupèques* Russes en semblent dérivées (3); et il seroit assez curieux de reehercher si, comme *pecu* a donné aux Romains l'origine du mot *pecu-nia*, *ku-pec* ne seroit pas, par une semblable raison, devenu le nom de la monnoie des Tatars et des Russes (4).

Or M. d'Hancarville n'explique rien de tout cela; et quoique ees médailles soient ornées de caractères et d'inseriptions propres à fáire connoître à quelle

(1) Petis de la Croix, *Histoire de Timour-beg*, tome III, page 341.

(2) Le Clerc, outre les monnoies Russes publiées dans son *Histoire de Russie*, a apporté aussi à Paris des monnoies Tatares trouvées dans les ruines de Samarcande.

(3) *Voyez* Petis, tome II, p. 71.

(4) Il seroit encore plus curieux de savoir si *pe-ku* et *ku-pek* ne sont pas originairement le même mot. La langue Latine contient déjà un grand nombre de mots communs à la langue Russe ainsi qu'à la langue Samscrite, comme l'ont fait voir M. Lévesque, l'abbé Denina, et le P. Paulin à Rome.

nation elles doivent être rapportées, il déclare que ces caractères n'appartiennent à l'écriture d'aucun peuple et qu'ils sont manifestement symboliques (1).

Cependant cette écriture n'est point symbolique, et ces monnoies ne sont ni Tatares, ni d'aucun peuple Scythe quelconque.

Ce sont d'anciennes monnoies de la Chine, que les Chinois appellent,

pou;

mot qui signifie *donner*, *distribuer*, et par-là une chose qui se donne et se distribue (2).

Du Halde en a publié plusieurs dans sa Description de la Chine. Les caractères qui s'y trouvent, sont, dit-il, si difficiles, que les plus habiles Chinois avouent qu'ils ne les connoissent point, et qu'ils ignorent même en quel sens ils doivent être situés (3);

(1) D'Hancarville, t. I.er, p. 57.

(2) Le P. Amiot a pris ce caractère pour un autre du même son, mais d'une forme différente, lorsqu'il dit que ce caractère signifie *régner, gouverner*, et que c'est aussi le nom qu'on donne aux six grands tribunaux. *Éloge de la ville de Moukden*, page 136. Ce caractère-là s'écrit,

poú,

et n'a point de rapport avec le *tao-póu* [couteau-monnoie].

(3) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 166.

et cela est vrai de quelques-unes, particulièrement de deux de celles que ce Père a publiées. Le Traité Chinois, qui les contient, déclare qu'on ne peut les déchiffrer:

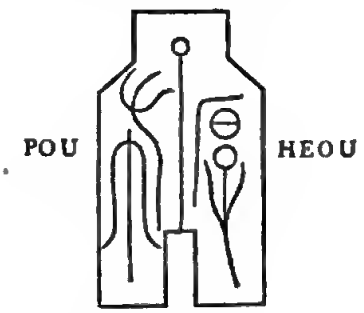
可 *pouvoir* 文 *inscription*

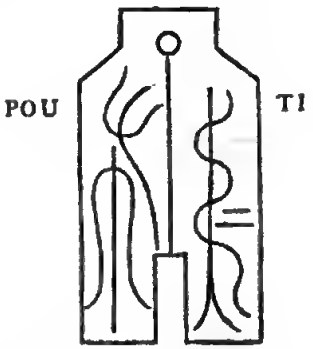
識 *comprendre.* 不 *non*

De ce nombre est aussi celle du Cabinet des médailles de France, dont nous donnons ici l'ectype:

Le Traité Chinois en contient plusieurs autres de cette espèce, qu'il déclare inintelligibles. Il y en a cependant dont les caractères se déchiffrent et se

lisent très-bien. Telles sont les deux autres de celles que du Halde a publiées :





Les caractères de celle du côté droit du lecteur se lisent *tí poú ;* comme si l'on disoit, *pou subordonné, pou ordinal.* Les caractères de l'autre sont, *heóu póu ;* ce qui signifie *gros pou.* L'Histoire des *Hàn* antérieurs rapporte que *Ouang-mang* fit fondre dix espèces de *pou,* dont le premier s'appeloit *tà-pou,* grand pou ; le second, *tsé-pou,* pou postérieur ; le troisième, *ti-pou,* etc. Ceux que du Halde a publiés sont le troisième et le septième.

Les uns et les autres de ces caractères appartiennent à la classe de ceux qu'on appelle *tchuen-tsé,* et que nous avons publiés à la fin du *Monument de Yu ;* nous y avons donné trente-deux différentes manières d'écrire le même passage, pour faire voir que tous

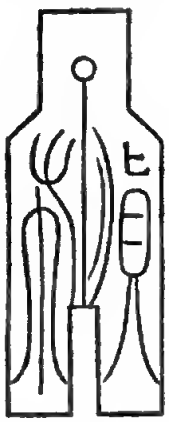
Digitized by Google

ces caractères sont les mêmes pour le fond : on s'en sert encore dans les inscriptions, comme on se sert des caractères Kioufiques parmi les Arabes.

Quant aux monnoies de M. Townley, les caractères de l'une, que nous donnons ici, se lisent très-bien aussi :

POU

distribuer.



HO

richesse

Le caractère qui est à la droite se lit *ho*, qui veut dire *richesse;* celui qui est à la gauche se lit *pou*, et signifie *distribuer :* le tout signifie *distribution de richesses*, ou, suivant la traduction du P. Amiot, *des richesses qui ont cours.*

Toutes ces monnoies se trouvent dans le Traité Chinois (1). D'après l'Histoire des *Hàn* antérieurs, elles appartiennent à *Ouang-mang,* usurpateur fameux

(1) *Tchin-pao*, vol. II, pag. 16 et 19.

du premier siècle de l'ère Chrétienne, et contemporain d'Auguste. L'histoire rapporte que, pour se procurer de l'argent, il fit fouiller dans les tombeaux pour enlever les richesses qu'on avoit alors la coutume d'y enfouir; peut-être que ces sortes de monnoies en faisoient partie (1).

Ces monnoies ne sont donc pas plus Tatares que d'autres monnoies attribuées encore aux Scythes par d'Hancarville, quoiqu'elles appartiennent aux Indiens, comme l'a prouvé un savant missionnaire Allemand, par les inscriptions en caractères Samscrits qu'on y trouve (2).

Quoique leur forme soit un peu singulière, on rencontre encore aujourd'hui, dans différentes contrées de l'Asie, des monnoies qui ne sont pas moins bizarres.

La monnoie d'argent de Siam a la figure d'un

(1) *Voy.* Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome III, page 233. Comme M. Townley pourroit desirer d'avoir quelques notions plus précises sur la monnoie dont il se trouve possesseur, nous ajoutons qu'elle est de la première année de *Tien-foung*, qui est le surnom de la sixième année du règne de *Ouang-mang*, ou de l'an 14 de l'ère Chrétienne; qu'elle pese vingt-cinq *chu*, ou une once Chinoise et un *chu*; et que sa valeur est egale à son poids.

(2) *Paulini à S. Bartholomæo Systema Brahmanicum*; Romæ, 1791; pag. 245.

petit

petit cylindre ou rouleau fort court, et entièrement plié par le milieu. Le chevalier de la Loubère nous l'a fait connoître depuis plus d'un siècle (1); et il en existe quelques pièces dans le Cabinet des médailles de France, comme dans plusieurs autres.

Le *larin*, autre monnoie d'argent avec laquelle se faisoit tout le commerce du temps de Tavernier, depuis Bagdad jusqu'aux îles des Célèbes et de Bornéo, ressemble à une petite broche pliée. M. Thunberg, en parlant de la monnoie de l'île de Ceilan, nomme en premier lieu le *larin*. Il varie, dit-il, pour la grandeur et la valeur, sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Après que la pièce a été battue, on courbe les extrémités de manière qu'elles font le crochet (2). C'est apparemment la même monnoie que celle dont Knox, en parlant de l'île de Ceilan, dit qu'elle a la forme d'un hameçon, et que tout le monde peut la fabriquer avec la permission du roi (3). Malgré sa forme grotesque, on prétend qu'elle est une des plus anciennes de l'Asie (4).

(1) La Loubère, tome I, c. XIV.

(2) Thunberg, *Voyage au Japon*, tome IV de la traduction française, page 227.

(3) *Histoire générale des voyages*, tome VIII, page 533.

(4) *Mém. sur les différ. monnoies de l'Asie*, t. X de l'*Hist. gén. des voyages*.

Digitized by Google

Je remarquerai ici que لاري *lari*, ou لارين *larin*, n'est pas une monnoie Arabe, comme l'auteur du Mémoire cité le croit; c'est une monnoie Persane. *Lari* et *larin*, monnoie Persane, dit Castell, qui ressemble à une petite broche pliée, et porte par-dehors le nom de *Chah Ismaïl sofi*, comme quelques-uns le prétendent (1). Le témoignage de Castell se trouve appuyé par la géographie et par la langue Persane. *Lari* et *larin* signifient, en persan, une chose qui vient de *Lar*. *Lar*, dit Herbelot, est une ville qui donne son nom à un petit pays compris entre le *Khusistan* et le *Kirman*, provinces de Perse, dont l'étendue va jusqu'au bord du golfe Persique (2).

Effectivement Castell nous assure que cette monnoie a spécialement cours dans le royaume de *Lar*, ou, selon Tavernier, le long du golfe Persique (3); et l'on chercheroit en vain ce mot dans des dictionnaires Arabes.

(1) Castelli *Lexic. heptaglot.* لارى

(2) Herbelot, *Bibliothèque Orient.* au mot *Lar*.

(3) Tavernier, dans le tome X de l'*Histoire générale des voyages*.

CHAPITRE VI.

Premières inscriptions sur la monnoie.

Les premières monnoies Chinoises ont été, ainsi que les monnoies des Grecs ou des Romains, sans inscription; et leur simplicité extérieure est, comme dans celles-ci, une marque de leur ancienneté. Les Romains, dont la première monnoie a été en bronze, comme celle des Chinois, n'y mirent d'abord aucune inscription; ils commencèrent ensuite à y marquer simplement le nom de leur ville, auquel ils ajoutèrent successivement plusieurs autres légendes.

De même, la première monnoie Chinoise qui porte épigraphe, a deux caractères seulement:

HO 貨 □ 寶 PAO

Ces caractères signifient une chose de prix, un objet qui a une valeur reconnue. Cette monnoie est attribuée à *King-ouang*, empereur de la troisième dynastie *(Tcheou)*, contemporain de Confucius; c'est

pendant le règne de ce souverain, que ce philosophe composa ses ouvrages, et s'attira un si grand nombre de disciples.

Le Traité Chinois que nous avons entre les mains, cite le

語 *yu* 國 *koue*

histoire très-ancienne, selon Fourmont, mais dont on ne connoît pas l'auteur (1). Cette histoire rapporte que *King-ouang* fit fondre de grands deniers *[ta-tsien]* la vingt-unième année de son règne, l'an 524 avant l'ère Chrétienne; ce fait est confirmé par l'Histoire générale de la Chine (2) : cependant ni l'une ni l'autre ne nous apprend que ce souverain ait orné cette monnoie d'aucune épigraphe. Quoi qu'il en soit, il paroît que son exemple n'a pas été suivi par ses successeurs; car pendant l'espace de deux cents ans que cette dynastie a occupé le trône, nous ne trouvons aucune autre monnoie avec inscription.

Ce n'est proprement que sous la dynastie suivante *(Tsin)*, que les épigraphes commencent; la première

(1) Fourmont, *Catalog. Bibl. reg.* n.° 30, et *Gramm. Mandarin.* p. 400.

(2) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome II, page 193.

Digitized by Google

que l'on rencontre ne marque que le poids, ou la valeur (1).

LEANG PUON

once. *demi-*

Les amateurs de la palæographie pourront observer que les anciens Chinois n'écrivoient pas seulement perpendiculairement, mais qu'ils écrivoient aussi horizontalement, de droite à gauche, comme les Phéniciens, les Égyptiens, les Étrusques et les Grecs. Le Cabinet des médailles de France possède plusieurs monnoies de cette espèce, sans qu'on puisse décider si elles appartiennent à la dynastie des *Tsin*, ou à celle des *Hàn*, qui lui succéda : nous trouvons la même épigraphe conservée par les premiers empereurs de cette dernière dynastie, jusqu'à *Ou-ti*, qui en fut le sixième.

Cet empereur abolit la monnoie *puon-leang*, la vingt-troisième année de son règne, l'an 123 de l'ère Chrétienne, et y en substitua une autre (2).

(1) *Tchin-pao*, tome I.er, p. 35.
(2) *Ou-ti-ki*, ou Chronique de l'empereur *Ou-ti. Tchin-pao*, t. I.er, page 36.

L'épigraphe de cette autre monnoie étoit :

CHU OU

24.mes d'une once. *cinq*

Le Cabinet des médailles de France possède des monnoies qui portent cette épigraphe; et le cabinet du comte Ostermann en possédoit une du temps de Bayer, que ce savant a publiée avec plusieurs autres monnoies anciennes de la Chine (1). Il s'est cependant trompé en croyant que les Chinois écrivoient de gauche à droite; ce qu'il a cru prouver par cette médaille. Son erreur provient de ce qu'il l'avoit renversée, et l'avoit vue à contre-sens (2).

On peut y remarquer la forme antique du nombre *cinq*, dont les traits obliques se forment tantôt un peu

(1) *Miscellanea Berolinensia ;* Halæ, 1737; tom. V, tab. V, n.° 1.

(2) *His in numis*, dit-il, *à sinistrâ prior character, posterior à dextrâ exstat ; nescio an ex perpetuâ ejus ætatis consuetudine.* Page 180.

courbés, tantôt droits. Les uns et les autres expriment assez bien la lettre

X

qui étoit le nombre *dix* des Romains, ainsi que des Chinois. Il paroît que les Chinois, en exprimant le nombre *cinq* par un X entre deux lignes,

cinq

vouloient faire comprendre que *cinq* n'est autre chose que le partage de *dix* par *deux*, qui s'écrit ainsi en Chinois :

deux

Les Romains exprimoient le nombre *cinq* par un V; et le V est aussi produit par la division de X en deux parties. Il est bon de remarquer que les Chinois donnoient à cette figure, et donnent encore aujourd'hui à leur nombre *cinq*, le même son que les Romains donnoient à leur cinquième voyelle V, qu'ils prononçoient OU. Ce son signifie *cinq* pour les Chinois; et la figure qui le représentoit chez les Romains, avoit pour ceux-ci la même signification.

Mais ce qui est encore plus singulier, c'est la conformité des caractères et des sons des autres noms de nombre chez ces deux peuples.

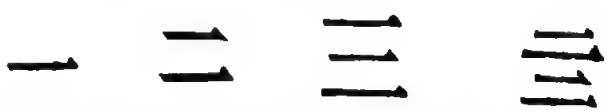
Cette conformité nous paroît si remarquable, que, quoique nous l'ayons déjà exposée dans un autre ouvrage, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en l'exposant encore ici brièvement.

On sait que les nombres Romains jusqu'à cinquante étoient composés de trois caractères :

I V X

qui signifioient *un*, *cinq* et *dix*.

Or, I, V, et X (que les Grecs prononcent ξι, et les Chinois *chi*), signifient *un*, *cinq* et *dix* en langue Chinoise. Il est vrai que les quatre premières unités sont couchées horizontalement :



et que chez les Romains elles s'écrivoient verticalement :

I II III IIII.

Le IV n'est qu'une abréviation plus récente de IIII.

Le

Le *cinq* Chinois étoit, comme nous avons vu, X entre deux lignes; et le *dix* avoit cette direction,

qu'il conserve encore aujourd'hui. Ainsi au lieu de

X XX XXX

les Chinois écrivent:

Dans les anciennes écritures, la situation droite ou oblique n'est d'aucune conséquence. On sait que plusieurs lettres de l'ancien alphabet Grec et Latin n'avoient pas la direction qu'elles ont eue depuis. Encore aujourd'hui l'L Latin s'écrit en grec Λ. Il est plus essentiel de rechercher si ce sont les Chinois qui ont emprunté leurs nombres des Romains, ou bien les Romains des Chinois.

Nous observerons là-dessus que les deux caractères

V X

n'existoient pas dans l'ancien alphabet des Grecs et des Romains, dérivé, comme on le croit, du

Phénicien (1). Ces deux lettres furent adoptées plus tard; aussi se trouvent-elles à la fin de l'alphabet Romain, après le T, qui étoit la dernière lettre de l'alphabet Phénicien, comme il l'est encore de l'alphabet Hébreu : T, V, X.

La lettre I n'existoit pas non plus dans l'ancien alphabet Grec, d'où celui des Romains est dérivé. Si nous n'avons point d'inscription plus ancienne que l'*Amycléenne* et la *Sigéenne* pour prouver cette assertion, nous avons des médailles de *Possidonia* et de *Siris*, dans lesquelles, au lieu de l'I, on trouve ⟆ ou ⟅; et nous savons que le *Iod* de l'alphabet Phénicien et Samaritain étoit bien éloigné de la forme de l'I Romain (2).

Quant aux Chinois, leurs nombres se trouvent dans les premiers chapitres du *Chou-king*, monument qui remonte à plus de mille ans avant l'ère Chrétienne; ils font partie des élémens de l'écriture Chinoise, dont l'invention date de la même époque. Ils ne peuvent donc pas être empruntés des Romains.

(1) *Nouveau Traité de diplomatique*, tome I.er, pl. V et VI.

(2) La forme de l'ancien *Iod*, qui signifioit et qui représentoit une main, s'est soutenue dans l'alphabet Éthiopien jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

Ils ne peuvent être dérivés du grec ; car les Grecs exprimoient leur nombre *dix* tantôt par la dixième lettre de leur alphabet, comme les Hébreux, tantôt par la lettre Δ, et le nombre *cinq* par Π.

Enfin l'art de marquer les nombres, soit par des notes numériques, soit par des lettres, paroît avoir été peu en usage chez les Romains dans les premiers âges, puisqu'encore long-temps après ils se servirent de clous pour marquer le nombre des années, et cela en vertu d'une ancienne loi *(lex vetusta est)*, et parce que les lettres étoient rares *(quia raræ per ea tempora litteræ erant)* (1). Aussi les auteurs Romains qui ont traité des notes arithmétiques, donnent-ils des raisons peu satisfaisantes, lorsqu'ils veulent expliquer pourquoi X signifie *dix*, ou pourquoi V signifie *cinq*. Priscien dit que la lettre X est la dixième consonne Grecque; d'autres ont cru que V signifioit *cinq*, parce que c'est la cinquième voyelle (2). Il semble donc que ce sont plutôt les Romains qui empruntèrent ces nombres des Chinois, que les Chinois des Romains.

La Chine étoit un état qui subsistoit depuis

(1) L'an de Rome 391, avant J. C. 363. Tit. Liv. *Histor.* lib. VII.

(2) Kircher, *Arithmologia*, p. 19 et seq.

plusieurs siècles, et qui avoit déjà et des caractères, et des nombres, lorsque Rome fut bâtie, environ 753 ans avant J. C.

On trouve chez les Romains plusieurs autres objets qui paroissent empruntés des Chinois. La *statère*, que l'on appelle Romaine, parce que les Grecs, les Égyptiens et d'autres peuples se servoient d'une balance à deux bassins, est tellement semblable à la statère des Chinois, qu'on devroit plutôt l'appeler statère Chinoise (1).

L'*abacus*, machine arithmétique dont se servoient les esclaves Romains, ressemble si fort au *suon-puon* des Chinois, qu'il n'est guère possible que l'un ne soit emprunté de l'autre (2).

Enfin la *clepsydre*, les *quadriges*, les *litières*, les *arcs de triomphe*, l'usage d'orner les tombeaux avec des *cyprès*, le culte des ancêtres *(lares)*, et plusieurs autres usages, semblent prouver une communication ancienne entre les Chinois et les Romains.

(1) L'une et l'autre ont trois rangs de division dans la verge, ou trois leviers, et par conséquent trois points de suspension ou trois centres de mouvement sur trois faces différentes, afin de peser toutes sortes de poids.

(2) On peut voir l'un et l'autre au Cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale, ainsi que la statère Romaine et la balance Chinoise.

CHAPITRE VII.

Première monnoie avec date.

Les Chinois ne connoissent point d'autre méthode, pour indiquer la date, que de marquer l'année du règne de leur souverain. Le cycle de soixante ans n'est qu'additionnel; les Chinois n'en savent point l'origine; ils en marquent les caractères, et en négligent le nombre, comme les Indiens (1).

Ce fut l'an 163 avant l'ère Chrétienne que *Ouen-ti*, quatrième empereur des *Hàn*, introduisit l'usage des *noms d'année* (2) : depuis ce temps-là les empereurs, en montant sur le trône, prennent un nouveau nom, qui est composé de deux mots ou caractères Chinois; on ne les appelle que de ce nom, et il sert de date dans l'histoire, dans les actes et sur la monnoie.

(1) *Voy.* Marsden *on the chronology of the Hindoos*, Philos. Trans. 1799.

(2) Ce n'est pas *Ou-ti*, ou, selon une autre prononciation, *Vou-ti*, qui a introduit le premier les noms d'année, comme on le lit dans l'*Histoire des Huns et des Tartares* de feu M. de Guignes, tome I.er, pag. 27; mais son grand-père *Ouen-ti*. Voyez Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome II, page 563; Couplet, *Tab. chronolog.* page 17; des Hauterayes, *Nien-hao*, dans le XII.e vol. de l'*Histoire générale de la Chine*.

Il est souvent arrivé qu'un empereur a changé cinq ou six fois de nom, et chaque changement a fait une époque d'où a commencé une nouvelle date (1).

Les empereurs du Japon ont adopté le même usage ; et comme les Chinois appellent ces noms d'années *Nien-hao*, les Japonais, qui corrompent tous les mots Chinois qu'ils adoptent, les appellent *Nengo* (2).

Quoique *Ouen-ti* eût introduit cet usage, la monnoie resta long-temps encore dépourvue du nom du souverain. La première monnoie qui porte le nom de l'empereur, est, selon le Traité Chinois que nous avons si souvent cité, de

ho 和 景 *King.*

empereur de la dynastie des petits *Soung*, qui régna l'an 465 de l'ère Chrétienne. Il est un de ceux qui portent le surnom de *Fi-ti*, ou empereur déposé. C'est le titre que les Chinois donnent à leurs souverains

(1) *Voyez* les *Nien-hao* à la fin du XII.e vol. de l'*Histoire générale de la Chine.*

(2) Kæmpfer, *History of Japan* ; London, 1727; vol. I, pag. 155 et 170.

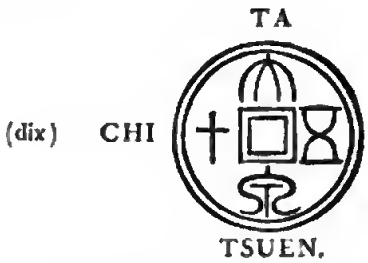
déposés, dont la tablette n'a point été mise dans la salle des ancêtres. Effectivement *King-ho* ne régna qu'un an. Dans un moment où il regardoit attentivement les *Tao-ssé* décocher des flèches pour faire fuir les esprits malins, dans une salle de bambou qu'il avoit fait construire, un des eunuques de l'intérieur du palais tira son sabre, et déchargea un si grand coup sur la tête de ce prince, qu'il l'étendit mort à ses pieds (1).

Nous voyons par-là que les médailles Chinoises *avec date* ne commencent que fort tard, et que par conséquent elles sont d'une foible ressource pour la chronologie ancienne; et quoique vers cette époque, et même long-temps avant, on commence à rencontrer des monnoies à *quatre* caractères, telles qu'on les voit aujourd'hui, cependant les deux caractères perpendiculaires n'offrent communément qu'une dénomination générale de l'argent, tandis que les deux horizontaux expriment la valeur particulière de la monnoie.

On voit aussi par-là combien est incertain l'âge de la monnoie suivante, à *quatre* caractères, qui appartient au Cabinet des médailles de France, et

(1) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome V, pag. 114 et 121.

que le P. Amiot fait remonter au temps de la dynastie des *Tcheou* :



Il croit, d'après le *Tcheou-li*, ou Rituel de cette dynastie, que cette monnoie est de *King-ouang*, empereur des *Tcheou*, et il lui attribue en conséquence une antiquité de deux mille ans.

Or, suivant l'auteur de notre Traité des médailles, qui a vécu sous la dynastie des *Soung*, et par conséquent mille ans plus près de cette époque que le P. Amiot, la monnoie de *King-ouang* portoit une autre épigraphe, en deux caractères seulement, comme nous l'avons vu ; encore nous a-t-elle paru suspecte, vu que le *Koue-yu*, qu'il cite, ne parle d'aucune épigraphe. Enfin, il paroît peu probable que la monnoie, qui sous les *Tcheou* étoit encore sans caractères quelconques, ait eu d'abord quatre caractères, tandis que celle des *Tsin*, qui succédèrent aux *Tcheou*, n'en porte que deux.

Suivant

Suivant le Traité souvent cité, la médaille dont parle le P. Amiot, est beaucoup plus récente. La première que l'on rencontre appartient au premier siècle de l'ère Chrétienne ; après quoi l'on en voit plusieurs avec cette même inscription perpendiculaire, tantôt avec les mêmes caractères horizontaux, tantôt avec d'autres.

Cette inscription, qui est en caractères anciens, s'exprime ainsi en caractères modernes :

Tsuen 泉　　大 *Ta*

Ce qui signifie *grande source*, *grande fontaine ;* c'est le nom dont on se servoit autrefois pour désigner ce que nous appelons *monnoie.* Du Halde observe que c'est dans un sens figuré, parce que la monnoie est une espèce de métal qui passe continuellement de main en main (1).

Selon notre opinion, ce mot vient de ce qu'on appelle l'argent *ho-tsuen*, qui signifie *fontaine* ou *source des richesses.* C'est ce qu'on peut voir dans le Dictionnaire de *Kang-hi*, à la lettre *Tsuen* [source,

(1) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 164.

En outre 又 fontaine][a], et par une médaille du Cabinet de France, qui porte cette épigraphe :

Ho- 貨 TSUEN HO

nuen 泉 *Source* *des richesses.*

c'est-à-dire 卽 On a appelé les grands deniers, *ta-tsuen* [grande

monnoie 錢 source], et les petits, *siao-tsuen* [petite source],

(.) 也 comme on voit par une autre monnoie qui a une pareille épigraphe :

SIAO

(un) I CHI (valeur)

TSUEN

Les quatre caractères de cette monnoie ancienne signifient, selon le P. Amiot, *petite source*, *qui indique le premier des nombres;* traduction obscure et vide de sens.

D'après notre Traité Chinois, les deux caractères perpendiculaires signifient *petite monnoie* ou *petit denier;* car le mot *source* signifie ici *monnoie.* Les deux caractères horizontaux signifient, de la *valeur*

d'un (chu), c'est-à-dire, de la 24.e partie d'une once, qui étoit son poids (1).

De pareilles métaphores sont très-familières aux Chinois : on les rencontre non-seulement sur la monnoie, mais aussi sur d'autres objets; par exemple, sur une boîte à thé, dont nous avons expliqué ailleurs les quatre principaux caractères. On lit en haut cette inscription :

玉泉含珠

Elle signifie : La *précieuse source* qui *contient* des *perles*. La source, c'est la boîte; les perles, ce sont les feuilles roulées du thé.

(1) *Tchin-pao*, tome II, page 2. Le *chu*, ou, selon une autre prononciation, *tchu*, *tchou*, étoit le poids de cent grains de gros millet; douze *tchu*, douze cents grains de millet, faisoient une demi-once, d'après la balance ancienne. Seize onces *[leang]* font, comme en Europe, une livre *[kin]*.

CHAPITRE VIII.

Épigraphes modernes.

QUOIQUE la monnoie Chinoise ait commencé, vers le cinquième siècle, à être ornée du nom des empereurs, on trouve encore néanmoins, long-temps après, des monnoies avec la seule inscription horizontale *Ou-tchu*, ou avec d'autres épigraphes qui n'ont de rapport qu'avec la propriété générale et la valeur de la monnoie. On remarque qu'il y a eu de ces monnoies fondues non-seulement en bronze, mais aussi en argent et même en fer, comme on en trouve aujourd'hui au Japon.

On peut observer à cette occasion l'attention minutieuse des Chinois à marquer les dates, jointe à la plus grande indifférence pour conserver le souvenir des faits. Voici comment s'expriment les Annales de la dynastie des *Leang*, citées dans le Traité des médailles : « La quatrième année des » *Tsin-toung* — la cinquante-cinquième année du

» cycle — le douzième mois — en hiver — on » commença à fondre de la monnoie de fer (1) [a] »

梁書武帝紀曰普通四年冬十二月戊午始鑄錢

Leang histoire, *Ou-ti* annales rapporter : *Tsin-toung* quatrième année, hiver douzième mois, 55.e année du cycle, commencer fondre fer monnoie.

La même stérilité paroît dans l'Histoire générale de la Chine, connue sous le nom de *Kang-mou.* Les faits les plus intéressans, tels que la restauration des lettres et le rétablissement des livres canoniques sous la dynastie des *Hàn,* la conquête du Tonquin et de la Cochinchine par *Tchi-hoang-ti,* ou l'introduction des noms d'année par *Ouen-ti,* sont entièrement omis, ou à peine mentionnés. Au lieu de cela, on y trouve souvent des sentences morales et de longs discours, qui sont déplacés dans des annales, et plus encore dans un abrégé comme est le *Kang-mou* (2).

Les épigraphes, telles qu'on les voit aujourd'hui avec le nom de l'empereur, en caractères perpendiculaires et avec l'inscription horizontale, *Toung-pao,* ne datent que du septième siècle. La première que l'on rencontre est de *Kao-tsou,* fondateur de la

(1) *Tchin-pao*, tome I.er, page 40. La quatrième année de *Tsin-toung*, qui est le même que *Leang-ou-ti*, correspond à l'an 524 de l'ère Chrétienne.

(2) M. Grosier, qui va publier une nouvelle édition de sa belle Description de la Chine, la fera suivre par une *histoire générale.* Il rendra un grand service à la république des lettres, s'il veut bien y ajouter les faits intéressans qui sont épars en divers endroits, et qui manquent dans l'*Histoire générale* du P. de Mailla.

dynastie des *Tang*. C'est la même que M. Thunberg a rapportée du Japon, et dont nous avons parlé en son lieu. L'inscription perpendiculaire,

開 *Kaï*

元 *yuen*

ne signifie pas cependant le nom de l'empereur, puisque le surnom de *Kao-tsou* a été *Ou-té*. On doit donc la traduire par des expressions qui rendent sa vraie signification, qui a un très-grand rapport à l'argent : *kaï*, signifie *ouvrir*, et veut dire aussi *commencer;* par *yuen* on entend *le principe, l'origine, la chose principale;* et comme le génitif précède toujours le nominatif en Chinois, l'ensemble signifie, *la chose principale*, ou *le principe d'ouvrir*, ou *de commencer;* ce qui est vrai de l'argent, principe et premier mobile de tout, en Europe comme à la Chine.

Sans le témoignage de l'*Histoire nouvelle des Tang*, citée dans le Traité des médailles, on auroit été porté à croire que cette monnoie appartient

plutôt au septième empereur de la même dynastie (1). Ce monarque porta le nom de *Kai-yuen* pendant vingt-neuf ans, depuis 713 jusqu'en 742 de J. C. De plus, la monnoie qui, dans le Traité Chinois, suit immédiatement celle de *Kaï-yuen*, porte le nom de *Kien-yuen*; et ce souverain est le successeur de *Kaï-yuen*. Enfin il paroît peu vraisemblable qu'il y ait sur une monnoie deux inscriptions qui se rapportent purement à l'argent; c'est ce qu'on ne trouve sur aucune monnoie.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que le nom du souverain, avec l'inscription horizontale *Toung-pao*, qui se trouve aujourd'hui sur les monnoies de la Chine et sur celles du Japon, date tout au plus du septième siècle de l'ère Chrétienne. Avant ce temps-là, on ne trouve que des épigraphes qui expriment la valeur ou la destination des monnoies.

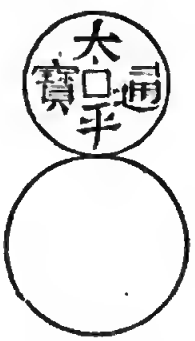
On voit aussi par-là ce qu'on doit penser de la découverte que le P. Castorano croit avoir faite, à l'occasion d'une médaille trouvée l'an 1722 dans la ville de *Lin-tching*, et dont, dans la même année, il a donné connoissance à la *Propagande*; découverte

(1) *Sin-tang-chu.* Voyez le *Tchin-pao*, tome I.er, page 43.

qui a été insérée dans les *Lettres édifiantes*, et dont l'abbé Mignot s'est servi comme d'une preuve dans l'examen de la question, s'il y a eu des Chrétiens à la Chine avant le septième siècle (1).

Cette médaille, qu'on trouva parmi un tas de ferraille, avoit, dit le P. Castorano, d'un côté l'image de J. C., et de l'autre celle de la Vierge. Ces images n'étoient accompagnées d'aucune inscription ; la médaille étoit seulement attachée à une monnoie à laquelle elle avoit été unie par la même fonte.

TAI

PAO  TOUNG

PING

Cette monnoie portoit le nom de *Taï-ping*,

(1) *Lettres édifiantes des missions étrangères*, seizième recueil; Paris, 1724; page 17. *Journal des savans* du mois d'août 1760. De Guignes, *Histoire des Huns et des Tartares*, tome I.er, page 50.

surnom

surnom de différens empereurs de la Chine. Le P. Castorano, ayant consulté les Annales de cet empire, trouva deux empereurs de ce nom, dont l'un régna vers l'an 266, et l'autre vers l'an 536, ou, selon la correction faite par M. de Guignes, l'an 556 de l'ère Chrétienne (1). Par-là il a cru pouvoir prouver que le christianisme avoit été introduit en Chine avant les prêtres Nestoriens du VII.e siècle, et avant le monument de *Si-gan-fou.*

Mais, quand l'inscription perpendiculaire, qui est *Taï-ping*, prouveroit un tel fait, l'inscription horizontale, qui, quoiqu'un peu effacée, est *Toung-pao*, prouve aux numismaticiens que cette médaille n'est pas antérieure au VII.e siècle. A peine, à cette époque, rencontre-t-on l'inscription *Toung-pao* (2); et si le P. Castorano eût poussé ses recherches plus loin, il auroit trouvé dans le X.e siècle un troisième empereur *Taï-ping*, qui régna vers l'an 976 de J. C. La monnoie de cet empereur porte l'inscription horizontale *Toung-pao*, comme on peut le voir

(1) De Guignes, *Hist. des Huns et des Tartares.*

(2) Le P. Amiot a traduit ces deux mots, par *prix en cuivre.* Mém. conc. les Chin. *tome V, pag. 113.* Mais il s'est trompé : *toung* signifie aussi *cuivre*, mais avec un autre caractère, et dans un autre ton.

sur une médaille du Cabinet de France, dont voici l'ectype :

Au reste, il paroît fort curieux qu'on ait laissé en blanc et qu'on ne nous ait transmis ni l'image de Jésus-Christ ni celle de la Vierge, qui se trouvoient sur cette médaille; ce qui ne permet pas de décider si c'étoient vraiment leurs images ou non. Un voyageur arrivé récemment de Chine, en parlant de la ressemblance frappante des *Lama* et des *Ho-chang* Chinois avec quelques moines de l'église Chrétienne, dit que dans leurs temples on voit beaucoup de figures d'une femme qui porte un enfant sur le bras. Cette déesse, qu'on adore dans les temples des Bonzes, a, dit-il, beaucoup de rapports avec la Vierge des Chrétiens (1); et si l'image de Jésus-Christ, comme M. de Guignes nous l'assure, a été confondue souvent à la Chine avec l'image de *Fo*, il se peut aussi que l'image de *Fo* ait été confondue avec celle de Jésus-Christ.

(1) Hüttner, *Voyage à la Chine*, trad. franç. Paris, 1803, page 119.

Nous sommes cependant bien loin de nier qu'il y ait eu la vraie image de Jésus-Christ sur cette médaille. Dans le X.e siècle, la religion Chrétienne se soutenoit encore en Chine, comme la langue Teutonique à la cour de France; et l'inscription qui est au revers de cette médaille, et dont la traduction n'a été donnée ni par le P. Castorano, ni par l'abbé Mignot, en est une preuve incontestable. Les deux caractères horizontaux, qu'ils n'ont pas traduits,

chi 市 刑 *hîng*

peuvent se traduire, *Rédemption* ou *Rédempteur des crimes* ou *des châtimens :* les deux perpendiculaires signifient que c'est une médaille, non une monnoie, et se trouvent aussi sur une médaille Chinoise d'or du cabinet du comte Ostermann; ils se lisent, *tchao-tsaï*, et non comme a lu Bayer, qui paroît avoir confondu le caractère

tsaï 財 avec le caractère 射 *ché*,

et qui a uni ce caractère avec un autre qui ne lui convient pas.

CHAPITRE IX.

Médailles en or modernes.

QUOIQUE les Chinois ne se servent, pour le commerce, que de monnoie de bronze, ils ne manquent pas de médailles proprement dites, ou de monumens publics en forme de monnoie, soit pour marquer quelque événement, soit pour désigner quelque dignité; et ces médailles-là sont en or.

On sait que les anciennes médailles qu'on montre dans les cabinets, n'étoient originairement que des monnoies; ce n'étoient pas des médailles proprement dites, ou ce que nous désignons aujourd'hui sous ce nom (1). Malgré cela, on leur donne le nom de *médailles*, parce qu'elles n'ont plus cours; on le donne non-seulement à celles qui portent des effigies, mais à celles même qui ne sont point ornées de caractères, comme les anciennes monnoies Mahométanes, qui ne portent que des caractères Kioufiques, et qu'un des plus grands numismaticiens de notre siècle a comprises

(1) Jobert, *Science des méd.* t. I, p. 52 et 69. Eckhel, *Doctr. num. vet.* proleg.

sous le nom de *médailles Arabes* (1). Par la même raison nous avons cru pouvoir appeler *médailles* les anciennes monnoies de la Chine qui n'ont plus cours aujourd'hui, et qui ne sont conservées que comme des monumens de l'antiquité des Chinois.

Or les Chinois possèdent actuellement de vraies médailles, des pièces qui ne sont aucunement destinées à avoir cours. Ils en ont, et en bronze, comme est leur monnoie, et en or aussi, quoique ce métal d'ailleurs ne soit considéré à la Chine que comme marchandise. Ce sont des médailles en or que l'empereur distribue aux gouverneurs des provinces, et dont il est fait mention dans les Mémoires concernant les Chinois, où sont insérées les suppliques de différens peuples tributaires de la Chine, adressées à l'empereur. On y lit que différens envoyés, en remettant au tribunal respectif les anciennes patentes, les sceaux et les médailles d'or qu'ils avoient reçus de l'empereur défunt, demandent de nouveaux sceaux, de nouvelles patentes et une autre médaille du nouvel empereur (2). Apparemment, dit Amiot, que

(1) Barthelemy, *Dissertation sur les médailles Arabes*, Mém. de l'Acad. des inscript. *tome XXIV.*

(2) *Mémoires concernant les Chinois*, tome XIV, pag. 304 et suiv.

cette médaille est un ornement à l'usage du chef ou des principaux du pays, pour leur concilier le respect des Chinois limitrophes et de leurs propres gens (1). Effectivement, il est dit dans ces suppliques, que cette faveur leur est accordée, afin de leur concilier le respect et l'obéissance de ceux qu'ils gouvernent.

Ces monumens, en forme de monnoie, sont désignés en chinois par le mot

paï

Ce mot signifie un écu *[scutum, clypeus]*; et comme une médaille a la forme d'un petit écu, il signifie aussi une médaille. C'est ainsi qu'au rapport du P. Parennin, on appelle aussi les anciennes monnoies dont la valeur a cessé avec la dynastie, et que les enfans ont coutume de porter sur la poitrine. On les appelle *kou-paï*, ce qui veut dire *médaille antique* (2); et nous voyons par-là que les Chinois eux-mêmes reconnoissent que leurs monnoies anciennes qui n'ont

(1) *Mémoires concern. les Chinois*, en note.

(2) Parennin, *in Miscellan. Berolin.* tom. V, pag. 180.

plus de cours, ne sont plus des monnoies *[tsien]*, mais que ce sont des médailles *[paï]*, des médailles anciennes *[kou-paï]*.

Quant aux médailles modernes en or dont nous avons parlé, Bayer en a produit une de celles que l'empereur de la Chine a coutume de distribuer à l'anniversaire de sa naissance (1), et qui est dans la collection du comte Ostermann. Cependant, malgré les égards que nous devons à ce savant, nous ne pouvons nous empêcher d'observer que l'explication qu'il a donnée de son épigraphe, manque de justesse; ce qui n'ôte rien à son mérite reconnu, et à la réputation que lui ont acquise ses connoissances dans la littérature Chinoise: on n'avoit pas sans doute de son temps les moyens que nous avons reçus depuis, ni les secours des hommes lettrés qui nous ont donné tant d'éclaircissemens sur la Chine.

Au lieu de lire l'inscription en rond, comme Bayer a fait, sur les deux côtés de cette médaille (2), il auroit d'abord dû lire les deux caractères perpendiculaires tout seuls, ainsi qu'on les

(1) Bayer, *Miscellan.* tab. V, n.° 1.
(2) *Voyez* ce que nous avons dit, *pag. 75.*

lit sur les monnoies de la dynastie régnante, et de celle qui l'a précédée. Ces deux caractères sont :

Ouàn 萬 toutes

□

sé 事 les affaires.

Puis il auroit dû traduire les deux caractères horizontaux, selon la manière Chinoise, de droite à gauche :

le désir 意 *y* □ *jû* 如 selon

Le tout ensemble auroit alors donné ce sens : *Que toutes vos affaires puissent succéder selon votre desir !*

La traduction de ce savant, *dix mille commencemens des affaires que l'empereur a proposées* (1), ne présente point de sens. *Ouàn* signifie *dix mille*, il est vrai ; mais ce mot est employé par les Chinois aussi pour désigner le pronom *tout.*

(1) *Decies mille exordia negotiorum quæ imperator animo destinavit.*

Jû

Jû ne signifie pas *commencer* ou *commencement :* c'est un caractère très-ressemblant qui signifie *commencer.* Le voici :

chy 始 commencer.

Enfin, ce même caractère *jû* ne doit pas être lu immédiatement après *ouàn*, comme nous l'avons dit; mais il faut l'unir au caractère *y*, et alors c'est une expression très-familière et très-connue à la Chine (1). *Ju-y*, selon le P. Cibot, signifie *au gré de vos desirs ;* ou selon l'explication qu'en a donnée le P. Amiot, *Que tout soit ainsi que vous le souhaitez* (2)! C'est de là qu'ont été nommés *ju-y* les *sceptres* qu'on a coutume de distribuer en Chine, puisqu'ils présentent des vœux de prospérité. Ces sceptres ne s'envoient pas seulement en don aux souverains, comme *Kien-loung* en a envoyé dernièrement au roi d'Angleterre et au stathouder (3); on est dans l'usage d'en présenter aux particuliers aussi-bien qu'aux têtes

(1) *Mémoires concernant les Chinois*, tome XII, page 526, et tome XV, page 84.

(2) *Ibid.*

(3) Hüttner, *Voyage à la Chine*, page 86.

Van Braam, *Voyage à la Chine*, tome I.er, page 2.

couronnées : on donne un *ju-y* ou *jou-y* en présent le jour de la naissance, à la solennité du mariage, à la cinquantième année, et en d'autres occasions remarquables (1). *Kien-loung*, lors de la fête qu'il donna aux vieillards (en 1785), fit don à chacun d'un sceptre *[jou-y]* (2); et en remettant, en 1794, à lord Macartney, un sceptre pour George III, il en donna un, mais d'une moindre valeur, à l'ambassadeur Anglois lui-même, et un autre à Sir George Staunton (3). Il est curieux de retrouver chez les Chinois, ce qui, au rapport de Diodore et de Strabon, se pratiquoit parmi les Égyptiens et les Babyloniens (4).

(1) Cibot, *tome XV.*

(2) Amiot, *tome XII.*

(3) Dans le palais de l'empereur, les chaises même étoient ornées de sceptres. Ce sont des indices de bonheur et de prospérité, disoient les Chinois. Hüttner, *page 94.*

(4) Strabon, *Geograph.* lib. XVI. Diodor. Sic. *Hist.* lib. I. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est qu'en Égypte c'étoient des prêtres ou des sacrificateurs qui portoient un sceptre; et les anciens Chinois étoient obligés de porter le sceptre dans les sacrifices, ou lorsqu'ils offroient des sacrifices. En Égypte, le sceptre étoit recourbé comme la charrue Thébaine. en Chine, il est encore recourbé par le haut, comme le sceptre aratriforme, ou comme le *lituus* des augures Romains. *Voyez* les *Mémoires concernant les Chinois*, tome XV, pag. 81 et suiv.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Médailles religieuses, astrologiques, superstitieuses.

Il y a une autre espèce de médailles, qu'on peut appeler religieuses ou superstitieuses, puisqu'elles contiennent des objets relatifs à la doctrine ou aux superstitions des Chinois.

De ce genre est une médaille en grand bronze, du Cabinet de France, avec les noms de quatre *koua* ou trigrammes; il y en a huit en tout. Nous les avons exposés dans un ouvrage précédent (1). Il y a des médailles où on les trouve tous réunis (2). On les rencontre non-seulement sur des médailles, mais aussi sur des vases à fleurs, sur des tasses de porcelaine, et sur toutes sortes d'ustensiles. C'est le plus ancien monument symbolique des Chinois; le texte de l'*Y-king*, qui est le premier livre canonique de leur religion; une énigme, dit M. Visdelou,

(1) *An explanation of the elementary characters of the Chinese*; London, 1801; pag. 6.

(2) M. Tersan possède une pareille médaille avec les huit *koua*.

cent fois plus difficile à expliquer que celle du *Sphinx* (1).

Une autre médaille religieuse du Cabinet de France représente trois personnages sur trois élévations, avec deux autres qui sont au-dessus. Il paroît que ce sont les trois fondateurs ou chefs de la religion primitive des Chinois. Le personnage qui se trouve au sommet, semble être *Fou-hi*, avec les deux philosophes *Lao-tsé* et *Koung-tsé* [Confucius] de chaque côté. Les deux autres paroissent être des disciples de l'ancienne doctrine, qui leur sacrifient.

Kircher a publié, dans sa *Chine illustrée*, un groupe à-peu-près semblable. Il appelle *Fo* le personnage du milieu, et il croit que c'est par les deux philosophes *Lao-tsé* et *Koung-tsé* que *Fo* a été connu à la Chine (2).

Au contraire, dans un ouvrage récemment publié, un missionnaire, en faisant la description d'une idole Chinoise, dit que *Fohi*, *Amita*, *Chaca*, *Budha* et *Mercure*, sont le même personnage : tous ces noms, dit-il, sont d'origine Indienne et dérivés du

(1) Visdelou, *Notice sur l'Y-king*, à la fin du *Chou-king*, page 406.

(2) Kircher, *China illustrata*, pag. 136 et seq.

samscrit (1). L'un et l'autre auteur a confondu *Fo* avec *Fou-hi.*

Fo est une divinité Indienne, qui n'a été connue à la Chine que vers la fin du premier siècle de l'ère Chrétienne ; et les deux philosophes Chinois florissoient plus de cinq cents ans avant l'établissement de son culte. Au lieu de faire connoître ce personnage à la Chine, ils auroient sans doute prêché contre lui, comme *Han-yu*, philosophe de l'ancienne doctrine, le fit au neuvième siècle (2). *Fou-hi* est, selon les Chinois, antérieur de plus de deux mille ans à l'origine de la secte de *Fo.* C'est l'auteur des *trigrammes*, dont nous avons parlé : il est regardé comme le premier législateur et souverain de l'empire Chinois, et ne devroit pas être confondu avec le sectaire Indien *Pou-ta, Che-kia, O-mi-to Fo.*

Enfin l'on doit compter aussi parmi les médailles superstitieuses, une médaille du cabinet du comte Ostermann, que Bayer a publiée à Pétersbourg (3). Cette médaille représente, dans son cercle extérieur,

(1) Paolino da Santo-Bartolomeo, *Monumenti Indici del museo Nanniano illustrati.* Padova, 1799.

(2) Voyez son discours contre *Fo*, dans les *Mémoires concernant les Chinois*, tome V, page 438.

(3) Bayer, *de Horis Sinicis;* Petropoli, 1735; tab. VI.

les douze animaux du *cycle duodénaire ;* cycle dont se servent aussi et les *Tibétans*, et les *Mogols*, et les *Siamois*, et les habitans de la *Bukharie*, et ceux du *Turquestan* (1), et qui semble venir des *Babyloniens* (2).

Dans le second cercle, on voit des traits que Bayer appelle *ornamenta quædam*, de certains ornemens, mais qui ne laissent pas d'être intéressans. Ces ornemens sont le *mæandrum*, qui se trouve sur les anciens vases Chinois, ainsi que sur les monumens Grecs et Étrusques; et cela contribue encore à prouver ce que nous avons observé ailleurs.

Dans le troisième cercle, enfin, sont exprimées les douze lettres Chinoises qui correspondent au *cycle*

(1) Bayer, *de Horis Sinicis*, p. 16.
(2) Voyez ce que Censorin (*de Die natali*, cap. XVIII) dit de l'année Chaldaïque, appelée ἀδιαστάτος.

duodénaire : elles sont, pour la plupart, si mal exprimées dans la gravure originale, qu'on auroit de la peine à les déchiffrer.

Sur le revers de cette médaille, on voit une inscription en quatre caractères, aussi très-imparfaite. Nous la donnons pareillement rectifiée.

Selon l'interprétation donnée par Bayer, ces quatre caractères signifient : *Le bonheur accru d'un Mandarin avancé* (1). Il croit que c'est une médaille donnée dans un examen à quelque Mandarin, pour prix de sa diligence, ou comme témoignage de sa promotion.

Or nous disons qu'il n'y a rien de tout cela.

(1) *Aucti Mandarini promota felicitas.* De Horis Sinicis, *pag. 16.*

C'est une médaille *astrologique*, et ces caractères signifient: *Que le bonheur rentre selon les douze maisons célestes !*

rentrer 進 如 *selon*

bonheur 祿 宮 *maison céleste* (1).

On sait que les Chinois, encore adonnés à l'astrologie comme tous les peuples de l'Asie, assignent à chaque mois, et même à chaque jour et à chaque heure du jour, quelque bonheur ou quelque disgrace. On n'a qu'à consulter leur almanach pour s'en convaincre. Tel jour n'est pas bon pour se mettre en chemin; tel autre est bon pour entreprendre quelque trafic ou pour gagner de l'argent: telle heure est heureuse pour un contrat de mariage; telle autre est bonne ou mauvaise pour poser la première pierre.

Or, sur cette médaille, on voit d'abord le cycle de douze animaux, le *cycle duodénaire:* ce cycle est

(1) Les Romains se servirent de la même expression, et eurent les mêmes idées, comme on peut le voir par les *Astronomiques* de Manilius, et dans Censorin, *de Die natali.*

employé

employé par les Chinois seulement dans leurs prédictions astrologiques, et c'est Bayer lui-même qui nous enseigne cela (1).

Ce même savant nous apprend que le cycle duodénaire indique et les douze heures du jour Chinois, et les douze mois de leur année, et les douze signes célestes (2).

Il nous dit (3) que lorsque les Chinois veulent indiquer un *signe céleste*, ils ajoutent le mot *kum*, ou *koung*, selon la prononciation Françoise. D'ailleurs, sans recourir à Bayer, nous tenons la même chose des missionnaires François à la Chine (4); et dans le *Planisphère Chinois*, publié à Paris, on trouve les douze signes célestes, c'est-à-dire, les douze caractères du cycle duodénaire, selon qu'ils correspondent aux douze signes du zodiaque, avec le même titre *kong (koung)* (5).

(1) *Hunc cyclum Sinenses nonnisi in suis præsagiis astrologicis adhibent.* De Horis Sinicis, *pag. 19.* Les Chinois ressemblent en cela aux anciens, dont Censorin atteste qu'ils se servoient du cycle duodénaire seulement pour des observations astrologiques. *De Die natali*, cap. 18.

(2) *Mus. Sin.* tom. II, pag. 349.

(3) *Mus. Sin.* pag. 333 et 349, tab. IX, LXVI; *de Horis Sinicis, Parergon Sinic.* pag. 30.

(4) *Mémoires concernant les Chinois*, tome II, page 163.

(5) *Planisphère céleste Chinois*, par M. de Guignes; Paris, 1782; p. 6.

Digitized by Google

Enfin ce mot *koung*, qui signifie *maison céleste* (1), ressemble si fort au caractère qui signifie *Mandarin*,

Maison céleste. 宮　　官 *Mandarin*,

qu'il n'est pas étonnant que le savant académicien ait pris l'un pour l'autre.

De même celui qui précède, que Bayer a traduit *auctus* [avancé], mais qui signifie *selon*, a beaucoup de ressemblance avec le caractère Chinois qui signifie *avancé.*

Selon, 如　　加 *Avancé*,

et l'on peut aisément s'y méprendre.

Au reste, la traduction de Bayer n'a aucun rapport avec le cycle duodénaire qui se trouve sur cette médaille, ni avec les figures qui se trouvent sur son revers. La nôtre, au contraire, convient à l'un et à l'autre.

Quant au revers de cette médaille, Bayer n'a donné aucun éclaircissement sur ce qui s'y trouve;

(1) Bayer, *Parergon Sinic.*

Digitized by Google

il dit seulement que l'on y voit des figures curieuses, et qu'il faudroit un *Œdipe* pour les expliquer (1).

Or nous disons qu'il y a d'abord le *lapin*, qui est le symbole de la *lune* ou du *mois* parmi les Chinois, soit parce que cet animal s'accouple tous les mois, ainsi que le lièvre, soit parce qu'il prend plus de nourriture la nuit que le jour, et que c'est surtout au clair de la *lune* que cet animal est en mouvement (2).

On peut voir ce même *lapin* sur le disque de la lune Chinoise, dans l'*Histoire générale* du P. de Mailla. On y trouve aussi le *coq*, emblème du *soleil* ou du *jour*, au milieu du disque solaire (3).

Derrière le lapin, ou la lune, se trouve le *dragon-cheval*, qui, quoique assez mal exprimé, peut se reconnoître à ses cornes de cerf, et aux espèces d'ailes ou de nageoires qu'il a sur le dos. Cet animal inspire en Europe l'idée d'un gros serpent,

(1) *In aversâ miræ formæ exstant, quas Œdipus si quis sit explicare tentet.* De Horis Sinicis, *pag. 16.*

(2) Buffon, *Histoire naturelle du lapin.*

(3) Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, tome I.er, page 114. Il faut observer pour cela qu'en chinois *lune* et *mois* sont synonymes, comme en turc et en d'autres langues; de même *soleil* et *jour* y sont exprimés par le même mot et par le même caractère, comme en langue Turque aussi.

dit le P. Prémare, et se prend toujours en mauvaise part ; au lieu que chez les Chinois c'est un des plus beaux attributs (1) : c'est le symbole de l'empereur de la Chine, comme l'aigle l'étoit des empereurs Romains; il représente l'empire Chinois, comme l'oiseau de Jupiter l'empire Romain.

Il se trouve ici derrière la lune, parce que les Chinois, dit le Comte, lui attribuent toutes les défaillances de cet astre ; c'est pourquoi, pendant les éclipses, ils font un bruit effroyable pour obliger le *dragon* à se retirer (2). Effectivement, M. Hüttner rapporte que, lors d'une éclipse de lune qui eut lieu pendant son séjour à la Chine, on fit un vacarme si terrible avec de petites cloches, des bassins et des claquets, *que le dragon qui tenoit la lune dans ses griffes en fut effrayé, et la lâcha bientôt* (3).

Enfin le cercle qui se voit sur le dos du dragon, est le trou de la médaille, par lequel on peut passer un cordon ; et il est curieux d'observer que ce trou se trouve non-seulement dans les monnoies courantes de la Chine, mais aussi dans les médailles.

(1) *Chou-king*, page 67, note.

(2) Le Comte, *Mémoires sur l'état présent de la Chine*, tom. II, lettr. 14.

(3) Hüttner, *Voyage à la Chine*, pag. 46. Le colonel Symes rapporte la même chose du royaume d'Ava.

Digitized by Google

Les médailles du Cabinet de France et des cabinets particuliers que nous avons vues, ont toutes au milieu un trou tantôt carré et tantôt rond, de même que les monnoies publiques.

Voilà ce que nous avons cru devoir dire sur les monnoies antiques et les médailles de la Chine.

Nous voyons par-là qu'il existe au fond de l'Asie une nation aussi ancienne que les Romains et les Grecs, qui a de la monnoie depuis un grand nombre de siècles, et qui, par conséquent, mérite aussi une place dans l'histoire de la numismatique.

Si l'on ne peut démontrer que l'invention de la monnoie est due aux Chinois, on peut dire au moins qu'ils y ont autant de droit que les Grecs et les Lydiens, qui la tenoient peut-être des Persans, leurs voisins : ces derniers prétendoient avoir eu des monnoies dès les premiers règnes de leur monarchie (1).

Il nous reste à parler de deux articles qui servent encore à la Chine, même après l'invention du métal monnoyé, de signes des valeurs et de moyens ordinaires d'échange.

(1) *Voy.* d'Ohsson, *Tableau histor. de l'Orient;* Paris, 1804; t. I.er, p. 68.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Papier-monnoie des Chinois.

L'USAGE du papier-monnoie s'introduisit en Chine sous la dix-neuvième dynastie *(Soung)*, la même que celle où finit le Traité Chinois des médailles. L'Histoire générale, traduite par Mailla, ne fait pas la moindre mention d'une invention dont l'Europe, en ces derniers temps, a su tirer un si grand avantage; mais les Annales particulières de la dynastie des *Soung* en parlent dans ces termes[a] : « La vingt-quatrième année de *Tchao-hing*, le métal (cuivre) manqua à un tel point, qu'on employa les pendans d'oreilles des femmes pour y suppléer. On suivit alors l'art inventé par *Kao-tsé*, et l'on fabriqua du papier scellé pour représenter l'argent (1). »

Tchao-hing 紹興 vingt- 二十 quatrième 四 année 年 femmes 女 pendans d'oreilles 真 employer 以

La vingt-quatrième année de *Tchao-hing* répond à l'an 1155 de l'ère Chrétienne; et cela est très-conforme à l'histoire de ces temps-là. A cette époque les Tartares Mongoux s'emparèrent de la partie

(1) *Soung-sé*, dans le Diction. de *Kang-hi*, à la lettre *Tchao* [monnoie].

Digitized by Google

septentrionale de la Chine, et obligèrent le souverain à se retirer dans la partie méridionale (1). C'est par lui que commence la succession des empereurs dits les *Soung méridionaux*, parce qu'ils ne possédoient que le midi de la Chine. Les Indiens et les Cachemiriens appellent ce pays *maha* ou *mâ Tchin*, qui veut dire *grande Chine*, et la partie du nord, simplement *Tchin* (2).

銅 cuivre
少 manquer
循 suivre
宋 *Soung*
交 *kao-*
子 *-tse.*
志 art, méthode
造 fabriquer
鈔 papier monnoie.

Le commerce dans l'Inde a fait connoître à l'Asie occidentale ces deux dénominations; et c'est pour cela qu'encore aujourd'hui les Turcs appellent la Chine, *Tchin ü mâ Tchin*, Chine et grande Chine (3).

En dépouillant le monarque de la Chine de la partie septentrionale de son empire, on l'obligea à payer un gros tribut en argent; et comme la soie est une des principales richesses de ce pays-là, et y tient souvent lieu d'argent, on exigea de lui, en outre, un tribut annuel de deux cent cinquante mille pièces de soierie. Dans ces circonstances, la rareté

(1) La rivière *Kanng*, qui est la plus grande de la Chine, et non le *Hoang-ho*, comme dit M. Van Braam, divise la Chine presque en deux parties égales, la septentrionale et la méridionale.

(2) *Fazlullah Dgemi-ut-tewarikh.*

(3) Meninski, *Lexic. Turcic.*

du numéraire fit imaginer un autre expédient ; on commença à employer du papier à la place du métal.

On sait qu'il n'y a aucun pays au monde où le papier soit employé à tant d'usages différens qu'en Chine. Si l'on a avancé avec raison, dit du Halde, qu'on voit briller les appartemens Chinois de ce beau vernis que nous admirons en Europe, il est également vrai que dans la plupart des maisons on n'aperçoit que du papier (1). Le papier doit suppléer aux couleurs, au bois, au verre, à l'or; et depuis longtemps il y supplée aussi à l'argent, quoique d'une autre manière. Les religieux de la secte de *Fo*, qui est dominante à la Chine, brûlent du papier argenté et doré, en forme de monnoie, pour le repos des morts ; et il y a de ces papiers qui passent pour des pains d'argent de cinquante taëls, payables dans l'autre monde (2).

Il n'est donc pas étonnant que dans un tel pays on ait pensé à représenter l'argent par du papier, et que cette invention, dont on ne connoît pas bien

(1) Du Halde, *tome II, p. 241.*
(2) Ils les appellent *yuen-pao;* ce qui veut dire, *la principale* ou *la première chose de prix.*

l'origine

l'origine en Europe, y ait passé de la Chine, comme plusieurs autres (1).

Ce ne sont donc pas les *Mongoux* qui inventèrent le papier-monnoie, comme un savant d'Allemagne l'a publié en dernier lieu (2). Il est vrai que les *Mongoux* ne tardèrent pas à adopter une si belle invention. Haïthon, qui fit un voyage à *Kara-kouroum* au commencement du XIV.e siècle, dit que l'argent des empereurs Mongoux étoit du papier de forme carrée, muni du sceau du souverain (3). Rubruquis et Marc-Paul, qui y ont été dans le XIII.e, attestent la même chose (4). Mais l'introduction du papier-monnoie dans ces contrées, date du milieu du XII.e siècle, et elle est due aux Chinois.

Mirkhond, auteur Persan, en parlant du papier carré qu'on fabriqua à *Tauris* vers la fin du VIII.e siècle pour servir aux échanges et représenter la

(1) *Voyez*, là-dessus, une dissertation curieuse de M. Langlès, *sur le papier-monnoie des Orientaux*, lue à l'Institut le 28 thermidor an 4.

(2) Schlözer nordische Nebenstunden Mongolen Erfinder des Papier-Geldes. Voyez la *Bibliothèque numismatique* de Lipsius.

(3) Haïthoni Armeni *Hist. Orient.* ex edit. Mülleri; Colon. Brandenb. 1671.

(4) *Histoire générale des Voyages*; Paris, 1749; tome I.er, page 285. Marc. Paul. Venet. *de Regionibus Orientalibus*, ex edit. Mülleri, lib. II, cap. 21.

monnoie, l'appelle *tchao* (جاو) (1); or ce mot est Chinois.

Papier 楮 argent 貨 nom. 名 *Tchao* 鈔 papier-monnoie (2).

Il est composé de deux caractères, dont le premier signifie *métal*, et le second *manquer*.

Mirkhond rapporte aussi qu'outre la profession de foi Mahométane en caractères Arabes, il y avoit sur ce papier-monnoie des caractères du *Kataï*, ou *Kitaï* (ختاي). Le Voyage de Goez nous a démontré que le *Kitaï* n'est autre chose que la Chine (3). Les Tartares et les Russes appellent encore aujourd'hui la Chine *Kitaï* (4). Golius a aussi prouvé par l'identité des mots Kitaïens avec ceux de la langue Chinoise, que le *Kitaï* de Marc-Paul, sur lequel on a tant disputé, n'est autre chose que la Chine (5). Il ne nous dit pas cependant la vraie origine de ce nom; il croit seulement que c'est un nom connu déjà de Strabon et de Ptolémée.

(1) Langlès, *p. 23 et suiv.* de la Dissertation citée plus haut.

(2) Dictionnaire de *Kang-hi*, à la même lettre. *Tching-tsé toung*, à la même lettre.

(3) Voyage de Goez à la Chine, *Histoire générale des Voyages*, t. VII, page 419.

(4) Martin. *Atl. Sinic.* pag. 41. Pallas, *Vocab. comparat.*

(5) Golius, *de Catayo*, ad calcem *Atl. Sin.* P. Martinii.

Suivant nous, le nom de *Kataï*, ou *Kitaï*, a été donné à la Chine depuis le X.e siècle. C'est alors que les Tartares *Kita*, *Kitaï* ou *Kitan*, ce qui est le même nom, formé par corruption de *Kithat* (1), s'emparèrent des provinces septentrionales de cet empire, et de toute la Tartarie jusqu'à *Kaschgar* (2). C'est aussi de leur nom qu'a été appelé *Kara-kitaï*, ou *Kitaï noir*, le pays qui est à l'ouest de la Chine (3).

Voilà pourquoi le *Kitaï* ne comprenoit pas seulement la Chine, mais s'étendoit au nord et au couchant de cet empire. Voilà pourquoi on a désigné sous ce nom, tantôt des pays au couchant ou au nord de la Chine, tantôt la seule partie septentrionale, et quelquefois aussi toute la Chine. Voilà enfin pourquoi les écrivains Arabes et Persans anciens ne connurent guère le nom de *Kitaï*; ces auteurs appellent la Chine, *Sin*, *Tsin* ou *Tsinistan*: nous en parlerons ailleurs.

On voit par-là que le papier-monnoie est

(1) Visdelou, *Observations sur la Chine*, page 5.

(2) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. VII, p. 117 et suiv.

De Guignes, *Hist. des Huns et des Tartares*, tome I.er, pag. 201 et suiv.

Gaubil, *Histoire de la dynastie des Mongoux*, p. 13, note 3.

(3) De Guignes, *ibid.* p. 204.

originaire de la Chine. Il y a pris naissance vers le milieu du XII.e siècle; et son usage s'y est soutenu jusqu'à la dernière dynastie. En 1411, l'empereur fit présent au roi de Malacca, qui étoit venu lui rendre hommage, d'une somme considérable d'argent, et d'une grande quantité de pièces de soie et de billets de monnoie (1). Cette monnoie de papier avoit alors cours dans tout l'empire; et par ce moyen les voyageurs étoient dispensés de porter de l'argent (2).

Les Mogols ou Mongoux ne sont donc pas les inventeurs du papier-monnoie; ils l'ont seulement adopté, comme avoit fait la ville de *Tauris;* et puisque plusieurs Européens ont voyagé en Chine depuis ce temps-là, il y a tout lieu de croire qu'ils ont rapporté en Europe cette utile invention, ainsi que beaucoup d'autres dont on est redevable aux Chinois.

(1) *Mémoires concernant les Chinois,* tome XIV, page 122.

(2) *Ibid.* page 258.

CHAPITRE XII.

Autres signes des valeurs chez les Chinois.

NOUS avons dit qu'en Chine la soie tient souvent lieu d'argent. Les empereurs ont quelquefois donné mille ou deux mille pièces de soie, dit Amiot, à un grand, à un homme de lettres, ou à toute autre personne, comme un souverain en Europe donne mille ou deux mille écus de pension (1).

L'empereur *Kang-hi*, qui vivoit dans le dernier siècle, a fait distribuer plus d'une fois à tous les vieillards du petit peuple de cet immense empire, une, deux ou trois pièces de soie, suivant leur âge de quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent ans. Une seule vice-royauté, dont M. Visdelou a vu le rôle, contenoit près de quarante-quatre mille de ces vieillards. Jugez, dit-il, combien il devoit y en avoir dans tout l'empire, et quelle dépense il fallut faire en pièces de soie (2).

(1) *Mémoires concernant les Chinois*, tome V, page 216.

(2) Visdelou, *Histoire de la Tartarie*, dans le Supplément à la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, page 129.

On peut dire que la Chine est le pays de la soie, dit du Halde. L'empereur, les princes, les mandarins, les gens de lettres, les femmes, les domestiques, et généralement tous ceux qui sont un peu à leur aise, portent des habits de soie, et sont vêtus de satin et de damas (1). Il n'est pas jusqu'aux moindres soldats, dit Amiot, qui ne soient habillés en soie lorsqu'ils font l'exercice, ou qu'ils montent la garde (2).

Cette coutume de s'habiller en étoffes de soie, et d'en faire des présens, remonte au temps des Romains. Un des voyageurs Mahométans du neuvième siècle rapporte que, de son temps, tout le monde en Chine étoit habillé en soie (3). Selon le Monument de *Si-gan-fou*, en 749, l'empereur de la Chine ordonna de donner cent pièces de soie à l'église des Chrétiens (4).

La soie de la Chine, dit le Comte, est sans contredit la plus belle qui soit au monde. On en fait en plusieurs provinces; mais la meilleure et la plus

(1) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 205.

(2) Amiot, *Art militaire des Chinois*, page 33.

(3) Renaudot, *Voyage de deux Mahométans*; Paris, 1778; page 16.

(4) *Monument de Si-gan-fou*, publié par Mignot, *Journal des savans*, juin 1760.

fine se trouve dans la province de *Tche-kiang*, parce que le terroir est très-propre pour les mûriers (1). Quand même les voyageurs n'en auroient pas parlé, dit M. Hüttner, on s'en apercevroit au premier coup-d'œil; car on n'y voit par-tout que des mûriers (2).

L'excellence reconnue de la soie de la Chine, jointe au bas prix de cette marchandise, fait que de nos jours encore on va l'y chercher. Les Russes, quoique beaucoup plus proches de la Perse, dont le principal commerce est celui de la soie (3), aiment mieux aller la chercher jusqu'aux frontières de la Chine (4). Les Anglois, quoiqu'établis aux Indes, et en possession de *Cassembazar*, vont tous les ans à *Canton* pour en rapporter de la soie (5).

La soie a été cultivée à la Chine depuis les temps les plus reculés. Le *Chou-king* parle de la soie en

(1) Le Comte, *Mémoire sur l'état présent de la Chine*, lettre V.

(2) Hüttner, *Voyage à la Chine*, traduction françoise, page 149.

(3) Chardin, *Voyage en Perse*, édition d'Amsterd. tome II, page 89.

(4) Pallas, *Voyage en différentes provinces de l'empire de Russie*; Paris, 1793; tome IV, pag. 198 et suiv.

(5) La flotte angloise, revenue en Europe dans le mois d'août de l'année 1804, a rapporté, selon les avis publics, quatre-vingt-dix mille livres de soie écrue, et cent vingt mille pièces de soie.

Digitized by Google

plusieurs endroits (1). D'après les anciennes odes du *Chi-king*, les Chinois ornoient leurs habits de fils de soie, lorsqu'ils se couvroient encore de peaux d'agneaux, et de lambeaux de peau de tigre (2). La culture de la soie se célébroit en Chine par des fêtes annuelles, comme l'agriculture. Pendant que les empereurs faisoient la cérémonie annuelle, les impératrices alloient en cérémonie ramasser les feuilles des mûriers plantés dans les vergers du palais. L'épouse de l'empereur *Ou-ti*, qui régnoit dans le cinquième siècle, renouvela cette fête, à l'exemple des souveraines qui l'avoient précédée (3).

En lisant tous ces détails et plusieurs autres que nous pourrions ajouter, on pense naturellement que la *Sérique* des anciens doit être la Chine; et lorsque nous voyons que la soie des Romains venoit d'un pays plus oriental que la Perse, et voisin des Indes, et que ce pays s'appeloit la *Sérique*, on croit reconnoître la Chine dans cette *Sérique* et dans *Sera metropolis*, sa capitale.

(1) *Chou-king*, I.re partie, chapitre 2; IV.e partie, chapitre 3, &c.

(2) *Chi-king*, chapitre 2, ode 7; chapitre 7, ode 6.

(3) L'an 460 de J. C. Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome V, page 111.

On

On sait que les Grecs ont changé les noms de beaucoup de pays et de beaucoup de villes. Ils avoient donné le nom de *Persépolis* à *Istakhar*, l'ancienne capitale de la Perse, et celui de *Diospolis* à *Thèbes*, l'ancienne capitale de l'Égypte; ils appeloient *Galactophagi*, des Tartares voisins de la Chine qui se nourrissoient de lait, et *Essedones*, d'autres Tartares qui vivoient peut-être sur des chariots *[esseda]*. Comparons seulement l'Inde actuelle avec l'Inde du temps d'Alexandre, et il nous faudra chercher l'Inde dans l'Inde (1).

Ne voit-on pas d'ailleurs des peuples de nos jours se permettre encore de changer et d'altérer les noms? Les Russes appellent la Chine *Kitaï*, et les Mantchoux l'appellent *Nikan-kourou* (2). Au lieu d'appeler la première ville Chinoise voisine de leurs frontières, *Maïma-tchine*, les Russes, les Mogols et les Mantchoux lui donnent les uns et les autres un nom différent (3).

Ce n'est donc pas une chose étrange, que les Grecs

(1) Comme l'a fait le P. Tieffenthaler, *Description historique et géographique de l'Inde*, publiée par Bernoulli, Berlin, 1786, t. I.er, p. 43.

(2) *Dictionnaire tartare-mantchou-françois*; Paris, 1789; tom. I.er, page 294.

(3) Pallas, *Voyage en différentes provinces de l'empire de Russie*, t. IV, page 154.

aient dit *Sérique* pour *Chine*. Le nom de *Chine* n'est pas même usité parmi les Chinois : ils disent tantôt *le pays*, tantôt *la fleur du milieu*, ou *ce qui est sous le ciel*, ou l'empire des *Hàn*, ou *les quatre mers* (1). Leurs villes même ont changé de nom presque sous chaque dynastie. *Si-gan-fou*, par exemple, leur ancienne capitale, n'a pas eu moins de quinze ou seize noms qu'elle a portés successivement (2). Les Grecs ont donc pu avec raison donner à cette terre *polynyme* un nom particulier.

Peut-être le nom de *Sérique* est-il tiré du nom du ver à soie, qui la rendit célèbre. Pausanias, écrivain très-exact au jugement de Fabricius (3), nous le donne à penser. Après avoir raconté que la soie des *Seres* venoit d'un ver, il ajoute que ce ver est appelé *ser* par les Grecs : *car les Seres*, dit-il, *lui donnent un autre nom, et non celui de* ser (4).

Deux grammairiens Grecs confirment le récit de Pausanias. *Seres*, dit Hésychius, animaux qui filent la

(1) *Chou-king*, I.re partie, chapitre 2, pages 17, 22, &c.

(2) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome XII, nomenclat. p. 68.

(3) Fabric. *Biblioth. Græc.* édition de Harles; Hambourg, 1798; tom. V, page 308.

(4) Ὁν σηρα καλοῦσιν Ἕλληνες, ἀπὸ δὲ αὐτῶν Σηρῶν ἄλλο του τί καὶ οὐ σὴρ ὀνομάζονται.

soie. *Seres*, dit Suidas, nation où se file la soie, et *ser*, nom du ver qui la produit (1).

Mais enfin, quelle que soit l'origine de ce nom donné aux cultivateurs de la soie, il paroît que les *Seres* sont les Chinois. Isaac Vossius, un des hommes les plus savans de son siècle, a même osé dire que celui qui douteroit que les Chinois d'aujourd'hui soient les *Seres* des anciens, pourroit aussi douter que le soleil d'aujourd'hui soit le même que celui qui luisoit anciennement (2).

Cependant un des plus célèbres géographes, d'Anville, a prétendu qu'excepté un petit coin de terre à l'extrémité de la province Chinoise *Chèn-si*, la Chine ne fournit rien à la Sérique. Il veut que *Sera metropolis* soit une ville occidentale du *Chèn-si*, appelée aujourd'hui *Kan-tchẹou*, capitale d'un royaume qu'il appelle *Tangut;* et c'est sans fondement, dit-il, qu'Isaac Vossius veut que le nom de *Seres* convienne particulièrement à la nation Chinoise (3).

(1) Hesych. *Lexic. Græc.* voce Σῆρες. Suidæ *Lexic. Græc.* voce Σῆρες.

(2) *Sinenses hodiernos antiquorum Seres esse qui dubitat, is quoque dubitet licet idemne nunc atque olim sol luxerit.* Is. Voss. *Observ. ad Pompon. Melam*, lib. I, cap. 11.

(3) D'Anville, *Recherches sur la Sérique des anciens*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscript.* tome XXII.

D'Anville oublioit l'histoire quand il avançoit une telle proposition. Si la géographie a souvent contribué à suppléer les lacunes de l'histoire, l'histoire à son tour a dissipé les ténèbres de la géographie. Les géographes les plus habiles peuvent faire de graves méprises, si le flambeau de l'histoire ne les éclaire. Ce qui a particulièrement induit M. d'Anville en erreur, dit un des savans géographes de nos jours, est la fausse configuration que Mercator a donnée aux fleuves de la Sérique dans ses cartes de Ptolémée (1).

Les *Seres* sont donc toujours les Chinois; et c'est en vain, dit M. de Guignes, que d'Anville s'efforce de prouver que le nom de *Seres* ne leur appartient pas (2).

Et cependant M. Gossellin ne croit pas encore pouvoir accorder le nom de *Seres* aux anciens Chinois. Il se fonde, sans doute, sur l'identité des noms de *Sera* et de *Sri-nagar*, ville située non loin du Gange, et croit ainsi trouver la Sérique dans l'Indoustan (3).

Or nous disons que la *Sérique* de Ptolémée, de

(1) Gossellin, *Géogr. des Grecs analysée*, page 132.

(2) De Guignes, *Idée gén. du commerce*, &c. dans les *Mém. de l'Acad. des inscript.* tome XLVI, page 557.

(3) Gossellin, *Nouvelles Recherches sur la Sérique*, Journal des savans, juin 1792; et *Recherches sur la géogr. systémat. et positive des anciens*, Paris, an 6, tome II, page 67.

Digitized by Google

Marin et d'autres anciens, est la Chine; que *Sera metropolis* est son ancienne capitale; que le royaume de *Tangut* ne sauroit être la Sérique, ni la ville de Srinagar *Sera metropolis;* et qu'Isaac Vossius et M. de Guignes ont eu les plus puissans motifs pour donner le nom de *Seres* aux anciens Chinois. C'est ce que nous allons prouver.

CHAPITRE XIII.

La Chine connue des Grecs.

L'EMPIRE de la Chine, qui s'étend aujourd'hui de deux côtés jusqu'à la mer, a été renfermé anciennement dans des limites plus étroites : il ne comprenoit que les provinces septentrionales, arrosées par la rivière Jaune; il étoit borné au midi par la plus grande rivière de la Chine, qui porte le nom de *fleuve* par excellence *(Kiang).* Ce n'est qu'environ deux cent quarante ans avant l'ère Chrétienne, qu'un souverain de la dynastie des *Tsin,* s'étant rendu maître de cette immense contrée qui est au-delà du *Kiang,* recula les

bornes méridionales de cet empire jusqu'à la mer des Indes (1).

Ce même souverain s'empara aussi des pays situés au sud-ouest de la Chine, du *Tonquin* et de la *Cochinchine* (2). Le langage de ces deux pays, ainsi que les mœurs et la physionomie des habitans, sont une preuve non équivoque que ces peuples descendent des Chinois, tandis que des caractères tout différens, et propres à ceux qui vivent dans les montagnes limitrophes, indiquent des aborigènes antérieurs à cette invasion (3).

L'empire des *Tsin*, dit Amiot, embrassa dès-lors, du septentrion au midi, tout ce qui est entre les déserts de la grande Tartarie et l'île de *Haï-nan*, et d'orient en occident, depuis la presqu'île de Corée jusqu'au royaume d'Ava (4).

(1) De Guignes, *Mém. dans lequel on examine quel fut l'état de la Chine jusqu'à l'an 249 avant J. C.* dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, tome XLII.

Mémoires concernant les Chinois, tome III, page 262.

(2) Gaubil, *Notice historique sur la Cochinchine*, publiée par des Hautetrayes, *Histoire générale de la Chine*, tome XII, pag. 2 et suiv.

(3) Richard, *Histoire du Tonquin*; Paris, 1778; tome I.er, page 95.

Chapman, *Narrative of a voyage to Cochinchina*, in the *Asiatic Register*, London, 1802.

(4) Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, tome III.

Il n'est donc pas étonnant que les peuples voisins, frappés de l'éclat de ces conquêtes, aient donné à ce nouvel empire le nom de

(1) 秦 *Tsin.*

La Chine avoit été partagée jusqu'alors en plusieurs principautés : à cette époque, le souverain, les ayant toutes réduites sous son obéissance, quitta le titre de roi *[ouang]*, et prit le premier le titre d'empereur *[hoang-ti]*, que ses successeurs ont continué de porter (2).

En même temps, il bâtit ce prodigieux rempart, monument éternel de la puissance Chinoise, comme Amiot l'appelle ; qui, selon Gerbillon, témoin oculaire, est un des ouvrages les plus surprenans qui se soient jamais faits dans le monde (3), et dont Verbiest assure que tout ce que la renommée en

(1) Prononcé, selon l'orthographe françoise, comme *tsine*, et écrit avec ce caractère. La langue Chinoise ayant très-peu de mots, ce même mot, écrit avec d'autres caractères, a beaucoup d'autres significations.

(2) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome II, page 393.

(3) Gerbillon, *Observations historiques sur la Tartarie*, du Halde, tome IV ; et *Premier Voyage en Tartarie*, même tome.

publie, est bien au-dessous de ce qu'il en a vu lui-même (1). Voilà ce qui dut contribuer à illustrer le nom des *Tsin*.

Effectivement, nous trouvons que les Indiens, les Persans, les Arabes, les Turcs, les Juifs, les Chrétiens de la Syrie même, donnent à ce grand pays le nom de *Tsin, Tchin, Sin*, selon leurs différens idiomes (2). Il est même curieux d'observer que ces Chrétiens, après avoir pénétré dans la Chine, ont appelé leur propre pays, d'où ils venoient :

Tà- 大 Grand

Tsin 秦 Tsin

ou Chine majeure, comme par opposition à la Chine proprement dite. Or ce nom est écrit avec le même

(1) Verbiest, *Second Voyage en Tartarie*, du Halde, tome IV.

(2) Jones, *Discourse on the Chinese*, Asiatic Researches, vol. II.

Richardson, *Pers. and Arab. Dict.* چين et سين

Meninski, *Lexic. Turc.*

Rabbi Benj. de Tudèle, *Voyages*, par Baratier ; Amsterdam, 1734; tome I.er, chap. 19.

Assemani, *Biblioth. Orient.* t. III, part. 2, p. 436 et seq.

caractère

caractère que celui qui signifie *Tsin* (1), nom qu'a porté une dynastie qui a régné sur la Chine. Voilà donc une nouvelle preuve que *Chine* vient de *Tsin*, et que ce nom n'a point une autre origine, comme quelques-uns l'ont pensé.

Enfin, une dernière preuve est que le premier auteur Grec chez qui nous trouvons ce nom, a été contemporain du prince qui le premier a porté le titre d'empereur. Cet auteur est Ératosthènes, natif de Cyrène, à qui Ptolémée Évergètes confia la garde de la bibliothèque d'Alexandrie : il vécut assez long-temps pour être contemporain de *Tsin-chi-hoang-ti* (2); car il atteignit l'âge de quatre-vingts ans, et ne mourut qu'au commencement du second siècle avant l'ère Chrétienne (3).

Demeurant dans une capitale qui étoit alors le centre du commerce des Indes, et aidé, selon le témoignage de Strabon, des relations de voyageurs qui avoient parcouru ces contrées (4), il composa une description de la terre alors connue, dans laquelle

(1) Kircher, *China Illustrata*, *Monum. Siganf.*

(2) C'est-à-dire, du premier empereur de la dynastie des *Tsin*.

(3) Suid. *Lexic. Gr.*

(4) Strab. *Geograph.* lib. II.

nous trouvons pour la première fois le nom de *Thinæ* [Θῖναι] (1). C'étoit, selon lui, la dernière limite de l'Asie orientale vers la mer. Il disoit que l'Asie étoit bornée à l'est par l'Océan (2) : et cela étoit connu des Grecs au moins depuis un siècle ; car Alexandre entreprit de traverser l'Hyphasis, et de pousser ses conquêtes jusqu'à la mer Orientale (3).

Ce qui est plus remarquable, c'est qu'Ératosthènes non-seulement fixa à-peu-près la longitude géographique de *Thinæ*, mais qu'il en détermina aussi la latitude. Il disoit que *Thinæ* étoit sous un parallèle qui répond au détroit des colonnes d'Hercule, que nous nommons *détroit de Gibraltar*, et qui est sous le 36.e degré de latitude septentrionale.

Or la capitale de la Chine, du temps qu'Ératosthènes vivoit, étoit sous ce même parallèle. *Si-gan-fou* est, selon le P. Martini, sous le 35.e degré 50 minutes (4). Quoique, d'après des observations postérieures, faites par ordre de l'empereur *Kang-hi*, on

(1) Eratosthenes, *apud Strabon.* lib. I et II.

(2) Eustath. *Comment. ad Dionys. Alexand.* sub initio. Strab. *Geograph.* lib. II et XI.

(3) Arrian. *de Expedit. Alexand.* lib. V, cap. 26. Quint. Curt. *de Rebus gestis Alexand. M.* lib. IX, cap. 2.

(4) Martin. *Atl. Sinic. Catalog. longit. ac latitud.*

ait trouvé que cette ville n'est qu'à 34 degrés 15 minutes et 36 secondes (1), une telle différence est peu de chose pour des temps où l'on n'avoit que des gnomons pour déterminer les latitudes. Nous disputons encore sur la vraie latitude de *Lassa*, capitale du Tibet, ou sur la position de *Catamandou*, capitale du Népal; et si le P. Martini, qui étoit sur les lieux, s'est trompé d'un degré et demi, on n'exigera pas plus d'exactitude d'un Grec qui demeuroit à Alexandrie.

Enfin la capitale, la résidence du premier empereur des Chinois n'étoit pas même où est aujourd'hui *Si-gan-fou;* elle étoit un peu plus au nord, là où est aujourd'hui la petite ville d'*Hien-yang*. Cette résidence impériale fut détruite. Le magnifique palais bâti par le même prince fut incendié; le feu qui consuma cet édifice immense, dura trois mois entiers (2).

Voilà donc un auteur Grec, contemporain du premier empereur des *Tsin*, chez qui nous trouvons le nom de *Thinæ*. Ce mot diffère un peu du mot *Tsin*, il est vrai : mais le *thita* de la langue Grecque se

(1) *Catalogue des latitudes et longitudes*, du Halde, tome IV.

(2) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome II, page 449. *Mémoires concernant les Chinois*, tome III, pag. 237 et suiv.

prononce à-peu-près comme *ts ;* et la terminaison du mot est Grecque, conformément à l'usage que suivoient les Grecs par rapport aux mots étrangers qu'ils adoptoient. Les Indiens et les Arabes changèrent aussi le mot *Tsin* en *Tchin* et *Sin ;* et les Européens font de même. Enfin la position de *Thinæ* est si bien marquée par Ératosthènes, qu'on a raison de croire qu'il a voulu parler de la Chine.

Mais nous avons une preuve plus décisive que *Thinæ* étoit la capitale de la Chine. Un marchand Grec d'Alexandrie, qui navigua aux Indes environ trois cents ans après Ératosthènes (1), dit qu'à l'extrémité de l'Asie orientale, il y avoit, vers le nord, une très-grande ville méditerranée, appelée *Thina,* dont on apportoit de la soie par terre (2).

Or ceci prouve que la *Thinæ* d'Ératosthènes étoit la capitale de la Chine. *Thinæ* et *Thina* étoient à l'extrémité orientale de l'Asie (3). *Thinæ* étoit sous une latitude où l'on pouvoit cultiver la soie ; et *Thina* étoit dans un pays d'où l'on rapportoit de la soie. Pour

(1) Vincent, *Periplus of the Erythr. sea ;* London, 1800; p. 5 et suiv.

(2) Τὸ ἱρεον τι, καὶ τὸ ὁθόνιον τὸ σηρικόν. *Periplus maris Erythræi.*

(3) Strab. *Geogr.* lib. I et II. *Peripl. maris Erythræi,* ad finem.

aller de l'Occident à *Thinæ*, on passoit par *Bactra*, capitale de la Bactriane (1). Pour retourner de *Thina* dans l'Occident, on passoit par *Bactra* (2). Enfin les deux noms ne sont que le même mot écrit au singulier et au pluriel. Il paroît donc que ce sont deux noms de la même ville, capitale des Chinois.

Il est vrai que ce marchand Grec dit que *Thina* étoit sous la petite ourse; mais c'est une erreur : on sait que les anciens ont commis des erreurs semblables touchant la mer Caspienne et d'autres endroits un peu écartés. On aura dit à ce marchand que *Thina* étoit vers le nord ou la petite ourse, et il aura compris qu'elle étoit au-dessous de la petite ourse. Si *Thina* eût été située dans la zone froide, on n'en auroit pas pu rapporter de la soie : les mûriers ne croissent pas au-delà du 50.e degré de latitude en Tartarie. Ce pays, soumis aujourd'hui à la Russie, produit des zibelines et des hermines, et non des vers à soie (3) : ces insectes délicats ne se trouvent pas même au-delà du 40.e degré au nord de la grande muraille, où est la Tartarie Chinoise. C'est un pays encore très-froid, quoique

(1) Strab. *Geogr.* lib. II.
(2) *Periplus maris Erythræi.*
(3) *Observations historiques sur la grande Tartarie*, du Halde, t. IV.

sous la latitude de 45, 44 ou 43 degrés seulement (1). Enfin l'empereur *Kang-hi* se trouvant à *Gehol*, son château d'été, qui n'est qu'à 41 degrés, y fit transporter des vers à soie et les fit placer sur des chênes, afin de voir si l'on pourroit les accoutumer à une nourriture moins délicate (2). Mais le Tartare est trop paresseux, dit un voyageur qui a vu *Gehol*, et ne peut se résoudre à imiter l'industrie des Chinois (3).

D'ailleurs, ce ne seroit plus la soie des mûriers, qui, pour sa finesse, a été comparée aux toiles d'araignée (4); ce seroit une soie d'une qualité inférieure, comme étoit celle qu'on cultivoit jadis dans l'île de *Cos* (5), ou comme la soie de Mongolie, qui se vend au marché de *Kiàkta* (6).

La *Thina* du voyageur Grec étoit donc la *Thinæ* d'Ératosthènes. C'est la capitale de la Chine, tantôt au singulier, tantôt au pluriel, comme *Palibothra*,

(1) Gerbillon, *Premier Voyage en Tartarie*, et *Observations géogr. sur la grande Tartarie*, du Halde, t. IV.

(2) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 209.

(3) Hüttner, *Voyage à la Chine*, traduction françoise, page 72.

(4) Heliodor. *Æthiopic.* lib. X, cap. 29. Diontys. Alexand. *Perieges.* v. 757.

(5) Aristot. *Hist. animal.* lib. V, cap. 19. Plin. *Hist. natur.* lib. XI, cap. 28.

(6) Pallas, *Voyage en différentes provinces de l'empire de Russie*; Paris, 1793; tome IV, page 200.

Digitized by Google

capitale de l'Inde, se dit tantôt au singulier et tantôt au pluriel (1). C'est la *Thinæ* dont parlent d'autres géographes Grecs postérieurs, tels que Marin de Tyr, Ptolémée, Marcien d'Héraclée, Agathémère, Étienne de Byzance. Ces géographes nous apprennent que *Thinæ* ou *Sinæ* étoit la capitale du pays des *Sines* [Σίνοι] (2); que ce pays des *Sines* commençoit où finissent les Indes orientales (3); qu'il étoit à l'extrémité de l'Asie, et le dernier pays connu (4).

Il est vrai qu'ils sont tombés dans une erreur opposée à celle du marchand d'Alexandrie; ils ont placé trop au midi *Thinæ*, que celui-là avoit placée trop au nord. C'est qu'ils ont cru que la *Sérique* étoit un pays au nord, différent du pays des *Sines* au midi. Mais nous ferons voir que c'est une méprise; que *Sera* et *Seres* sont la même chose que *Thinæ* ou *Sinæ*, et *Sini*, et que la *Sérique* des anciens est la Chine d'aujourd'hui.

(1) Cellar. *Notitiâ orbis antiqui*, tom. II, lib. III, cap. 23. On dit de même au pluriel *Thebæ*, *Athenæ*, *Hierosolymæ*.

(2) Steph. Byzantin. *de Urbibus et Populis*, voce ΣΙΝΑΙ.

Ptolem. *Geogr.* lib. VII, cap. 3.

(3) Agathemer. *Geograph.* lib. II, cap. 6.

Marin. *apud Ptolem. Geogr.* lib. I, cap. 11.

(4) Marcian. Heracl. *Periplus*, lib. I.

Artemidor. Ephes. *Epitom. fragm.*

CHAPITRE XIV.

Voyage d'une caravane Grecque à la Sérique.

MARIN de Tyr, cité par Ptolémée, rapporte que des commis de Titien, négociant Macédonien, voulant se rendre à *Sera*, capitale de la *Sérique*, passèrent l'Euphrate près d'*Hierapolis*, c'est-à-dire, non loin d'Alep en Syrie, traversèrent le Tigre et entrèrent en Assyrie, où étoit jadis la superbe Babylone. De là ils se rendirent à *Ecbatana*, capitale de la Médie, et, prenant par les portes Caspiennes et par les capitales de la Parthie, de l'Hyrcanie et de la Margiane, pays situés au nord de la Perse, ils arrivèrent à *Bactra*, capitale de la Bactriane. Là, ils s'avancèrent dans le pays montueux des Comèdes, qui est au nord de *Bactra*, et gagnèrent un endroit de la Scythie qu'on appeloit *le Château de pierre* [Λίθινος πύργος]. Ils employèrent encore sept mois pour arriver du Château de pierre à *Sera*, capitale de la Sérique (1).

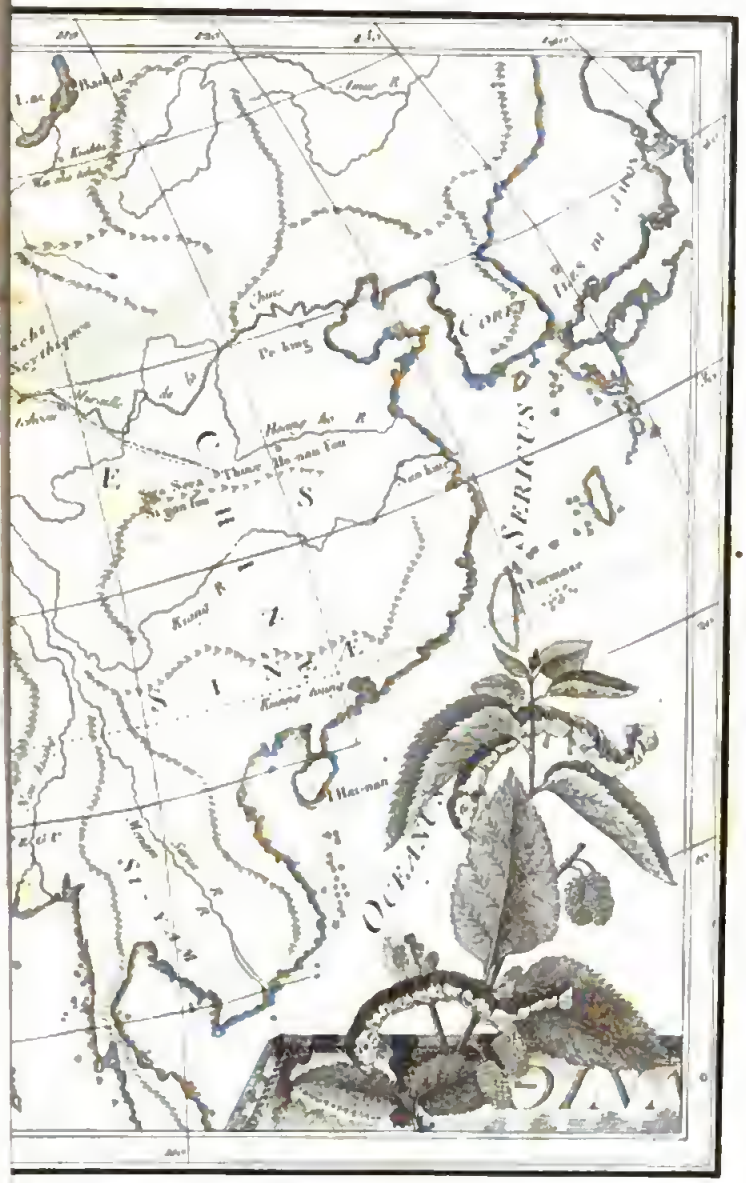
(1) Ptolem. *Geograph.* lib. 1, cap. 12.

Le

…e de la Chine

…Kaoeu…

…rmum.



Digitized by Google

Le chemin de *Bactra* et les monts Comèdes sont assez connus ; c'est la grande Bukharie d'aujourd'hui, pays situé au nord de la Perse et voisin de la Tartarie. Il seroit curieux de savoir aussi où étoit cet endroit appelé le *Château de pierre*. On a cru jusqu'ici qu'il étoit très-loin de *Bactra*, vers l'orient (1). Effectivement, Ptolémée le place à 135 degrés de longitude. Mais une pareille longitude est absurde : la capitale même de la Chine n'étoit pas aussi orientale ; elle n'étoit, dans ce temps-là, que sous le 126.e ou 129.e degré. Et si *Sera* n'étoit pas la capitale de la Chine, si elle étoit plus occidentale, comme on le prétend de nos jours (2), ce seroit encore plus ridicule ; le Château de pierre seroit encore plus éloigné vers l'orient par rapport à *Sera*. Il faut donc que nous trouvions quelque endroit plus occidental, qui puisse s'accorder avec l'itinéraire de la caravane.

Ptolémée nous apprend que jusqu'au Château de pierre, le chemin avoit été fréquenté, et qu'il avoit été mesuré même par *schænes*, ou milles Égyptiens, dont

(1) D'Anville, *Orbis veteribus notus.*
(2) Mentelle, *Géographie ancienne*, t. III ; dans l'*Encycl. méthod. SÈRES.* Pinkerton, *Mod. Geogr.* tome II, page 372. Mannert Geogr. der Gr. und Röm. 4. Th. p. 515.

Digitized by Google

on se servoit dans ces temps-là; au lieu que de là le chemin ne se comptoit plus que par journées (1).

Nous savons qu'Alexandre pénétra jusqu'à l'*Iaxartes*, rivière célèbre, qui sépare la Sogdiane d'avec le pays des Scythes. Après avoir traversé l'*Iaxartes*, il se vit obligé de retourner. Nous savons aussi que les princes Grecs qui possédèrent la Bactriane après la mort d'Alexandre, s'emparèrent encore de toute la Sogdiane, jusqu'à l'*Iaxartes*, où commencent les peuples nomades (2). Ce chemin avoit certainement été mesuré jusque là par des géomètres ou ingénieurs Grecs; mais il n'est pas probable qu'il l'ait été plus avant dans le pays des Scythes : les armées Grecques n'y pénétrèrent pas; et les particuliers ou les voyageurs qui y passoient, trouvant du danger à s'y arrêter, ne s'amusoient pas à prendre des mesures. Depuis le temps de Strabon jusqu'à nos jours (3), ce pays n'a pas cessé d'être habité par des peuples errans qui vivent de chasse et de brigandage; on est heureux d'échapper à leurs poursuites. C'est donc sur les frontières de cette contrée qu'il faut chercher le Château de pierre.

(1) Ptolem. *Geogr.* lib. 1, cap. 11.
(2) Strab. *Geogr.* lib. 11.
(3) *Histoire générale des Voyages*, tome VII, page 244.

La caravane, ainsi qu'on l'a dit, s'avança de *Bactra* vers le nord, jusqu'au parallèle de Byzance, que Ptolémée place sous le 43.e degré. Là, elle se dirigea vers le levant, et continua sa route à l'est vers la Scythie (1). Elle dut donc d'abord traverser la Sogdiane, et puis passer l'*Iaxartes*, qui sépare cette contrée d'avec la Scythie (2).

En traversant ce fleuve, qui s'appelle aujourd'hui *Sir*, vers le 43.e degré de latitude, et au nord de l'ancienne *Bactra*, ou de la ville actuelle de *Balkh*, on arrive à *Tasch-kand*, capitale du Turquestan oriental, située sur le bord oriental du *Sir* (3).

Tasch-kand signifie en turc, qui est la langue de ce pays-là, Château de pierre (4), comme *Timour-kand*, Château de fer (5); *Samar-kand*, Château ou Ville fortifiée de Samar (6), &c.

La latitude du Château de pierre étoit, d'après Ptolémée, de 43 degrés; la latitude de *Tasch-kand*

(1) Ptolem. *Geogr.* lib. I, cap. 12, et lib. VI, cap. 12.

(2) Mercat. tab. 7 *Asiæ Ptolem.*

(3) *Histoire générale des Voyages.*

(4) طاش *tasch*, pierre; كند *kand*, bourg, ville, château, fort. Les Arabes écrivent قند

(5) Du Halde, *Description de la Chine*, tome IV, *Carte gén. du Tibet*, sous le 94.e degré de longitude et le 34.e de latitude.

(6) Ibn-Haukal, *Oriental Geography*, Lond. 1800, p. 298.

Digitized by Google

est, d'après les observations des missionnaires, de 43 degrés (1). Enfin, selon Bentink, c'est une ville fort ancienne, qui a été plusieurs fois détruite et rebâtie (2). Voilà donc le *Lithinos Pyrgos* des Grecs, à ce qu'il paroît, ou le Château de pierre.

CHAPITRE XV.

Arrivée de la caravane Grecque à Sera.

Après sept mois de marche, la caravane Grecque arriva à *Sera*, qui étoit le terme de son voyage. Il faut donc que nous cherchions *Sera* à une pareille distance. La longitude donnée par Ptolémée à cette capitale (177 degrés) est outrée : elle tomberoit dans la mer Pacifique, où la Sérique ne peut avoir existé; il faudroit imaginer une autre Atlantide à l'orient, qui eût disparu comme celle de Platon à l'occident.

En rétrécissant cette longitude sous le parallèle de

(1) *Mémoires concernant les Chinois*, t. I, p. 400, ainsi que les meilleures cartes de l'Asie.

(2) Abulgasi Bayadur-khan, *Hist. généalog. des Tartares*, page 49.

l'Hellespont, qui, selon Ptolémée, est celui de *Sera*, on arrive d'abord au Japon, groupe d'îles inconnues aux anciens ; puis au royaume de Coréé, presqu'île contiguë à la Chine, et qui en est tributaire.

Cette chersonèse Chinoise est trop petite pour avoir été la Sérique des anciens. Ils la comparent aux Indes, à la Scythie, à la Perse (1) ; et Agathémère dit en termes exprès, qu'elle étoit un des plus grands pays de l'Asie (2).

D'ailleurs les Coréens nourrissent peu de vers à soie (3). Leur commerce consiste principalement dans le papier de coton, qui supplée chez les Chinois le verre pour les fenêtres, et dans la fameuse plante de *gin-sen*, qui est ce que la Corée a de plus précieux (4).

En reculant encore vers l'occident, le premier grand pays que l'on rencontre est la Chine, pays où l'on a cultivé la soie du temps des Grecs, et où on la cultive encore. Il n'est donc pas raisonnable de rétrograder davantage pour en chercher un plus occidental

(1) Mela, *de Situ orbis*, lib. I, cap. 2. ; Plin. *Hist. nat.* lib. VI, cap. 20; Horat. *Carm.* lib. I, od. 12.

(2) Agathemer. *Geograph.* lib. II, cap. 7.

(3) *Histoire de la Corée*, du Halde, tome IV.

(4) Régis, *Mémoire sur le royaume de Corée*, tome IV de la *Description de la Chine*, par le P. du Halde.

dans les déserts sablonneux de la Tartarie, ou dans les montagnes stériles et couvertes de neige du Tibet.

L'itinéraire même de la caravane Grecque s'y oppose. Si, d'un côté, on doit rétrécir la longitude extravagante de Ptolémée, on ne doit pas oublier, de l'autre, les sept mois qu'elle avoit employés pour arriver à *Sera*. En partant même d'un endroit aussi occidental que *Tasch-kand*, on doit parvenir à la Chine dans un pareil espace de temps.

Un envoyé de *Hami* (chef-lieu du grand désert à l'ouest de la Chine), qui avoit souvent parcouru le pays situé entre la Chine et la mer Caspienne, assura Gerbillon qu'il avoit employé cinq mois pour se rendre de *Hami* à *Bohara*, capitale de la Bukharie; mais, outre que sa marche fut lente, il s'arrêta en plusieurs endroits, et fit un grand détour au nord-ouest de *Hami*. Il y a environ vingt jours de marche des frontières de la Chine à *Hami;* ce qui fait en tout six mois (1).

Cosmas, voyageur du sixième siècle, compte, depuis la Chine jusqu'au commencement de la Perse, cent cinquante stations (2) ou cinq mois de marche

(1) Gerbillon, *Observations hist. sur la Tartarie*, du Halde, tome IV.

(2) Cosmæ *Christ. Topographia*, lib. II.

seulement. On peut aller de la Chine à la capitale de la grande Bukharie en trois mois (1).

Enfin, il y a un moyen de connoître aussi jusqu'à quel point Ptolémée a exagéré dans sa longitude. Le Gange, cette rivière sacrée des Indiens, existe encore tel qu'il étoit du temps de Ptolémée; il pourra nous servir de mesure. Ce géographe en a reculé les bouches vers l'orient, 46 degrés au-delà de leur véritable position (2) : si nous en retranchons autant de *Sera*, que Ptolémée place à 177 degrés, nous aurons 131 degrés; c'est autant qu'il nous en faut pour atteindre la capitale de la Chine. *Si-gan-fou* est à environ 126 degrés de la plus occidentale des îles Fortunées; et *Honan-fou*, la résidence des empereurs du temps de Ptolémée, est à 129 degrés. Voilà assez de raisons pour croire que l'un ou l'autre a été *Sera*, l'ancienne capitale des *Sères*.

(1) De la Chine à *Hami*, 20 jours.
de Hami à *Tourfan*, 7
de Tourfan à *Acsou*, 23
d'Acsou à *Yarcan*, 10
de Yarcan à *Bohara*, par *Kaschgar*, 30
TOTAL..... 90 jours.

Cette route cependant est dangereuse, à moins qu'on n'ait une bonne escorte; et, pour cela, elle est peu fréquentée. *Gerbillon.*

(2) Selon M. Gossellin, *Géographie des Grecs analysée*, page 117; ou de 41 degrés, selon d'Anville, *Recherc. sur la Sérique.*

Si la longitude de *Sera* convient à la capitale de la Chine ; la latitude que Ptolémée lui donne convient également à cette capitale. Ptolémée place *Sera* à 38 degrés : cette latitude tombe en-dedans de la grande muraille qui borne la Chine au nord. D'après les PP. Bouvet, Régis et Jartoux, qui en déterminèrent la situation par ordre de l'empereur *Kang-hi*, cette muraille est au-delà du 39.e degré, et vers l'orient du 40.e degré même (1) ; et si à l'occident, où elle finit, elle descend un peu plus vers le midi, le grand désert de *Cobi*, qui y commence, prouve qu'on n'y doit pas chercher la capitale de la Sérique (2).

D'ailleurs il n'y a, au nord de cette muraille, que des *Mongoux* et des *Mantchoux ;* ces peuples sont trop indolens pour nourrir des vers à soie, et trop peu industrieux pour fabriquer des étoffes. La grande élévation de ce pays, qui le rend excessivement froid, les empêche même d'y cultiver des mûriers (3). *Sera* ne peut donc avoir été au-delà de cette muraille.

Il est vrai que *Si-gan-fou* et *Ho-nan-fou*, les deux

(1) D'Anville, *Atlas de la Chine*, édit. de la Haye, 1737.

(2) Voyez la carte la plus générale dans l'*Atlas cité.*

(3) *Voyez* ce que nous avons dit plus haut, *page 117*, et l'*Histoire générale des Voyages*, tome VII, pag. 14 et suiv.

capitales

capitales de ce temps-là, étoient, de 4 degrés, plus méridionales que *Sera*. Mais peut-on avoir égard à une pareille différence dans un géographe aussi inexact que Ptolémée? N'a-t-il pas placé la capitale de la Bactriane, ville connue et fréquentée par les Grecs depuis le temps d'Alexandre, à 4 degrés plus au nord qu'elle n'est d'après des observations plus exactes (1)? Ne place-t-il pas Byzance, ou Constantinople, dont il étoit si voisin, à 43 degrés de latitude, tandis qu'elle n'est qu'à 41; à 46 Vienne, qui est à 48; à 54 Londres, &c.? Et s'il est moins inexact à l'égard de Paris, Cluver ne lui a-t-il pas reproché un grand nombre de fautes graves par rapport à la France (2)?

On doit donc conclure, malgré cette différence de 4 degrés, que *Sera* étoit la même ville que la *Thinæ* d'Ératosthènes; c'est-à-dire qu'elle a été la capitale de la Chine. La longitude et la latitude de *Sera* dans Ptolémée, conviennent mieux à la Chine qu'à tout autre pays; et nous en avons des preuves ultérieures pour ceux qui n'en sont pas encore persuadés.

(1) *Voyez* le Tableau VI, dans la *Géogr. des Grecs anal.* de M. Gossellin.

(2) Cluver. *Germania antiqua*, in præfatione.

CHAPITRE XVI.

Limites orientales de la Sérique.

Les Romains, plus occupés de la guerre que des sciences, n'avoient point encore de description de la terre, lorsqu'Auguste monta sur le trône. C'est alors que trois géomètres, Zénodoxe, Théodote et Polyclète, qui avoient été envoyés sous Jules César pour mesurer la terre, retournèrent à Rome. Ils fournirent sans doute des matériaux à cette description de toute la terre qui fut ordonnée par Auguste, et dont il paroît qu'il est fait mention dans l'Évangile (1). Agrippa, qui la rédigea, y mit, selon le témoignage de Pline, le plus grand soin (2); et l'on a lieu de croire qu'elle étoit plus exacte que celle qu'avoit faite un Grec d'Alexandrie, ou un habitant de Tyr.

On dit dans cette description, que les peuples

(1) *In illo tempore exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis.* Luc. cap. 2.

(2) *Agrippam quidem in tantâ viri diligentiâ, præterquè in hoc opere curâ, cùm orbem terrarum Urbi spectandum propositurus esset, errasse quis credat, et cum eo divum Augustum!* Plin. *Hist. nat.* lib. III, cap. 2.

qui demeurent autour de la mer Caspienne, ont au nord l'océan Scythique, à l'occident le Caucase, au midi le Taurus, et du côté de l'est l'*océan Sérique* (1).

La Sérique étoit donc baignée par l'océan, et par l'océan qui est à l'est de la mer Caspienne; et puisqu'au bord de cet océan se trouve la Chine, la Sérique devoit être la Chine.

La description de la terre, faite par ordre du grand Théodose dans la quinzième année de son règne, nous apprend la même chose. On y dit que les peuples qui sont à l'est de la mer Caspienne, sont entourés au nord par l'océan, au couchant par la mer Caspienne et le mont Caucase, au midi par le mont Taurus, et à l'est par l'*océan Sérique* (2).

Nous trouvons, ensuite, cet *océan oriental Sérique*, et dans la Cosmographie attribuée à *Æthicus*, et dans l'Histoire de Paul Orose, et dans l'anonyme de Ravenne. Ce dernier auteur nous dit que la Sérique

(1) *Agrippa Caspium mare, gentesque quæ circà sunt, et cum his Armeniam determinans, ab oriente oceano Serico, ab occidente Caucasi jugis, à meridie Tauri, à septentrione oceano Scythico, patere quà cognitum est..... prodidit.* Plin. *Hist. nat.* lib. VI, cap. 13.

(2) *Armenia major, et mare Caspium, et quæ circà gentes sunt ad oceanum, finiuntur ab oriente oceano Serico, ab occidente jugis montis Caucasi et mari Caspio, à septentrione oceano, à meridie monte Tauro.* Catal. Mss. Bibliot. reg. Paris. *cod. 4806.*

confine à l'océan, que cet océan communique avec la mer Septentrionale, et que toute la terre (alors connue) étoit terminée par l'océan Septentrional et par l'*océan Sérique* (1).

Pendant que ces auteurs nous apprennent que la mer Orientale étoit l'*océan Sérique*, d'autres nous assurent que les *Sères* habitoient les bords de la mer Orientale.

Pomponius Méla, après avoir dit que l'Asie est baignée de trois côtés par l'océan, ajoute : Les premiers peuples du côté de l'orient sont les Scythes, les Sères et les Indiens. Les Sères occupent à-peu-près le milieu de la côte orientale; les Scythes et les Indiens occupent les deux extrémités (2).

Pline dit que l'Asie est baignée par l'océan Scythique au nord, par la mer Orientale à l'est, et par celle des Indes au midi : en descendant de l'océan Septentrional vers l'océan Oriental, dit-il, les premiers peuples connus sur la côte qui regarde le solstice d'été, sont les *Sères* (3).

(1) Æthic. *Cosmogr. de Asiâ.* Oros. *Histor.* lib. I, cap. 2. Ravennat. anon. *Geogr.* lib. II, *de Asiâ*, et lib. V.

(2) *Seres media fermè Eoæ partis incolunt; Indi et Scythæ ultima.* Pompon. Mela, *de Situ orbis*, lib. I, cap. 2.

(3) *Nec ante dimidiam ferè longitudinem illius oræ quæ spectat æstivum*

Enfin, pour ne pas parler de Solin et de Capella, qui répètent ce que Pline avoit dit (1), les poëtes eux mêmes nous apprennent que les Sères habitoient la côte orientale de l'Asie; qu'ils étoient le dernier peuple du globe, et que le soleil, en sortant de la mer, les éclairoit de ses premiers rayons (2).

Les Sères étoient donc les Chinois; la Sérique devoit être la Chine, et *Sera* sa capitale.

Mais, dira-t-on, si *Sera* étoit la capitale de la Chine, pourquoi Ptolémée ne lui donne-t-il pas le nom de *Thinæ*, comme Ératosthènes? N'a-t-il pas vécu dans la capitale de l'Égypte comme ce géographe? La bibliothèque d'Alexandrie, qui subsistoit encore de son temps, pouvoit lui fournir les matériaux qu'avoit laissés son prédécesseur. Pourquoi place-t-il donc *Thinæ* au midi de *Sera*, et la Sérique au nord du pays des *Sines!*

Sur cela, il faut remarquer que la soie n'étoit

orientem inhabitatur illa regio. Primi sunt hominum qui noscantur Seres. Plin. *Hist. nat.* lib. VI, cap. 20.

(1) Solin. *cap. 50*; Capella, *Satyric.* lib. VI, *de Perside*;

(2) Horat. *Carmin.* lib. I, od. 12. Seneca *in Hippolyt.* act. II, sc. 2. Silius Ital. *Punicor.* lib. VI, vers. 1 et seq.:

Jam, Tartessiaco quos solverat æquore, Titan,
In noctem diffusus, equos fungebat Eois
Littoribus; primique novo Thaëtonte rubenti,
Seres lanigeris repetebant vellera lucis.

alors cultivée que dans la partie septentrionale de la Chine : la partie méridionale étoit un pays à moitié désert, qui n'étoit habité que par des fugitifs des autres provinces, qui s'y étoient cantonnés (1). Le premier empereur de la dynastie des *Tsin* est aussi le premier souverain qui entreprit de la policer. Il y envoya plus de cinq cent mille habitans; et ceux-ci n'y trouvèrent point de soie (2). Ce dernier fait est si certain, dit Cibot, que, plus de quinze cents ans après, la soie y étoit encore fort rare, et n'y étoit guère connue que par le commerce qu'on faisoit avec les autres provinces de l'empire.

La soie se trouvoit donc seulement dans les provinces septentrionales, éloignées de la mer des Indes. Là, elle avoit été cultivée long-temps avant la dynastie des *Tsin*. Soit donc que les Grecs y aient voyagé par terre avant cette époque, soit qu'ils en aient reçu la soie par les Persans leurs voisins, il n'est pas étonnant qu'ils aient donné à cette partie le nom de *Sérique*.

Marin de Tyr, en composant sa Géographie, trouva

(1) *Mémoires concernant les Chinois*, tome II, page 577.

(2) Cibot, *Mémoire sur les vers à soie sauvages*, tome II, page 557, des *Mémoires concernant les Chinois*.

apparemment deux noms différens. Les itinéraires de ceux qui alloient dans la Chine septentrionale pour en rapporter de la soie, parloient ou continuoient à parler de la *Sérique*, ou du pays de la soie. Les journaux des navigateurs de la côte méridionale de l'Asie parloient du pays nouvellement conquis par l'empereur des *Tsin*, pays appelé, par les Indiens et autres, *Tsin*, *Tchin*, *Sin*, et qui s'étendoit jusqu'à *Siam*. Voilà assez de raisons pour imaginer deux pays différens ; la *Sérique* au nord, et le pays des *Sines* au midi.

D'ailleurs il faut toujours avoir devant les yeux l'immense étendue de l'empire de la Chine. C'est un carré de plus de quatre cents lieues en longueur, sur plus de trois cent cinquante en largeur, dont la latitude égale celle qui est entre Stockholm en Suède et Rome en Italie. Ce grand carré est divisé par une grande rivière en deux parties, celle du nord, et celle du midi : aussi la Chine fut presque toujours divisée en empire du nord et en empire du midi ; elle a eu deux capitales, comme le prouvent encore les noms de *Pe-king*, cour du nord, et de *Nan-king*, cour du midi. Enfin, selon un voyageur moderne, la différence d'un pays à l'autre est si grande, qu'il n'y a pas un seul

point, pour ainsi dire, sur lequel ils s'accordent (1).

Il ne doit donc pas nous paroître étonnant que Marin de Tyr (copié par Ptolémée) ait imaginé deux pays différens : il suffit que nous apprenions que ce géographe a placé *Thinæ* exactement au midi de *Sera*, et, ce qui est encore plus, sous le même méridien; il suffit que nous sachions que la soie n'a été cultivée qu'au nord, et que le midi étoit un pays désert, qui n'a été connu que par l'empereur des *Tsin;* enfin il suffit que nous trouvions cette *Sera* dans les environs de la *Thinæ* d'Ératosthènes.

Si Ptolémée a pris la capitale de quelque province méridionale pour la capitale du pays des *Sines*, nous ne devons pas en être surpris; il a commis plusieurs erreurs dont Ératosthènes a su se garantir (2) : nous en citerons une entre autres, qui a rapport à notre sujet. Ératosthènes avoit terminé l'Asie par la mer orientale, et le *divin* Ptolémée a imaginé une terre inconnue à l'est et au sud, qui retourne vers l'occident, et s'unit avec la côte orientale de l'Afrique (3).

(1) Van Braam, tome II, page 170.

(2) *Voyez* M. Gossellin, *Géographie des Grecs analysée*, pag. 143 et suiv. *Siam* et *Sinæ* ne peuvent pas être le même nom, comme Vossius et Huet l'ont cru. *Voyez* Hyde, *Dissert. syntagma.*

(3) Ptolémée, *lib. VII, cap 5.*

C'est

C'est cette terre inconnue qui a séduit les géographes postérieurs, depuis Cellarius jusqu'à M. Mentelle (1); ils ont éloigné la *Sérique* de la mer, et l'ont reculée vers l'occident. Cependant la *Sérique* étoit au bord de l'*océan Sérique;* c'étoient là ses limites orientales, comme ce sont celles de la Chine d'aujourd'hui.

CHAPITRE XVII.

Limites occidentales de la Sérique.

Si l'océan a formé les limites orientales de la Sérique, il ne s'ensuit pas que cette contrée ait eu pour limites occidentales celles de la Chine proprement dite, ou la longueur de la grande muraille : les anciens ont pu étendre le nom de *Sérique* à la Tartarie Chinoise, comme on peut dire aujourd'hui qu'on est entré en Chine, dès qu'on se trouve au-delà du fleuve *Saghalien*, ou dès qu'on est dans le royaume de *Kaschgar*, l'ouest de la Chine.

(1) Mentelle, *Géographie ancienne*, tome III, art. *SERICA*; *Encyclopédie méthodique*, Paris, 1792.

L'histoire nous atteste que l'empire Chinois s'étendoit dès-lors beaucoup à l'ouest. *Ou-ti*, dont il a été fait mention ailleurs (1), s'empara des pays qui sont au nord-ouest de la Chine, et soumit le royaume des *Igours*, éloigné de quelques centaines de lieues vers l'occident. Ce pays fut depuis presque toujours une province de la Chine. Les Chinois y introduisirent leurs caractères, leur calendrier, leurs livres. C'est de là peut-être que le cycle des douze animaux passa aux Mongoux, aux Turcs orientaux, et jusqu'à Constantinople (2).

La capitale de l'*Igour* occidental étoit encore de cent lieues plus au nord-ouest (3). Les deux tribus des Igours s'étendoient, suivant Abulgasi, jusqu'aux montagnes qui sont au nord du *Sir* (4); et il semble que les Chinois s'en approchoient autant du côté du nord, que les Grecs et les Parthes s'en étoient approchés du côté du midi. Selon Moïse de Chorène, l'empereur de la Chine déclara la guerre au fondateur des

(1) *Page 53*, où il faut lire *l'an 123* avant *l'ère Chrétienne.*

(2) Visdelou, *Observat. sur la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot*, IGOUR et *Supplém.* page 135.

(3) Visdelou, *ubi supra.*

(4) Abulgasi Bayadur-khan, *Histoire généalog. des Tatârs*, par D***, Leyde, 1726, *chap. 7.*

Arsacides ; mais comme la nation Chinoise est, de toutes les nations, la plus pacifique, elle se réconcilia, et la guerre n'eut pas lieu (1).

Les Chinois n'étoient donc pas bien éloignés des frontières de la Perse; et l'on conçoit comment les Grecs ont pu donner le nom de *Sérique* [Σηρικη] au pays qui est au-delà du *Sir*. C'est ainsi qu'on a donné le nom général d'*Inde* à tout le pays qui est au-delà de l'Indus, quoiqu'il renferme différens royaumes (2).

La Géographie de Ptolémée sert à appuyer nos conjectures. Cette *Issédon Sérique* que Ptolémée place à si peu de distance de l'*Issédon Scythique*, nous fait voir que des peuples errans, vivant sur des chariots (3), étoient soumis aux Chinois, tandis que d'autres, à l'ouest, étoient indépendans.

Ces *Asp-acarræ* et cette *Asp-abata* ont un rapport singulier avec le pays d'*Igour*. Selon Visdelou, ce pays renferme une multitude de chevaux sauvages et

(1) Mos. Choren. *Histor. Armen.* lib. II, cap. 78.

(2) On sait que le nom de l'Inde proprement dite est, d'après l'ancienne langue des Indes, le samscrit, *Barat-kand*, ou *pays de Barat*. Le nom de *Hindistan* lui fut donné par ses voisins les Persans, et par les étrangers. *Voyez* Tieffenthaler, *Description historique et géographique de l'Inde*, tome I.er, page 37.

(3) *Hamaxobii.*

domestiques; les chevaux y servent de nourriture; et la langue Persane vient confirmer ce que Visdelou rapporte (1).

Enfin cette *Daxata*, si proche de la capitale de la Sérique, s'accorde avec ce grand désert qui est au nord-ouest de la Chine : on croit y voir un autre *Descht* (2) à l'orient, semblable au *Descht* du *Kiptschak* de l'occident (3).

Des mots Persans dans la Géographie de Ptolémée ne doivent pas nous étonner : les Grecs traversèrent toute la Perse avant d'entrer dans la Sérique ; des conducteurs Persans leur auront montré le chemin. On trouve aussi un mélange du persan avec l'hébreu, parmi les Juifs établis en Chine (4); ce qui prouve que leurs ancêtres sont venus de la Perse.

Les longitudes ainsi que les latitudes données par Ptolémée aux villes de la Sérique, confirment ce que nous avons dit : on voit qu'elles finissent avec *Sera*, la

(1) اسپ *asp*, cheval ; اباد *abad*, demeure. Visdelou, *Observat.* citées page 138. Ptolémée, *lib. VI, cap. 16.* Amm. Marcellin. *lib. XXIII.*

(2) دشت *descht*, désert.

(3) Au nord de la mer Caspienne.

(4) *Mémoire sur les Juifs établis en Chine*, 31.e recueil des *Lettres édif.* Sacy, *Notice du Pentateuque de Caï-fong-fou*, tome IV des *Notices des manuscrits de la Biblioth. nationale.*

capitale, parce que les caravanes Grecques n'alloient pas plus loin ; on reconnoît ce demi-cercle qu'il falloit faire vers le nord, pour éviter cet affreux désert qui est vers le midi.

On reste convaincu que le Château de pierre ne pouvoit être de 19 degrés plus oriental que *Bactra*; il auroit été au-delà de l'*Imaïs*, tandis que Ptolémée nous assure qu'il étoit en dedans de cette chaîne de montagnes. Il auroit fallu faire un voyage de *Bactra* jusqu'au 43.e degré, pour descendre au 38.e, et de là remonter au Château de pierre, au 43.e, pour redescendre ensuite à *Sera*, au 38.e (1).

Enfin, comme l'empire des Grecs et celui des Parthes, qui étoient mesurés par *schænes*, ne s'étendoient pas au-delà de l'*Iaxartes* (2), Marin n'auroit point eu de raison de mesurer par *schænes* la distance jusqu'au Château de pierre, si ce fort eût été situé au milieu de la Scythie : il auroit commencé à compter

(1) Ceci paroît une méprise, soit de Ptolémée, soit de Marin de Tyr ou de Titien, qui ont imaginé deux montées et deux descentes pour une. Une telle méprise a pu facilement avoir lieu. Marin avoue que Titien n'étoit jamais allé dans la Sérique, et qu'il tenoit cette relation de voyageurs qui avoient visité cette contrée. Les récits se trouvent facilement altérés en passant par plusieurs organes.

(2) Isidor. Characen. *Mansion. Parthic.* Strab. *Geôgr.* lib. XI.

Digitized by Google

par stations depuis les frontières de la Sogdiane, ou depuis le passage de l'*Iaxartes*, ainsi qu'il a compté depuis le Château de pierre.

Ce château doit donc avoir été sur le bord oriental de l'*Iaxartes*. C'est là que commencent les montagnes qui courent vers l'*Imaüs*, au pied desquelles se trouvoit le Château de pierre (1). C'est là que les Bactriens ou les Parthes auront bâti des forts de pierre, tandis que dans la Scythie il n'y avoit plus que des chariots, des forêts et des cavernes (2).

Aussi peut-on voir dans les meilleures cartes de l'intérieur de l'Asie, le parallèle qui est entre le 35.e et le 40.e degré de latitude, et entre le 100.e et le 115.e de longitude, vide et sans endroit quelconque (3); et les Tables d'Abulfeda, de Nasreddin, et d'Ulug-beg, ainsi que les Voyages de Goez, de

(1) *Vallem ascendentes lapidea excipit turris, à quâ montes qui ad ortum tendunt monti conjungit Imao, qui à Palimbotris insurgit ad arctum.* Marinus, *apud Ptolem.* lib. I, cap. 12. Abulgasi, *Histoire générale des Tatârs*, par D***, Leyde, 1726, *p. 30.* Rennel, *Geographical System of Herodotus explained*, Lond. 1800, p. 228.

(2) Ptolem. *Geogr.* lib. VI, cap. 13. Strab. *Geogr.* lib. XI. *Justini legat.*

(3) D'Anville, *Atlas de la Chine*, carte la plus générale, &c. Vaugondy, *Asie.* Du Halde, *tome IV*, carte générale, &c. *Serteng*, endroit isolé sous le 39.e degré, est trop près de la Chine pour avoir été le Château de pierre.

Verbiest et de Gerbillon, nous prouvent que le chemin de la Scythie méridionale n'est pas fréquenté (1).

Si la Sérique comprenoit le pays qui est au nord-ouest de la Chine, on conçoit pourquoi le fer Sérique a été si célèbre du temps de Pline (2). Les historiens Chinois sont d'accord avec le naturaliste Romain sur l'excellence des mines de fer et sur l'habileté des forgerons de cette contrée (3). Le fer de Sibérie, qui en vient, passe pour le meilleur de toute la Russie (4).

On conçoit comment Arnobe et Théodoret ont pu compter les *Sères* parmi les Chrétiens (5). On sait que Manès se réfugia dans le Turquestan. Les Nestoriens étoient, du temps de Rubruquis, encore dans l'Igour; et l'on a remarqué depuis long-temps que l'écriture de ce pays est dérivée du syriaque (6).

(1) Abulfeda &c. *inter Geograph. Græc. min. Histoire génér. des Voyages*, tome VII. Du Halde, *tome IV.*

(2) *Ex omnibus autem generibus palma Serico ferro est.* Plin. *Histor. natur.* lib. XXXIV, cap. 41.

(3) Visdelou, *Histoire de la Tartarie*, pag. 40 et 74, dans le *Supplém. à la Biblioth.* de d'Herbelot. Gaubil, *Hist. de la dynastie des Tang*, dans les *Mém. sur les Chinois*, t. XV, p. 418.

(4) Bentink, dans Abulgasi, *p. 31.*

(5) Voyez Mignot, dans le *Journ. des savans*, 1760, juin.

(6) Il paroît que les caractères Igours ont été l'ancienne écriture des Hongrois; ce peuple semble descendre de celle des deux tribus qui portoit le nom d'*On-ogour.* Abulgasi nous apprend qu'après avoir habité pendant deux mille ans ensemble, elles se séparèrent, et que l'une d'elles émigra

Enfin l'on voit qui sont ces *Ser-Indi* qui envoyèrent, avec les Indiens, des ambassadeurs à l'empereur Julien (1). Ce sont les Turcs de la Sérique, voisine des *Indes;* ce sont les *Indo-Scythes* des anciens, dont le pays s'appelle encore *Turk-Hind*, ou Turquie Indienne, parce qu'il est proche de l'Inde. Ces Turcs envoyèrent, deux siècles après, une autre ambassade à l'empereur Justin, comme nous le verrons bientôt (2).

Si l'*Igour* faisoit partie de la Sérique, il ne s'ensuit pas que toute la Sérique y fût comprise, comme Brotier et de Pauw se le sont imaginé (3). La Sérique étoit un pays beaucoup plus grand; elle s'étendoit jusqu'à l'*océan Sérique*.

vers l'*Irtisch* au couchant. On trouve encore près de ce fleuve les *Vogouls*, dont la langue ressemble à celle des Hongrois. Il est curieux de voir, d'un côté, dans *Nestor*, que ces peuples arrivèrent à *Kiow* sur des chariots; et de trouver, de l'autre, que le mot *kotchi*, qui signifie en hongrois un *coche*, et qui fut adopté par toutes les langues de l'Europe, vient du mot Chinois *ko-tché*, qui veut dire un *haut chariot*, comme celui des *Igours*. Visdelou, *ubi suprà*.

(1) Ammian. Marcellin. *l. XXII.*

(2) *Sir-hind*, dans l'Inde, est un ville d'un territoire trop petit pour avoir envoyé séparément des ambassadeurs en même temps que les Indiens. Cette ville fait partie des Indes même, au lieu que le Turquestan méridional, ou la petite Bukharie, est un très-grand pays. Procope parle de *Scrinda* comme d'un grand pays *[regione populis frequenti]. De bello Gothico*, lib. IV, cap. 17.

(3) Brotier, *Mémoire sur la soie, chez les Romains*, tome XLVI des *Mém. de l'Académie des inscriptions*.

C'est

C'est là qu'étoient ces peuples polis dont il est fait mention dans les auteurs classiques (1); ces buveurs d'eau dont parle Lucien, qui prolongeoient leur vie et la prolongent encore (2); ces observateurs de la justice (3), qui érigent des arcs de triomphe à la vertu, non-seulement des princes, mais des particuliers, des femmes et des enfans même (4).

C'est là qu'on trouve ces gazes transparentes qui blessèrent les yeux de Clément d'Alexandrie (5); ce *byssus* d'herbes plus frais et plus léger que la soie même (6); ce petit mûrier blanc, inconnu à Théophraste et à Dioscoride (7), sur lequel vient la soie, comme les anciens l'avoient dit (8).

De Pauw, *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, tome I.er, préf. et page 355.

(1) *Seres mites.* Plin. lib. VI, cap. 19. *Nulli finitimorum molesti.* Ammian. lib. XXIII.

(2) Lucian. *in Macrob. Mémoires concernant les Chinois*, tome II, page 424; tome IV, page 323; tome IX, p. 366. Cibot, *Essai sur la longue vie des hommes à la Chine*, tom. XIII des *Mém. cités*, pag. 309 et suiv.

(3) *Seres..... genus plenum justitiæ.* Pomp. Mela, lib. III, cap. 7.

(4) Van Braam, *tome I.er, pag. 109 et suiv.; tome II, page 136.*

(5) Clem. Alex. *Pæd.* l. II, c. 10.

(6) Eustath. *Commentar. ad Dionys. Alex. de Seribus.* Le Comte, *Mém. sur l'état présent de la Chine*, lett. V.

(7) Mahudel, *de l'Orig. de la soie*, t. V des *Mém. de l'Acad. des inscript.*

(8) Du Halde, *Descript. de la Chine*, tom. II, pag. 209, édit. de Paris. Ce qu'Ammien rapporte de cette soie qui vient sur les arbres, dit de Guignes, est sans doute fondé sur ce qu'il y a une espèce de soie sauvage dont les

Cette soie paroît avoir passé de bonne heure de la Chine à l'Occident. Si l'on ne peut prouver son débit au marché de Tyr par Ézéchiel, ni son usage à la cour de Suse par le livre d'Esther (1), il paroît au moins certain qu'Alexandre étoit habillé en soie : cet habit *Médique* qu'il adopta en Perse, étoit un habit de soie. L'habit que les Grecs appeloient autrefois *Médique*, est, dit Procope, celui qui s'appelle aujourd'hui *Sérique* (2) ; et il semble que les Grecs cherchèrent d'abord leur soie en Médie, où elle se cultive encore avec tant de succès (3).

On sait que le Phasis et la Colchide étoient le grand chemin par lequel se faisoit le commerce des Grecs vers ce pays-là. Ils suivirent donc pour chercher ce duvet en couleur d'or, la même route que Jason avoit tenue pour trouver la toison d'or (4).

arbres des forêts sont couverts, et qui y est déposée par des vers à soie dont personne ne prend soin. Ce doit être la première soie dont on se servit avant qu'on eût trouvé l'art d'élever ces vers. *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, tom. XLVI, page 534.

(1) Ezech. *cap. 27.* Esther, *cap. 8.*

(2) *Vandali.... veste* Medicâ, *quam nunc* Sericam *appellant, splendidi...; Sericum, ex quo vestis conficitur, quæ olim dicta à Græcis* Medica, *nunc* Serica *appellatur.* Procop. *de bello Vandal.* l. II, c. 6; *de bello Persic.* l. I, c. 20.

(3) Chardin, *Voy. en Perse*, t. II.

(4) Apollon. *Argonaut.* l. IV, v. 162 et suiv. Selon Ératosthènes, Jason passa de la Colchide par terre jusqu'en Médie, où étoit *Jasonium* (*voyez* Huet, *Hist. du comm.*, et Strabon); et, selon

Nous n'avons donc plus besoin de recourir aux relations des voyageurs, pour prouver que ni le *Tangut*, ni le *Tibet*, ni *Sri-nagar*, ne sauroient avoir été la *Sérique* des anciens : ce sont des pays ou incultes, ou trop froids, ou trop petits, et trop éloignés de la mer Orientale, pour avoir été la Sérique (1). C'étoit la Chine, comme nous avons dit, et nous allons le faire voir par un dernier témoignage.

Au sixième siècle de l'ère Chrétienne, pendant qu'un Persan, arrivé du pays des Sères, portoit la semence des vers à soie à Constantinople (2), les Turcs orientaux y envoyoient de leur côté une ambassade, pour engager Justin au commerce de la soie (3). Cet empereur fit voir aux ambassadeurs l'art

d'autres auteurs, c'étoit un marchand ou un négociant. La conformité du nom grec Κῶς, où les Grecs cultivèrent leur soie, et du mot grec κῶας d'où est dérivé κῶαι, *toison ;* le nom de laine, de toison *[vellus]*, et de fleur, qui a été donné et à la soie, et à la toison d'or; la circonstance que cette toison se trouva sur un chêne, tandis que les Grecs cultivèrent leur ancienne soie sur des chênes; enfin, la ressemblance du nom de *Médie* et de celui de *Médée*, dont Jason reçut sa toison, et la couleur dorée de la soie, sont des circonstances curieuses qui se rencontrent.

(1) Martin. *Atl. Sin.* præf. pag. 3; *et de regno Tau-yu*, pag. 17. Regis, *Observat. sur le Tibet*, dans du Halde, tome IV. Turner, *Ambassade au Tibet*, tome II, page 176. Andrada, *Relat.* Harwick, *Relat. de Sirinagar*, tom. VI des *Asiat. Research.* La capitale du *Cachemir* s'appelle aussi *Srinagar. Sri* signifie *maître ;* et *nagar, ville.*

(2) Theoph. Byzant. *Eclog. hist.*

(3) Menand. *Histor.*

qu'on venoit d'apprendre; et les Turcs en furent très-étonnés, dit Théophane, puisqu'ils faisoient alors avec les Sères ce commerce, qui avoit été ci-devant dans les mains des Persans (1).

La soie venoit donc encore du pays des Sères dans le sixième siècle; le pays des Sères étoit encore le pays de la soie.

Or, dans ce même siècle, Cosmas, moine Grec de l'Égypte, parle du pays de la soie en ces termes: « Si un misérable profit fait voyager des marchands » jusqu'à l'extrémité de la terre, pour en rapporter de » la soie, pourquoi ne veut-on pas se donner quelque » mouvement pour gagner le paradis! Ce pays de la » soie est situé à la dernière extrémité de l'Inde, et » s'appelle *Tsinitsa*..... C'est de *Tsinista* que vient la » soie. Au-delà de ce pays, il n'y en a point d'autre; » car il est environné par l'océan du côté de l'orient. » En y allant donc par mer, on doit faire un très-long » chemin; car il faut passer toute la mer de l'Inde et » plus loin encore. Mais qui va par la Perse abrége » de beaucoup son chemin; et voilà pourquoi l'on » trouve en Perse toujours beaucoup de soie (2). »

(1) Theophan. *loco cit.*

(2) Cosm. *Ind. Christ. Topogr.* l. II et

Le pays de la soie s'appeloit donc alors *Tsinista*. Or *Tsinistan*, c'est la Chine, comme on sait par le monument de *Si-gan-fou* et par la langue Persane.

Mais nous ne devons pas omettre le témoignage qui paroît le plus décisif, celui de Pappus d'Alexandrie, contemporain de Théodose. Moïse de Chorène nous l'a conservé en langue Arménienne. Après avoir dit que *Tsénastan*, ou la Chine, produit de la soie, et que ses habitans sont de riches fabricans en soie, il dit que leur roi tient sa résidence à *Syria* [սիւրհաս] (1), c'est-à-dire, à *Sira* ou *Sera*, selon les différentes prononciations.

Enfin la Table itinéraire du même siècle le démontre aussi (2) : on y trouve *Sera* la capitale *[Sera major]*, à l'extrémité de l'Asie, près de la mer Orientale, sous le parallèle du mont Taurus, où Ératosthènes avoit placé *Thinæ*, où Agrippa avoit placé l'*océan Sérique*, et où nous trouvons aujourd'hui la Chine.

La *Sérique* étoit donc la Chine; *Sera* en étoit la capitale. C'est le pays ancien et moderne de la soie.

XI. Montfaucon, *Collect. patrum et script. Græc.* tom. II.

(1) Mos. Choren. *Geogr.*
(2) Peutinger. *Tab. itiner.*

CHAPITRE XVIII.

Des Vases murrhins.

Il est à jamais étonnant qu'après les recherches entreprises par les plus savans hommes que l'Europe ait produits, on ne sache pas encore aujourd'hui avec certitude de quoi l'on formoit ces fameux vases, dit M. de Pauw en parlant des vases murrhins (1). Il y a peu de sujets, dit M. Larcher, sur lesquels on ait autant écrit que sur celui des vases murrhins. Il a été traité par Mercatus, Baronius, Cardan, Scaliger, Bellon, Guibert, Gretser, Saxius, Mariette, Scheuchzer, Rezzonico, Winckelman, l'abbé le Blond (2). Nous pourrions y ajouter Saumaise, Christius, le prince Biscari, le comte de Caylus, Raspe, Kæmpfer, Cuper, Bruckman, M. de Veltheim, et M. Mongez. Ce savant, un des derniers qui en aient traité, croit que cette matière étoit le *cacholong* ou *cacolong*, nom inconnu aux anciens, dont Wallérius et Cronstedt ont donné

(1) *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, tome I.er, page 312.

(2) Larcher, *Mémoire sur les vases murrhins*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, année 1779.

la description. M. Mongez établit avec beaucoup d'érudition que cette espèce d'agate, tout-à-fait opaque, a été la matière de ces vases (1).

Parmi ses preuves, nous ne trouvons cependant aucun fait historique qui constate que ces sortes de vases aient été employés dans quelque contrée de l'Orient, du temps des Grecs et des Romains; beaucoup moins que ces vases aient été d'un prix excessif, comme les vases murrhins; ni enfin qu'ils fussent et bien pesans et très-fragiles en même temps, comme les anciens le rapportent. Aussi un professeur d'antiquités, en parlant du Mémoire de M. Mongez, déclare que son opinion n'est nullement démontrée (2).

La même observation peut se faire sur la dissertation de M. de Veltheim, dans laquelle il prétend que les vases murrhins étoient faits de pierre de lard Chinoise (3); ce qu'il répète encore dans un ouvrage postérieur (4).

(1) Mongez, *Mémoire sur les vases murrhins*, tome II des *Mémoires de l'Institut national, Littérature et Beaux-arts*, p. 133 et suiv.

(2) Millin, *Introd. à l'étude des pierres gravées*, seconde édit. Paris, 1797; *page 28.*

(3) Gefäſſe aus chineſiſchem Speckſteine. Veltheim, über die Vaſa murrina. Helmſtädt, 1791, p. 8.

(4) Veltheim, Ueber die Onyxgebürge des Cteſias. Helmſtädt, 1797, p. 61.

Il nous assure en même temps qu'il possède dans son cabinet, non-seulement quelques morceaux, mais quelques vases même de cette matière, sans nous prouver comment un particulier a pu se procurer des vases d'un prix exorbitant, et si rares, qu'aucun cabinet de souverain n'est connu pour en posséder (1). Il semble que M. de Veltheim veuille qu'on l'en croie sur sa parole, comme le prince de Biscari en Sicile, qui a avancé que l'opale étoit la matière de ces vases, et que le sien étoit de ce nombre (2).

Enfin le docteur Vincent, dans un ouvrage qui vient de paroître à Londres, croit encore que la porcelaine étoit la matière de ces vases (3). Il paroît qu'il n'a pas lu la réponse que Winckelman a donnée à Mariette, ni la dissertation de l'abbé le Blond, pour ne pas s'apercevoir qu'une pierre, telle qu'elle a été décrite par Pline, Pausanias et l'auteur du Périple (4), ne sauroit être de la porcelaine.

(1) Ich beſitze ſelbſt eine nicht unbeträchtliche Sammlung von chineſiſchem Speckſteine, worunter einige Gefäſſe von gewiß ſeltner Schönheit und Größe ſind; und an dieſen getraue ich mir alles dasjenige auffallend deutlich zu zeigen, was die Alten je vom Murrino geſagt haben.

(2) Biscari, *Ragionamento de' vasi murrini*, 1787, in-4.° Mongez, *Mém. cité.*

(3) Vincent, *Periplus of the Erythr. sea.* Lond. 1800.

(4) *Murrhina et crystallina ex*

Nous

Nous disons donc que la matière des vases murrhins est

la *pierre* 石 玉 de *yu*,

espèce de caillou qu'on distingue en *yu d'eau* et en *yu de terre :* les premiers sont ceux qu'on trouve dans les rivières et les torrens; les seconds se tirent des endroits de la montagne, mêlés de terre et de cailloux, que la crue des eaux a creusés (1).

La pierre de *yu* est d'une dureté extraordinaire et qui approche presque de celle du diamant (2); elle surpasse de beaucoup celle de tous les marbres (3).

La dureté des beaux *yu* est si grande, qu'on les travaille et les polit comme l'agate et les pierres précieuses; l'acier le mieux trempé glisse dessus et s'émousse (4). Je ne sais, dit le P. Amiot, dans quelle classe il faut ranger l'espèce de pierre que les Chinois

eâdem terrâ effodimus. Plin. *Hist. nat.* lib. XXXIII, cap. 2. Pausan. *in Arcad. Peripl. mar. Erythr.*

(1) *Humorem putant sub terrâ calore densari.* Plin. *Hist. nat.* lib. XXXVII, cap. 8.

(2) *Ut gemma bibat.* Virg. *Georg.*

(3) Cibot, *Notice sur les pierres de yu*, tome XIII des *Mémoires concernant les Chinois*, page 388.

(4) *Mémoires concern. les Chinois*, tome VI, page 258.

appellent *yu-ché ;* elle est plus dure et plus blanche que l'agate : je parle de la plus estimée des *yu-ché;* car il y en a de toutes les couleurs et de tous les degrés (1). Enfin Visdelou appelle la pierre de *yu* une pierre précieuse d'une extrême dureté (2).

Voilà donc d'abord la première qualité requise par les antiquaires. Examinons la seconde, la variété des couleurs, dont parle Pline.

Nous avons déjà vu que, suivant Amiot, il y a des pierres de *yu* de toutes les couleurs et de tous les degrés. Effectivement, il y en a d'une seule teinte ou sans nuances, et avec des nuances de blanc de lait, de couleur de chair et de pourpre (3); rouge de cinabre, jaune orangé, citron, vert pâle, vert foncé, bleu indigo, bleu céleste, &c.; sans taches, ou mêlés de taches (4).

Les beaux *yu* dont la teinte est unie, sont les plus estimés des Chinois. Ceux qui sont marbrés et nuancés ont aussi leur prix, et seroient peut-être plus au

(1) Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, tome XIV, page 14.

(2) Visdelou, *Observations sur la Chine*, page 137 du *Supplém. à la Biblioth. de d'Herbelot.*

(3) *Veluti per transitum coloris in purpurâ aut rubescente lacteo.* Plin. lib. cit. ex edit. Harduini.

(4) *Maculosæ pocula myrrhæ.* Martial. *Epigr.* X, 80.

goût de l'Europe, dit Cibot (1) : cependant les Chinois font plus de cas du *yu* qui est d'une seule couleur, sans nuances ni dégradations; à moins qu'il ne soit marbré agréablement de cinq couleurs. Le plus estimé aujourd'hui est le blanc de petit lait (2).

Ces couleurs du *yu*, dit Cibot, n'ont pas l'éclat des marbres panachés et de l'agate ; mais elles ont une douceur et un vernis qui sont d'une grande beauté (3).

Il semble donc que l'on ne puisse pas exiger davantage, soit pour la variété des couleurs, soit pour les nuances ou la douceur dont parle Pline. Examinons les autres qualités.

Les pierres de *yu* sont très-pesantes (4).

La pesanteur de la pierre de *yu* est un signe si marqué et si distinctif, qu'il n'est pas possible de

(1) *In pretio varietas colorum.* Plin. lib. cit. *Mém. concernant les Chinois*, tome XIII, page 394.

(2) *Mém. concernant les Chinois*, tome VI, page 259. La Bibliothèque impériale de France possède une douzaine de peintures envoyées de la Chine, qui représentent des vases de *yu* de différentes couleurs. Nous en donnons ici le premier, dont la couleur est blanc de lait.

(3) *Splendor his sine viribus, nitorque veriùs quàm splendor.* Plin. lib. cit. *Mémoires concernant les Chinois*, tome XIII, page 389.

(4) *Murrhasque graves.* Stat. *Sylv.* lib. III, v. 58.

s'y méprendre. Tous les *yu* pèsent le double d'un caillou ordinaire (1). Cibot a vu un morceau brut de deux pieds et demi de long, sur un demi d'épaisseur, qu'il sembloit qu'un homme seul auroit pu porter; et il en fallut quatre seulement pour le remuer (2).

Cette pesanteur de la pierre de *yu* est proportionnée à sa dureté et à sa finesse; plus le *yu* est fin, plus il est pesant (3). Les plus durs et les plus pesans sont aussi les plus estimés : ce sont en effet les *yu* qui ont le grain le plus fin, et qui acquièrent un plus beau poli (4).

Le *yu* a aussi cela de particulier, que, quoiqu'il soit dur et presque égal au diamant, il se casse très-aisément en tombant à terre, pour peu qu'il soit mince (5); et voilà une autre qualité remarquée par Pline (6).

Enfin, quant au volume, il est rare que l'on trouve de gros *yu* : les plus beaux sont ordinairement assez petits (7). Les plus grands que l'empereur

(1) *Mém. cit.* tom. XIII, p. 395.
(2) *Mém. cit.* tom. VI, p. 259.
(3) Tom. VI et XIII, cités.
(4) *Nec bibit e gemmâ divite nostra sitis.* Propert.
(5) Cibot, *tome XIII, p. 390.*
(6) *Murrhina.... quibus pretium faceret ipsa fragilitas... quod posset statim totum perire.* Plin. *Hist. nat.* lib. XXXIII, cap. 2.
(7) *Amplitudine nusquam parvos excedunt abacos.* Plin. lib. XXXVII.

possède, ne passent pas trois pieds et demi de long (1).

Il semble donc que la pierre de *yu* a toutes les qualités requises pour être la matière des vases murrhins. Reste à savoir si elle a été aussi connue du temps des Romains, si l'on en a fabriqué des vases à boire, et si ces vases ont été d'un prix excessif.

On distingue à la Chine deux sortes de vases à boire, la coupe et la tasse. La coupe est pour les grandes cérémonies; la tasse, pour les repas ordinaires: servir des tasses, c'est, comme dans d'autres pays, mettre la bouteille sur la table (2).

Les coupes, du temps des empereurs de la famille des *Tcheou*, dit Cibot, étoient d'or, d'argent, et de *yu*, pierre plus fine et plus dure que l'agate.

Selon le livre des cérémonies de cette dynastie, qui a fini dans le troisième siècle avant l'ère Chrétienne, les coupes des tables des princes, dans les grandes fêtes, étoient de pierre de *yu* (3).

Sous la grande dynastie des *Hàn*, contemporaine d'Auguste et de Néron, cette pierre étoit fort rare;

(1) *Grandia tolluntur crystallina, maxima rursùs Murrhina.* Juvenal. *Satyr.* VI, 156.

(2) Cib. *Mém. cit.* t. XIV, p. 348.

(3) *Tcheou-li*, Mém. cités, p. 318.

c'étoit alors ce qu'on pouvoit offrir de plus magnifique aux empereurs (1).

Enfin la pierre de *yu* est souvent louée dans les livres canoniques, qui sont les monumens les plus anciens et les plus authentiques de la nation Chinoise (2). On ne peut donc douter que la pierre de *yu* n'ait été connue dans l'antiquité (3).

Si les vases murrhins servoient aux Romains de préférence lorsqu'ils vouloient boire du vin chaud, comme Martial le dit, c'est une preuve additionnelle que ces vases étoient en usage à la Chine (4).

L'usage de la Chine pour toutes sortes de vins, dit Navarette, est de les boire très-chauds (5). Les Chinois n'ont jamais eu l'usage de boire frais, dit du Halde; il y a toujours des serviteurs avec des vases pleins de vin fort chaud, pour en verser dans les tasses,

(1) *Mémoires concern. les Chinois*, tome VI, page 258.

(2) *Ibid.* page 257.

(3) *Ibid.* tome VI, page 257; et tome XIII, page 392.

(4) *Si calidum potas, ardenti myrrha falerno*
Convenit, et melior fit sapor inde mero.
Martial. *Epigr.* XVI, 113.

Il semble cependant qu'on doive entendre ceci de la myrrhe, que, comme nous le verrons, on mêloit au vin pour le rendre plus savoureux. Il est difficile de comprendre comment une pierre a pu donner un meilleur goût au vin.

(5) Navarette, dans l'*Histoire générale des Voyages*, tome VI, page 454.

Digitized by Google

et pour mettre dans d'autres vases celui qui s'est refroidi (1). Cet usage universel, dit Cibot, est très-ancien (2).

Enfin le prix excessif que coûtoient les vases murrhins, a toujours été une des plus fortes objections contre tout ce qu'on a produit jusqu'ici. Les plus précieux vases que l'on connoisse, ne coûtent guère des sommes de cinq cent mille francs, ou d'un million, comme a coûté celui que brisa Pétrone (3).

Or les vases de *yu* ont coûté et coûtent encore des sommes énormes. Nous avons vu que, dès le temps des Romains, cette pierre étoit très-rare en Chine même; que c'étoit ce que l'on pouvoit offrir de plus magnifique aux empereurs. Quoiqu'on y en trouve aujourd'hui, et qu'on y en porte aussi des pays voisins, cette pierre est encore d'une valeur qui surpasse celle de l'or. On la met au niveau des bijoux et des pierres les plus précieuses (4).

La raison de cette énorme cherté est d'abord la

(1) Du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 113.

(2) *Mém. concernant les Chinois*, tome V, page 474.

(3) Le Blond, *Dissertat. sur les vases murrhins*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

(4) Cibot, *Mém. cité*, tome XIII des *Mémoires concernant les Chinois*, page 392.

Digitized by Google

rareté de la matière. On voit, par le Voyage du Jésuite Portugais Goez, que l'empereur de la Chine achète cette pierre à grand prix; et ce qu'il en laisse aux marchands qui l'apportent, ne se vend pas moins cher aux Chinois : aussi est-ce la meilleure marchandise qu'on puisse porter à la Chine; et quoique le P. Goez, forcé par les circonstances, se vît obligé de vendre ses pierres de *yu* pour la moitié de leur prix, il en reçut encore *douze cents ducats* (1).

La seconde et principale raison de cette énorme cherté, est qu'il faut un temps infini pour les travailler. Les ouvriers de l'empereur, dit Cibot, se succèdent sans interruption; et, quoiqu'ils travaillent jour et nuit, ils sont *neuf à dix années après une seule pièce* (2).

Les frais de la façon, joints au prix de l'achat,

(1) *Voyage de Benoît Goez à la Chine*, tome VII de l'*Histoire générale des Voyages*, pag. 413 et suiv. On distingue, dit-il, deux espèces de cette pierre, dont l'une, qui est plus précieuse, est une espèce de gros caillou qui se pêche en plongeant dans la rivière de *Kotan*, près de la ville royale de *Kaschgar*; l'autre espèce se tire des carrières d'une montagne à vingt journées de cette ville : ce marbre est si dur, qu'on est obligé de l'amollir avec le feu pour le tirer des carrières. Les Chinois en font des vases, des ornemens pour leurs habits et leurs ceintures, et diverses sortes de bijoux, sur lesquels ils gravent des fleurs et d'autres figures.

(2) Cibot, *Notice sur les pierres de yu*, tome XIII des *Mém. concern. les Chinois*, page 390.

font

font donc que les beaux morceaux de *yu* coûtent des sommes exorbitantes (1).

La manière dont les Chinois travaillent cette pierre, montre que, si l'expérience de trente siècles n'avoit pas désabusé le Gouvernement de tous les arts de goût, d'imagination et d'adresse, ils iroient beaucoup plus loin que nous, dit Cibot (2). On donne aux pierres de *yu* une forme si élégante, qu'après les pierreries et les perles, elles tiennent le premier rang. Elles ont passé des cabinets des curieux et des tables, entre les mains des princes et sur la tête des dames (3).

Quoique le *yu* ne puisse se travailler qu'avec la pointe de l'acier, la poussière de *yu* et la roue, les Chinois viennent à bout d'en faire de petites chaînes, d'y sculpter des figures très-délicates et d'y écrire en relief leurs caractères les plus fins.

On en fait des tabatières, des boîtes à senteur, et des fleurs de différentes couleurs pour orner les cheveux des femmes (4). Nous avons vu des vases, dit Cibot, et des tasses avec leurs soucoupes, qui étoient au-dessus de tout ce qu'on peut dire.

(1) *Ibid.*
(2) *Notice citée*, page 389.
(3) *Ibid.* page 392.
(4) *Mém. cit.* t. II, p. 389 et 457.

Le sceau de l'empereur de la Chine, qui est une des marques les plus considérables de l'autorité impériale, est de pierre de *yu :* il n'y a que lui qui puisse en avoir de cette matière. C'est une pierre précieuse, fort estimée en Chine, dit du Halde ; on la tire de la montagne *Yn-yu-chan*, c'est-à-dire, *montagne du sceau d'agate* (1).

L'empereur a aussi des sceptres entiers de *yu* (2). Il semble que les sceptres envoyés par *Kien-loung* au roi d'Angleterre et au prince d'Orange, étoient de cette pierre. M. Hüttner appelle celui du premier un sceptre d'*achate ;* et il nous dit en même temps, que dans chaque chambre du palais impérial il y avoit une grande chaise pour l'empereur avec un sceptre d'*achate* (3) ; et Van Braam dit que le sceptre du stathouder étoit d'une superbe pierre transparente, semblable à de l'agate (4).

Enfin, parmi plusieurs trônes, l'empereur en

(1) Du Halde, *Description de la Chine*, tom. II, édit. de Paris, p. 13. Ce sceau est carré, et d'environ huit doigts.

(2) *Mémoires concern. les Chinois*, tome XV.

(3) Hüttner, *Voyage à la Chine*, trad. fr., pag. 84 et 88.

(4) Van Braam, *tome I, page 266.* Cette pièce, d'un travail magnifique et d'un poli achevé, fut estimée deux mille piastres fortes [11,000 liv.].

Digitized by Google

possède aussi en pierre de *yu* (1). Cibot dit qu'ils sont d'une magnificence extraordinaire, pour la richesse de la matière, et le travail difficile et immense de la façon (2).

En voilà assez pour croire que cette célèbre pierre ait été celle des vases murrhins. Il y a cependant une circonstance qui paroît être contraire au récit de Pline; les pierres de *yu* travaillées ont non-seulement de l'éclat et de la finesse, mais aussi une transparence qui fait une de leurs beautés et qui les tire de la classe des cailloux (3).

Là-dessus nous disons que ni Pline, ni aucun auteur ancien, n'a dit que les vases murrhins étoient tout-à-fait opaques : Pline a seulement dit que c'étoit une défectuosité, si dans ces vases quelque partie étoit transparente ou pâle (4).

On sait que c'est un défaut dans les agates de différentes espèces, d'y trouver quelques parties cristallines et pâles (*translucere quidquam aut pallere*).

(1) *Grandia tolluntur crystallina, maxima rursis Murrhina.* Juvenal. *Satyr.* VI, 156.

(2) Cibot, dans les *Mém. cités*, tome XV, *Parallèle des mœurs &c.* page 79.

(3) Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, t. XIV, p. 14. Cibot, *Mém. cit.* tome XIII, page 394.

(4) *Translucere quidquam, aut pallere, vitium est.* Plin. lib. cit.

De pareilles agates sont plus ou moins défectueuses; mais elles ne cessent pas d'être des agates : aussi Pline n'a pas dit que les murrhins avec de pareilles taches cessoient d'être des murrhins ; ils étoient seulement défectueux *(vitium est)*.

Ce n'étoit donc pas une transparence pareille à celle des agates en général, et des pierres de *yu* en particulier. Cette transparence fait une de leurs beautés, et Pline n'auroit pu la leur reprocher.

Il est vrai aussi que Martial, en buvant du vin dans un verre, reproche à Ponticus de boire dans un vase murrhin, afin qu'on ne puisse distinguer la couleur différente de son vin, comme on l'auroit distinguée dans le verre (1).

Or les vases en pierre de *yu* sont en couleur, ainsi que nous l'avons vu; ils ne sont donc pas diaphanes et clairs comme le verre ou le cristal *(perspicuus)*: on n'y peut point distinguer la vraie couleur du vin. Cette transparence n'est donc pas celle dont parle Martial.

Enfin, si les vases en pierre de *yu* se trouvent

(1) *Nos bibimus vitro; tu murrâ, Pontice : quare t*
Prodat perspicuus ne duo vina calix.
Martial. *Epigr.* IV, 86.

aujourd'hui à la Chine, il ne s'ensuit pas qu'on n'en ait point fabriqué ailleurs. Selon Pline, on trouvoit de ces pierres en Perse, et sur-tout en Caramanie; on en trouve encore aujourd'hui à *Hami*, à l'ouest de la Chine, et dans les montagnes de *Kaschgar*, qui sont au nord de l'Inde (1): peut-être sont-ce là ces montagnes d'onyx dont parloit Ctésias.

Les habitans de *Diospolis* pouvoient donc recevoir de ces pierres de l'Asie, pour en tailler ensuite des vases. On connoît l'habileté des anciens Égyptiens pour travailler le marbre et les pierres précieuses; l'auteur du Périple nous atteste que, parmi d'autres articles, des *pierres murrhines* étoient transportées de l'Inde en Égypte (2). Nous ne voyons donc pas la nécessité d'expliquer ni son texte, ni le vers de Properce, par des murrhins contrefaits à *Diospolis*, comme on a voulu l'expliquer (3).

Il en est de même du vers qui suit, que l'on a cru devoir entendre de la porcelaine, et que nous croyons devoir traduire par du vin précieux cuit en

(1) C'est peut-être le *Jashen* du Tibet, dont parle Bernier. *Histoire générale des Voyages*, t. VII, p. 111.

(2) *Peripl. mar. Erythr.*

(3) *Seu quæ palmiferæ mittunt venalia Thebæ;*
Murrheaque in Parthis pocula cocta focis.
Propert. *Eleg.* IV, 5.

Digitized by Google

Perse, ou par du vin chaud bu dans des vases murrhins, qui auroit pu rompre des cristaux (1).

On sait que souvent en latin *pocula* signifie le vin, comme de nos jours encore *le verre* ou *la bouteille* signifient le vin (2) : on sait par Pline que les vins les plus exquis des anciens étoient mêlés avec un peu de myrrhe (3) ; on croyoit que c'étoit le parfum le plus délicieux. Selon Festus, le *nectar* des Grecs étoit du vin parfumé de myrrhe ; et l'on appeloit ce vin *murrhina* (4).

C'est de là aussi que le nom des vases murrhins semble dérivé. Pline dit que ces vases se recommandoient par leur parfum (5). Ceci ne pouvoit se comprendre de la substance même, dit M. Mongez. Pline parle aussi de l'agate myrrhée, odeur qu'aucun chimiste n'a encore trouvée dans l'analyse des agates (6). C'étoit donc l'odeur du parfum que ces

(1) *Rumpis et ardenti maldidus crystalla falerno.* Martial. *Epigr.* IX, 54.

(2) C'est ainsi qu'on lit dans Pétrone : *Ad libidinis incrementum myrrhinum se poculum bibisse.* Sat. ad fin.

(3) *Lautissima apud priscos vina erant myrrhæ odore condita.* Plin. lib. XIV, cap. 15.

(4) Fest. lib. XI. *Murrata, murrina.* Plin. cit. *Mittebam vinum pulchrum, murrhinam ;* en grec, μυρρίνης ou μυρρίνου οἶνος. Hesych. et Pollux, *lib. VI, cap. 2.*

(5) *Est et aliqua in odore commendatio.* Plin. cit.

(6) Mongez, *Mém. cit.*

vases exhaloient : *sentir la myrrhe* (1) signifioit anciennement *sentir des parfums*. Properce donne par cette raison sans doute à un onyx l'épithete de *murrhin* :

Sit mensæ ratio; nox inter pocula currat;
Et crocino nares murrheus ungat onyx.
PROPERT. *Eleg.* III, 8.

puisque la myrrhe étoit réputée le parfum le plus délicieux parmi les Grecs et les Hébreux.

D'un autre côté, si les vases murrhins servoient principalement pour boire des vins exquis et parfumés comme l'étoient ceux des riches, et si ce vin s'appeloit *murrhin*, on conçoit comment les Grecs ont pu donner aussi aux vases qui contenoient le *murrhin*, le nom de *vases murrhins* (2).

La différente orthographe de ce mot, qu'on trouve parmi les auteurs Grecs et Latins, est insignifiante; on sait que le mot Grec μύρρα ressemble à l'hébreu: de même que la myrrhe s'écrit de différentes façons dans l'hébreu et ses dialectes (3), on a pu dire, et

(1) *Murrham olent.*
(2) Plin. cit.
(3) מור מורא . מוריא . מירא [*Mor, Mora, Moria, Mera*]. Buxtorf, *Lexic. Chald. Talmud. et Rabb.*

Digitized by Google

myrrhina, et *murrhina*, et *murrea*, et *murra*, ou *morra*.

C'est de là que le mot μύρον, *onguent*, est visiblement aussi dérivé. La myrrhe entroit dans la composition de la plupart des onguens, suivant Athénée (1); et pendant que Pline nous apprend que la myrrhe entroit dans les vins les plus exquis des anciens, et que ce vin s'appeloit *murrhina*, Élien nous dit que c'étoit un luxe chez les Grecs de mêler du *myron* dans le vin, et qu'on appeloit ce vin-là *murrhinites* (2).

On voit, par tous ces témoignages réunis, d'où peut descendre le nom de *murrhins* donné par les Grecs aux vases les plus précieux de l'Asie. Cette nation a donné des noms propres à la géographie; il n'est donc pas étonnant que la même chose soit arrivée à l'égard des vases destinés à en boire le *nectar*, ou le μυρρίνης οἶνος des Grecs, et le vin *murrhin* des Romains.

(1) *Athenæus*, lib. XV, cap. 11, et Casaubon. *Animadvers.*

(2) Ælian. *Var. Hist.* lib. XII, cap. 34.

MÉDAILLES

盛水花蓮玉白

Vase (d') eau, (orné de) fleurs (de) nénuphar (en) *yu* blanc.

Le nénuphar ou *nymphæa* de la Chine y est très-estimé : cette plante aquatique fait un bel effet sur le bord des eaux et des grands bassins ; elle est donc appropriée à un vase d'eau ou bassin de *yu*.

Numismatique Chinoise, pag. 168.

Digitized by Google

MÉDAILLES

CHINOISES.

Digitized by Google

MÉDAILLES CHINOISES

DU

CABINET IMPÉRIAL

DE FRANCE.

Monnoies anciennes d'une date incertaine (1).

N.° I.

Monnoie en forme de couteau, avec un caractère ancien au milieu, qui se lit *tao*, et signifie *couteau-monnoie*. Voy. l'*Essai de numismatique Chinoise*, page 36.

II.

Monnoie en forme de tessère, avec des caractères inconnus. Voy. l'*Essai cité*, pag. 41 et suiv.

III.

Monnoie ronde avec un trou carré au milieu, et l'inscription horizontale *Puon-leang*, ou demi-once. Voy. l'*Essai cité*, p. 53.

IV.

Autre avec l'inscription horizontale *Ou-chu*, ou cinq vingt-quatrièmes d'une once. Voy. l'*Essai cité*, page 54.

(1) Les doubles ne sont marqués que lorsqu'ils présentent quelque différence.

Digitized by Google

V.

Autre avec l'inscription horizontale *Ho-tsuen*, c'est-à-dire, source des richesses.

Selon le Traité des médailles, inséré dans l'Encyclopédie Chinoise, *Ouang-mang*, usurpateur sous la dynastie des *Han* antérieurs, qui régna depuis l'an 9 de l'ère vulgaire jusqu'à l'an 23, fit fondre de la monnoie avec cette épigraphe, *Tchin-pao*. Vol. II, page 3.

VI.

Autre avec l'inscription horizontale *Ou-chi*, cinq dizaines; et avec l'inscription perpendiculaire *Ta-tsuen*, grand denier, en caractères anciens. *Essai cité*, page 64.

Selon le Traité des médailles cité, *Ouang-mang* fit fondre aussi de pareilles monnoies.

Dynastie des Tang.

VII.

Autre avec l'inscription horizontale *Toung-pao*, prix universel; et la perpendiculaire *Kaï-yuen*, premier commencement ou principe d'ouvrir. Voy. l'*Essai cité*, pag. 28 et 70.

Quoique, d'après les *Annales du P. de Mailla*, tome VI, page 19, la quatrième année du fondateur de la dynastie des *Tang* corresponde à l'an 622 de l'ère Chrétienne, néanmoins nous avons fait correspondre la quatrième année de son règne à l'an 621. Lorsqu'on veut constater un point de chronologie Chinoise, il n'y a point de règle plus sûre, comme Couplet l'observe, que le cycle. *Præfat. ad tab. chronolog. monarch. Sin.* parag. 2. Or, d'après ce cycle, la quatrième année de *Kao-tsou*, fondateur de ladite dynastie, répond à la XVIII.e année du 56.e cycle; et cette année répond à l'an 621 de l'ère Chrétienne. De Guignes, *Histoire des Huns et des Tartares*, tome I.er, p. 54. Gravius, *Table des époques*, &c. Aussi les

PP. Gaubil et Amiot, qui ont publié, l'un l'*Histoire de la dynastie des Tang*, l'autre la vie de *Kao-tsou*, s'accordent avec nous pour faire correspondre la quatrième année de ce monarque à l'an 621 de Jésus-Christ. Gaubil, *Abrégé de l'histoire de la dynastie des Tang*, tome XV des *Mémoires concernant les Chinois*, pages 418 et 435 ; Amiot, *Portraits des célèbres Chinois*, tome V des *Mémoires cités*, pages 123 et 125.

VIII.

Autre avec l'inscription horizontale *Tchoung-pao*, qui signifie *estimable* et *précieux ;* et la perpendiculaire *Kien-yuen*, surnom de *So-tsoung*, septième empereur de la même dynastie, qui régna sous le nom de *Kien-yuen* depuis l'an 758 jusqu'à l'an 760 de l'ère Chrétienne.

IX.

Médaille en grand bronze. Horizontalement, *Toung-pao;* perpendiculairement, *Ta-tchoung*, surnom de *Siuen-tsoung*, seizième empereur de la même dynastie, qui régna sous ce nom depuis 847 jusqu'à 860 de l'ère Chrétienne. Sur le revers il y a le caractère *chi*, dix.

Bayer a attribué cette monnoie à *Tchin-tsoung*, troisième empereur des *Soung*, qui a régné sous le nom de *Ta-tchoung* depuis l'an 1008 jusqu'à l'an 1017. Mais c'est une méprise : le surnom de *Tchin-tsoung* a été *Ta-tchoung-tsiang fou*, et sur ses monnoies on ne rencontre que *Tsiang-fou*, comme on peut le voir sur cinq différentes monnoies de cet empereur qui appartiennent au Cabinet des médailles. *Voyez* n.° XV.

X.

Dynastie des Heou-tcheou,

C'est-à-dire, *des Tcheou postérieurs*, qui n'a régné que dix ans, depuis 951 jusqu'à 961.

Horizontalement, *Toung-pao ;* perpendiculairement, *Tcheou-*

yuen, qui signifie *l'origine*, *le commencement*, ou *le premier des Tcheou ;* ce n'est pas un nom d'année : cette médaille appartient donc probablement à *Taï-tsou*, fondateur de cette petite dynastie.

On peut voir la même monnoie sur la planche donnée par du Halde, *Description de la Chine*, tome II, page 168.

Dynastie des Soung.

XI.

Horizontalement, *Toung-pao ;* perpendiculairement, *Taï-ping*, surnom de *Taï-tsoung*, second empereur, qui régna sous le nom de *Taï-ping* depuis l'an 976 jusqu'à l'an 984.

XII.

En direction oblique, en descendant du côté droit, de cette manière :

Tchi

Tao

surnom du même empereur, qui porta ce nom depuis 995 jusqu'à 998.

En remontant du côté gauche, de cette manière :

Pao

Yuen.

Yuen-pao signifie *la première* ou *la principale chose de prix.*

XIII.

En direction oblique, comme ci-dessus, *Hien-ping*, surnom de *Tchin-tsoung*, troisième empereur de la même dynastie, qui régna sous le nom de *Hien-ping* depuis 998 jusqu'à 1004.

En montant du côté gauche, *Yuen-pao.*

XIV.

En direction oblique, *King-te*, surnom du même empereur, qui régna sous le nom de *King-te* depuis 1004 jusqu'à 1008.
En remontant, *Yuen-pao.*

XV.

En direction oblique, *Tsiang-fou*, surnom du même empereur depuis 1008 jusqu'à 1017.
En remontant, *Yuen-pao.*

XVI.

En direction oblique, *Tien-hi*, surnom du même empereur depuis 1017 jusqu'à 1022.
En remontant, *Toung-pao.*

XVII.

En direction oblique et en caractères anciens, *Tien-ching*, surnom de *Jin-tsoung*, quatrième empereur de la même dynastie, depuis 1023 jusqu'à 1032.
En remontant, *Yuen-pao.*

XVIII.

En direction oblique, *King-yeou*, surnom du même empereur depuis 1034 jusqu'à 1038.
En remontant, *Yuen-pao.*

XIX.

Perpendiculairement, *Tchi-ho*, surnom du même empereur depuis 1054 jusqu'à 1056.
Horizontalement, *Tqung-pao.*

Digitized by Google

XX.

Perpendiculairement, *Kia-yeou*, surnom du même empereur depuis 1056 jusqu'à 1064.

Horizontalement, *Toung-pao*.

XXI.

En direction oblique et en caractères anciens sur une médaille, en modernes sur l'autre, *Tchi-ping*, surnom de *Yng-tsoung*, cinquième empereur de la même dynastie, depuis 1064 jusqu'à 1068.

En remontant, *Yuen-pao*.

XXII.

En direction oblique, *Hi-ning*, surnom de *Chin-tsoung*, sixième empereur de la même dynastie, depuis 1068 jusqu'à 1078.

En remontant, *Tchoung-pao*.

XXIII.

En direction oblique et en caractères *tsao-tsé* (1), *Yuen-foung*, surnom du même empereur depuis 1078 jusqu'à 1086.

En remontant, *Toung-pao*.

XXIV.

En direction oblique et en caractères anciens sur une médaille, en *tsao-tsé* sur l'autre, *Yuen-yeou*, surnom de *Tche-tsoung*, septième empereur de la même dynastie, depuis 1086 jusqu'à 1094.

En remontant, *Toung-pao*.

(1) Ecriture courante et corrompue, difficile à lire.

XXV.

Digitized by Google

XXV.

En direction oblique, en caractères anciens, et en *tsao-tsé*, *Tchao-ching*, surnom du même empereur depuis 1094 jusqu'à 1098.

En remontant, *Yuen-pao*.

XXVI.

En direction oblique, en caractères anciens sur une médaille, et en *tsao-tsé* sur deux autres, *Yuen-fou*, surnom du même empereur depuis 1098 jusqu'à 1101.

En remontant, *Toung-pao*.

XXVII.

En direction oblique, et sur d'autres médailles, perpendiculairement, *Tsoung-ning*, surnom de *Hoei-tsoung*, huitième empereur de la même dynastie, depuis 1102 jusqu'à 1107.

Dans les *Nien-hao*, ou noms d'années, insérés par M. des Hauterayes dans le XII.e volume de l'*Histoire générale de la Chine*, il faut effacer *Hoei-tsoung*, cinquième empereur de la dynastie des *Song* (ou *Soung*), en ce qu'il n'y a eu qu'un seul *Hoei-tsoung*, qui est le nôtre, ou le huitième. Les années qu'on y attribue au prétendu *Hoei-tsoung*, appartiennent à *Jin-tsoung*, son prédécesseur, dont le successeur a été *Yng-tsoung*, cinquième empereur de la dynastie des *Soung*.

En remontant, et sur d'autres médailles, horizontalement, *Tchoung-pao*.

XXVIII.

Perpendiculairement, en grand et en moyen bronze, *Ta-kuon*, surnom du même empereur depuis 1107 jusqu'à 1111.

Horizontalement, *Toung-pao*.

XXIX.

Perpendiculairement, et en caractères anciens, *Tching-ho*, surnom du même empereur depuis 1111 jusqu'à 1118.

Horizontalement, *Toung-pao*.

XXX.

Perpendiculairement, en caractères anciens sur une médaille, et en modernes sur d'autres, *Siuen-ho*, surnom du même empereur depuis 1119 jusqu'à 1126.

Horizontalement, *Toung-pao*.

XXXI.

Perpendiculairement, *Kien-yen*, surnom de *Kao-tsoung*, dixième empereur de la même dynastie des *Soung*, et premier empereur des *Soung* méridionaux, depuis 1127 jusqu'à 1131.

Horizontalement, *Toung-pao*.

XXXII.

En direction oblique, *Chao-hing*, surnom du même empereur depuis 1131 jusqu'à 1163.

En remontant, *Yuen-pao*.

XXXIII.

En direction oblique, *King-yuen*, surnom de *Ning-tsoung*, treizième empereur de la même dynastie, ou quatrième des *Soung* méridionaux, depuis 1195 jusqu'à 1201.

En remontant, *Toung-pao*.

Sur le revers, *Lo*, qui veut dire *six*.

XXXIV.

Perpendiculairement, *Kia-taï*, surnom du même empereur depuis 1201 jusqu'à 1205.

Horizontalement, *Toung-pao*.

Digitized by Google

XXXV.

En direction oblique, *Chun-hoa*, surnom de *Li-tsoung*, quatorzième empereur de la même dynastie, ou sixième empereur des *Soung* méridionaux, depuis 1241 jusqu'à 1253.

En remontant, *Yuen-pao*.

XXXVI.

Perpendiculairement, *Hien-chun*, surnom de *Tou-tsoung*, qui porta ce titre pendant les dix années de son règne, c'est-à-dire, depuis 1265 jusqu'à 1275.

Horizontalement, *Yuen-pao*.

Au revers d'une de ces médailles, il y a *Ul* [deux]; et au revers d'une autre, *Sé* [quatre].

Dynastie des Yuen.

XXXVII.

Perpendiculairement, *Ta-ting* ou *Taï-ting*, surnom de *Yesoun Timour Khan*, sixième empereur des Mogols qui dominèrent à la Chine, en commençant depuis *Kublaï Khan*. Il porta le surnom de *Taï-ting* pendant les quatre premières années de son règne, depuis 1324 jusqu'à 1328.

Horizontalement, *Toung-pao*.

Au revers de deux de ces médailles il y a *Chin*, et au revers d'une autre il y a *Yeu*, neuvième et dixième lettres du cycle duodénaire. Les Chinois se servent de ces lettres à la place de nombres, comme en Europe on se sert souvent des lettres alphabétiques au lieu des chiffres arabes.

Bayer attribue cette médaille à la septième dynastie, dite *Tsin*, qui régna depuis le troisième jusqu'au cinquième siècle de l'ère Chrétienne; mais l'inscription horizontale *Toung-pao* nous détermine à la croire plus moderne,

d'autant plus que ce surnom ne se trouve pas dans les *Nien-hao* de cette dynastie, publiés par des Hauterayes. *Voyez* Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, tome XII, des *Nien-hao*.

Dynastie des Ming.

XXXVIII.

Perpendiculairement, *Houng-vou*, surnom de *Taï-tsou*, premier empereur de la dynastie des *Ming*, qui porta ce nom pendant les trente-un ans de son règne, c'est-à-dire, depuis 1368 jusqu'à 1399.

Horizontalement, *Toung-pao*.

Sur le revers d'une de ces médailles, il y a *San-tsieu*, c'est-à-dire, trois deniers. En effet, cette médaille est le triple en grosseur d'une autre du même empereur.

XXXIX.

Perpendiculairement, *Young-lo*, surnom de *Tching-tsou*, troisième empereur de la même dynastie, qui porta ce titre pendant les vingt-deux ans de son règne, c'est-à-dire, depuis 1403 jusqu'à 1425.

Horizontalement, *Toung-pao*.

XL.

Perpendiculairement, *Siuen-te*, surnom de *Siuen-tsoung*, cinquième empereur de la même dynastie, qui porta ce titre pendant les onze ans de son règne, c'est-à-dire, depuis 1426 jusqu'à 1436.

Horizontalement, *Toung-pao*.

XLI.

Perpendiculairement, *Houng-tchi*, surnom de *Hiao-tsoung*, dixième empereur de la même dynastie, qui porta ce titre pendant

Digitized by Google

les dix-sept années de son règne, c'est-à-dire, depuis 1488 jusqu'à 1505.

Horizontalement, *Toung-pao.*

XLII.

Perpendiculairement, *Tching-te*, surnom de *Vou-tsoung*, ou, selon la prononciation de Pekin, *Ou-tsoung*, onzième empereur de la même dynastie, qui porta ce titre pendant les quinze années de son règne, c'est-à-dire, depuis 1506 jusqu'à 1521.

Horizontalement, *Toung-pao.*

XLIII.

Perpendiculairement, *Kia-tsing*, surnom de *Chi-tsoung*, douzième empereur de la même race, qui porta ce nom pendant les quarante-cinq années de son règne, c'est-à-dire, depuis 1522 jusqu'à 1566.

Horizontalement, *Toung-pao.*

XLIV.

Perpendiculairement, *Van-li*, ou, selon la prononciation de Pekin, *Ouan-li*, surnom de *Chin-tsoung*; quatorzième empereur de la même famille, qui porta ce titre pendant les quarante-huit années de son règne, c'est-à-dire, depuis 1573 jusqu'à 1620.

Horizontalement, *Toung-pao.*

XLV.

Perpendiculairement, *Taï-tchang*, surnom de *Kouang-tsoung.*

Cet empereur n'ayant été, en 1620, qu'un mois sur le trône, et son règne se trouvant par-là sans nom, son fils et successeur *Hi-tsoung* ordonna qu'on ne compteroit que quarante-sept ans pour son prédécesseur *Van-li*, et que la quarante-huitième année (1620 de J. C.) porteroit le nom de

Taï-tchang, pour indiquer le règne de son père. Mailla, *Hist. gén. de la Chine*, tome X, page 415.

Sur cela, il faut savoir que les années du règne se comptent, en Chine, toujours en entier; en sorte que le règne de chaque empereur ne commence qu'avec l'année qui suit celle dans le cours de laquelle il est monté sur le trône, et ne finit qu'avec l'année dans laquelle il est mort. *Voyez* Couplet, *Tab. chronolog. monarch. Sin.* præfat. pag. 15.

Horizontalement, *Toung-pao.*

XLVI.

Perpendiculairement, *Tien-ki*, surnom de *Hi-tsoung*, seizième empereur de la même famille, qui porta ce nom pendant les sept années de son règne, c'est-à-dire, depuis 1621 jusqu'à 1627.

Horizontalement, *Toung-pao.*

Au revers on trouve, *Chi yi leang* [dix un *leang*]; c'est-à-dire que dix valent un *taël*, monnoie d'une forme plus grande. Une autre, qui est plus petite, n'a point de caractères au revers.

XLVII.

Perpendiculairement, *Tsoung-tching*, surnom de *Hoaï-tsoung*, dix-septième et dernier empereur de la même dynastie, qui porta ce titre pendant les dix-sept années de son règne, c'est-à-dire, depuis 1628 jusqu'à 1644.

Horizontalement, *Toung-pao.*

Au revers il y a 𘜶 [deux].

Dynastie des Tsing.

XLVIII.

Perpendiculairement, *Kang-hi*, second empereur de la dynastie des *Tsing*, actuellement régnante, et quatrième empereur des

Digitized by Google

Tartares-Mantchoux, qui régna sous ce nom pendant soixante-un ans, c'est-à-dire, depuis 1662 jusqu'à 1722.

Horizontalement, *Toung-pao.*

Au revers il y a deux lignes en tartare-mantchou. Selon Bayer, elles signifient grand denier. *Miscell. Berolin.* pag. 183.

XLIX.

Perpendiculairement, *Young-tching*, troisième empereur de la même dynastie, qui régna sous ce nom pendant treize ans, depuis 1723 jusqu'à 1735.

Horizontalement, *Toung-pao.*

Au revers, les mêmes caractères Mantchoux.

C'est l'unique médaille authentique parmi les vingt-huit médailles supposées Chinoises que M. Scherer a publiées. *Voyez* notre *Préface.*

Médailles particulières.

L.

Perpendiculairement, *Tang-koue* [royaume de *Tang*], monnoie du royaume des *Tang*, dans la province de *Kiang-nan.*

Cette famille régna dans le dixième siècle de l'ère Chrétienne, et ne subsista que trente-neuf ans, ayant été détruite en 975 par le fondateur de la dynastie des *Soung.* Selon le Traité Chinois, *tome II, page 4*, elle appartient à *Yuen-tsoung*, second roi de cette petite dynastie, qui régna depuis 942 jusqu'à 961. *Voyez* le VII.e vol. de l'*Histoire gén. de la Chine*, vers la fin.

Horizontalement, *Toung-pao.*

LI.

Perpendiculairement, *Li-young.*

Horizontalement, *Toung-pao.*

Li-young, autrement dit *Ou-san-kouei*, est un prince fameux dans

l'histoire moderne de la Chine. C'étoit un général Chinois, qui introduisit les Tartares-Mantchoux dans la Chine; il obtint de l'empereur *Kang-hi* la province de *Yun-nan* à titre de principauté, et tint sa cour à *Yun-nan-fou*, capitale de cette province. Voyez l'*Hist. gén. de la Chine*, tome X, pag. 488 et suiv.; tome XI, page 46; et tome XII, page 154.

Médaille de figure octogone.

LII.

Perpendiculairement, *Tchao-sien.*
Horizontalement, *Toung-pao.*

Monnoie du royaume de Corée. On peut voir, sur ce pays tributaire de la Chine, de Guignes, *Hist. des Huns et des Tartares*, tome I.er, pag. 132 et suiv.

LIII.

Perpendiculairement, et en caractères anciens, *Kien*, *Kan* [Ciel, Eau].
Horizontalement, *Ken*, *Tchin* [Montagnes, Tonnerre].

Médaille religieuse ou superstitieuse de la secte de *Tao-tsé*. Ce sont les noms de quatre trigrammes de *Fou-hi*; il y en a huit en tout. On peut voir là-dessus la notice de l'*Y-king* par M. Visdelou, à la fin du *Chou-king*, et les *Mém. concernant les Chinois*, tome II, page 151.

Médailles incertaines.

LIV.

Perpendiculairement, *Young-li.*
Horizontalement, *Toung-pao.*
Autour de l'une de ces médailles, il y a *I-fuen*, un centime d'une once d'argent Chinoise.

Comme il y a eu plusieurs dynasties collatérales, et des princes vassaux qui avoient le droit de fondre de la monnoie, et dont on ignore les surnoms, on

on ne peut déterminer à qui de pareilles médailles appartiennent; peut-être même celle-ci est-elle Japonaise.

LV.

Perpendiculairement, en caractères anciens, *Tchao-you.*
Horizontalement, *Toung-pao.*

LVI.

Perpendiculairement, *Young-tchang.*
Horizontalement, *Toung-pao.*

LVII.

Perpendiculairement, *Kuon-young.*
Horizontalement, *Toung-pao.*

Monnoie en argent. On la trouve dans l'*Histoire du Japon*, par Kæmpfer, tome II, tab. XIX; et dans le *Voyage de Thunberg*, traduit par M. Langlès, *tome IV, page 383.*

Les monnoies Japonaises en fer, que M. Thunberg a publiées, portent presque toutes cette épigraphe.

LVIII.

Perpendiculairement, *Houng-kouang.*
Horizontalement, *Toung-pao.*

LIX.

Perpendiculairement, *Li-yuen.*
Horizontalement, *Toung-pao.*

LX.

Perpendiculairement, *Hoang-tsoung.*
Horizontalement, *Toung-pao.*

Digitized by Google

nombre de trépieds et de vases de toute espèce, qui, selon le témoignage de Martini et de Couplet, sont aujourd'hui aussi estimés à la Chine que l'étoient jadis les *vases de Corinthe*. Martin. *Atlas Sinic.* pag. 22 ; Couplet, *Tab. chronolog. monarch. Sinic.* pag. 82.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page 67, les quatre caractères Chinois qui ont été placés de gauche à droite, doivent être placés en sens contraire.

Page 76, ligne 16, *il faut lire*, qui ne sont ornées que de caractères.

Page 97, ligne pénultième, *au lieu de* VIII.e, *lisez* XIII.e

Page 137, ligne dernière, *il faut lire*, qui est à l'ouest de la Chine.

FIN.

IMPRIMÉ

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur général de l'Imprimerie impériale, Membre de la Légion d'honneur.

VA 1
151565

Digitized by Google